

Notes du mont Royal

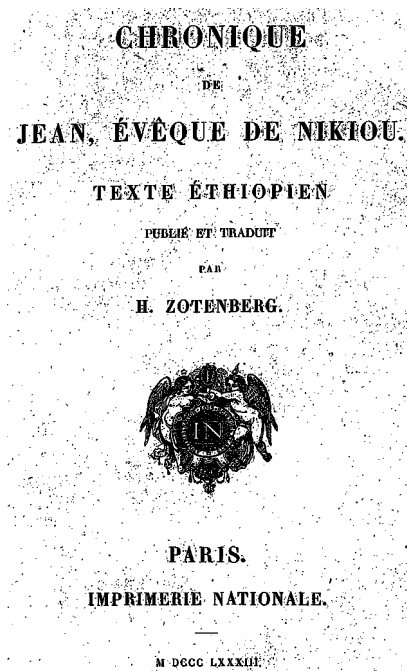
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET

Remacle.org

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU



Chronique

Œuvre numérisée par Marc Szwajcer

AVERTISSEMENT

CHAPITRES I à L

CHAPITRES LI à LXXX

CHAPITRES LXXXI à LXXXIX

CHAPITRES XC à CX

CHAPITRES CXI à FIN



JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

CHRONIQUE : CHAPITRES I à L

Chapitres LI à LXXX

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

AVERTISSEMENT

Jean, évêque de Nikiou, l'auteur de la chronique que nous publions aujourd'hui pour la première fois, était l'un des principaux dignitaires de l'église jacobite d'Égypte, dans la seconde moitié du VII^e siècle. Nous ne connaissons de sa vie qu'un petit nombre de dates, consignées dans l'histoire des patriarches d'Alexandrie. En sa qualité de *recteur* des évêques de la haute Égypte, il prit part, en l'an 402 des martyrs (686 de J.-C.), à l'élection du successeur du patriarche Jean de Semnoud, accompagna le patriarche élu à la cour du gouverneur d'Égypte, 'Abd al-'Aziz, et ramena le patriarche imposé par l'émir musulman, de Misr à Alexandrie. Vers 694, sous le pontificat de Siméon, quarante-deuxième patriarche monophysite d'Égypte, il fut nommé administrateur général des monastères. Accusé d'un excès de pouvoir, il fut condamné par une assemblée d'évêques et dépouillé de la dignité épiscopale. Il est permis de supposer qu'il était d'un âge déjà avancé quand il obtint les hautes fonctions dont il était revêtu dès avant l'an 686, et que sa vie ne se prolongea pas beaucoup au-delà de la fin du VII^e siècle.

La chronique de Jean de Nikiou est un document précieux qui nous a conservé quelques traditions locales sur l'histoire ancienne de l'Égypte, des renseignements authentiques sur certaines époques de l'empire d'Orient, notamment sur la révolution qui amena la chute de Phocas et l'avènement d'Héraclius, et sur la situation de l'Égypte au VII^e siècle, ainsi qu'une relation presque contemporaine de la conquête de l'Égypte par les musulmans. Mais elle ne nous est parvenue que dans une version éthiopienne, exécutée sur une ancienne paraphrase arabe, en 1602 de notre ère, par un savant abyssinien, dont le nom nous est inconnu, et un moine et diacre égyptien, nommé Gabriel, son collaborateur. Le texte original était écrit en grec, sauf un certain nombre de chapitres, se rapportant à l'histoire spéciale de l'Égypte, que l'auteur avait rédigés en copte. L'emploi alternatif de deux langues différentes dans un même ouvrage, imité peut-être de certains livres de la Bible, s'explique par l'origine des récits de cette chronique, tirés, les uns de sources grecques, les autres de traditions indigènes. Dans la paraphrase que nous avons sous les yeux, on reconnaît l'un et l'autre des deux idiomes de la rédaction primitive, soit aux formes des noms propres plus ou moins altérés, soit à quelques mots non traduits ou à certains malentendus caractéristiques. On constate aussi que la plupart de ces malentendus et contresens proviennent de la version arabe que le traducteur éthiopien, selon toute apparence, a reproduite très littéralement. On trouvera de nombreux exemples de ces deux ordres de faits dans les notes que j'ai ajoutées à la traduction française. D'ailleurs, le caractère décousu de la narration et la mention, dans quelques-unes des rubriques de la table des chapitres, d'événements dont il n'est pas question dans le corps du texte, font supposer que la version intermédiaire ne rendait parfois le texte original que sous une forme abrégée.

La version éthiopienne qui a été rarement copiée en Abyssinie, depuis le commencement du XVII^e siècle, nous a été transmise telle qu'elle est sortie de la plume du traducteur, sans altération du contexte, et avec toutes les négligences de traduction, les fautes de transcription des noms propres et les irrégularités de grammaire qui sont déjà anciennes dans l'idiome éthiopien (comme la confusion des genres des substantifs et des pronoms) ou qui se sont introduites, dans la langue littéraire des derniers siècles. Je n'ai eu garde d'en changer la physionomie, en corrigeant ces erreurs. Mes rectifications se bornent aux fausses leçons qui détruisent le sens du texte et à celles qui me paraissent provenir de la négligence des scribes. C'est dans la traduction française que j'ai rétabli, autant que possible, à l'aide d'autres documents historiques, les formes exactes des noms propres ou leurs équivalents français.

La présente édition a été établie d'après deux manuscrits, conservés, l'un à la Bibliothèque nationale (que je désigne par la lettre A), l'autre au Musée Britannique (que je désigne par B). Ces deux exemplaires, qui datent de la fin du XVII^e siècle ou du commencement du XVIII^e, ne diffèrent que par des variantes d'importance secondaire; la ressemblance est si complète que parfois un mot écrit, par erreur, deux fois, se trouve répété dans l'une et l'autre copie. Par conséquent, il y a lieu de croire que les deux manuscrits ont une source commune ou que l'un a été copié sur l'autre. ... De ce fait on pourrait conclure que le ms. B est le prototype du ms. A. Cependant chacune des deux copies présente un certain nombre de petites lacunes et de fautes qui lui sont particulières, de sorte que la leçon exacte se trouve tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. J'ai relevé et j'indique au bas des pages toutes les variantes, à l'exception des variations d'orthographe des lettres aspirées et sifflantes. En rétablissant partout la forme régulière des mots renfermant des lettres aspirées ou gutturales, affectées de la voyelle a ou â, qui, dans les manuscrits modernes, ne sont plus distinguées, je n'ai indiqué la leçon des manuscrits que dans le cas où j'ai changé la voyelle brève en une voyelle longue.

En ce qui concerne la place que notre chronique occupe dans la chronographie byzantine et, en particulier, ses rapports de ressemblance avec les chroniques de Jean Malalas et de Jean d'Antioche, ne pouvant traiter ici la question, avec tous les développements nécessaires, sans dépasser les limites de cet avertissement, je renvoie au mémoire inséré dans le *Journal asiatique*,^[1] où j'ai brièvement exposé les résultats de mes recherches. Je crois cependant devoir insister davantage sur un fait que je n'avais pas suffisamment fait ressortir, à savoir que l'auteur égyptien, tout en suivant, dans la première partie de son ouvrage, la chronique de Jean Malalas, s'en est souvent écarté et qu'il a mis à contribution d'autres sources. Ainsi l'on constate des différences entre les deux auteurs dans l'histoire de Persée (chapitre XXI de notre texte), dans l'histoire de Melchisédec (chap. XXVII), dans l'histoire d'Endymion (ch. XXVIII), dans l'histoire du pharaon Pétisonniôs (chap. XXX), dans l'histoire de la fondation de Jérusalem (chap. XXXII), dans le récit relatif aux nymphes (chap. XXXV), dans l'histoire de Palamède (ch. XLVI), dans l'histoire des soixante-dix interprètes (ch. LX), dans l'histoire d'Hérode (chap. LXV), etc. A part les récits relatifs à l'histoire de l'Égypte dont nous avons déjà parlé, notre chronique contient encore d'autres récits qui manquent dans l'ouvrage de Jean Malalas : l'histoire d'Héber (chap. XXVII), l'histoire de l'invention de la médecine (chap. XXXVII), l'histoire de la construction des bains et des académies par Salomon (ch. XXXVIII), l'histoire des clous de la Sainte Croix (ch. XLII), l'histoire de la destruction de Palmyre et de Tyr par Nabuchodonosor (chap. XLVIII et XLIX), le dépôt de l'arche sainte dans une caverne (chap. L), l'explication du nom d'*Alba* et du nom de *Carthage* (chap. LIV et LV), l'histoire de Numa (ch. LVII), etc. Du reste, il n'est pas probable que Jean de Nikiou ait eu sous les yeux la dernière rédaction de l'ouvrage de Jean Malalas.

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

(TRADUCTION.^[2])

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu un.

Préface de cet ouvrage qui se compose de cent vingt-deux chapitres. Ces récits, en ce qui concerne les événements anciens des temps primitifs, l'auteur les a recueillis dans les anciennes chroniques, à savoir : les événements survenus depuis Adam jusqu'à Tiw (Didon), qui régna sur les Grecs et sur l'Afrique ; et depuis l'époque de Romulus et de Rémus, d'heureuse mémoire, qui régnèrent sur Rome, jusqu'à la fin du règne de saint Constantin, premier empereur chrétien de Rome ; et depuis l'avènement des fils du grand et pieux empereur chrétien Constantin jusqu'à la fin du règne de l'empereur Jovien, l'ami de Dieu ; et depuis l'avènement de Valentinien jusqu'à la fin du règne de Théodose, le grand empereur bienheureux ; et depuis le temps d'Arcadius et d'Honorius, les fils de l'empereur Théodose, l'ami de Dieu, jusqu'à la fin du règne d'Anastase, l'empereur bienheureux ; et depuis le règne de l'empereur Justin jusqu'à la fin du règne d'Héraclius ; et depuis le temps de Théodore, préfet augustal d'Égypte, jusqu'à Jean, moine du couvent de Sinaï, partisan de la foi des Chalcédoniens. Or ces récits ont été rédigés, du commencement à la fin, par le pieux Jean *Modabbir*, c'est-à-dire le *recteur*, qui était évêque dans la ville de Nikiou ou Absây, en Égypte ; il les a tirés d'histoires plus étendues ; ils sont disposés en chapitres, au nombre de cent vingt-deux, qui forment une chronographie commençant par la génération des hommes primitifs.

Chapitre I. Des noms d'Adam et d'Ève et de leurs enfants, et des noms de toutes les créatures.

Chapitre II. Des noms des étoiles,^[3] du soleil et de la lune, et comment ils furent trouvés dans les livres hébreux.

Chapitre III. Des premiers qui se livrèrent à la navigation et qui naviguèrent sur mer.

Chapitre IV. Des premiers qui gravèrent des astrolabes et de ceux qui les gravaient dans la suite. •

Chapitre V. De la fondation de Babylone ; de ceux qui adorèrent l'image du cheval^[4] ; de l'origine de la chasse et de l'usage de manger (la chair) des animaux.

Chapitre VI. Des premiers qui mangèrent de la chair humaine. De celui qui avait tué ses fils et de celui qui,

ensuite, tua son père.

Chapitre VII. Du premier qui prit pour femme sa propre sœur.

Chapitre VIII. De celui qui fonda la ville de Ninive et qui, le premier, prit pour femme sa mère.

Chapitre IX. Du premier qui travailla l'or et qui le chercha dans les mines.

Chapitre X. Du premier qui fabriqua des armes de guerre.

Chapitre XI. Du premier qui construisit un four et qui épousa deux femmes.

Chapitre XII. De celui qui fonda une ville nommée Ville du Soleil (Héliopolis).

Chapitre XIII. De celui qui fonda les deux villes (nommées) Abousir, l'une dans l'Egypte supérieure, l'autre dans l'Egypte septentrionale.

Chapitre XIV. De la fondation de la ville de Semnoud et de l'*Albarâbi*, qui est un temple d'idoles.

Chapitre XV. Des Grecs^[5] qui les premiers, ont proclamé la majesté de la Trinité consubstantielle.

Chapitre XVI. De l'introduction de la culture de la terre dans les provinces d'Egypte. Dans quelle situation se trouvait l'Egypte, à l'origine.

Chapitre XVII. De celui qui, le premier, leva l'impôt en Egypte, arpenta la terre et força les habitants à donner (une redevance) au roi. Qui a creusé la terre pour faire écouler l'eau, et creusé le canal appelé *Dik*.

Chapitre XVIII. De celui qui fit disparaître les eaux et dessécha les marais, en Egypte, de sorte que l'on pût y bâtir des villes et des villages et établir des plantations.

Chapitre XIX. De la construction de trois pyramides dans la ville de Memphis.

Chapitre XX. De celui qui, le premier, fit des vêtements de couleur.

Chapitre XXI. De celui qui fit de belles statues, et qui les adorait. De celui qui fonda les villes d'Icone et de Tarse. Qui a donné à l'Assyrie le nom de Perse ; qui a planté des arbres en Egypte ; et qui, le premier, a adoré le soleil, la lune, le feu et l'eau.

Chapitre XXII. De celui qui a rendu un culte particulier à la lune et lui éleva un autel comme à une divinité.

Chapitre XXIII. De celui qui donna son nom à la Libye. Qui a fondé la ville de Tyr et qui a donné leurs noms à Canaan, à la Syrie et à la Cilicie.

Chapitre XXIV. De celui qui donna des noms aux villes d'Europe et fonda la ville de Gortyna.

Chapitre XXV. De celui qui, le premier, mit des ais de bois aux pieds d'un homme.

Chapitre XXVI. De celui qui, le premier, construisit un autel aux idoles et qui les adora.

Chapitre XXVII. De Melchisédec le prêtre et de son origine ; de la fondation de Sidon et de Sion appelé Salem. De la dénomination des Juifs ou Hébreux.

Chapitre XXVIII. De l'invention de l'écriture des Grecs et de l'art d'écrire les lettres grecques.

Chapitre XXIX. Du déluge dans l'Attique, comment les eaux y séjournèrent longtemps, et comment le pays devint désert.

Chapitre XXX. Du pharaon qui était l'adversaire de Moïse et comment il périt avec les siens au fond de la mer Rouge.

Chapitre XXXI. De celui qui changea le nom de la ville d'Absây en Nikiôus. Comment, par la volonté de Dieu, le fleuve qui coulait près d'elle, changea son cours de l'orient vers l'occident de la ville.

Chapitre XXXII. De la fondation de Jérusalem, du changement de son nom en Néapolis, et de la construction, dans cette ville, de la maison de Dieu.

Chapitre XXXIII. De celui qui, parmi les anciens, commença à exercer une industrie manuelle.

Chapitre XXXIV. Qui a trouvé une inscription et l'a communiquée aux hommes. Qui a inventé l'enseignement et qui a expliqué des vers gravés sur une table de pierre.

Chapitre XXXV. Qui a établi la loi du mariage, prescrivant que les hommes prissent pour femmes des jeunes filles vierges et les appelassent épouses ; et qui a introduit l'usage des repas.

Chapitre XXXVI. Qui, le-premier parmi les Grecs, a cru en quelque sorte à la sainte Trinité ne formant qu'une seule divinité.

Chapitre XXXVII. Des premiers qui, dans le monde, pratiquèrent la médecine.

Chapitre XXXVIII. Qui, le premier dans le monde, a construit un bain.

Chapitre XXXIX. Qui, le premier, a joué de la flûte et d'instruments semblables, comme le cor et la trompette.

Chapitre XL. De la fondation de Cyzique. Comment l'oracle proclama l'unité de la Sainte Trinité et annonça aux gens que Dieu naîtrait d'une vierge.

Chapitre XLI. Qui a établi le sanctuaire du Sosthenium. De la fondation (à sa place) d'une église, sur l'ordre de l'empereur Constantin, l'ami de Dieu.

Chapitre XLH. Des clous (de la croix) de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comment, par eux, les empereurs remportaient la victoire.

Chapitre XLIII. Qui a donné leurs noms aux deux provinces d'Achaïe et de Laconie.

Chapitre XLIV. Qui a donné son nom au Péloponnèse et y a fondé une ville appelée Péloponnésos.

Chapitre XLV. Qui a fondé les villes de ...

Chapitre XLVI. Qui, le premier, a enseigné le jeu des instruments de musique.

Chapitre XLVII. De celui qui donna son nom à l'île d'Ephèse qui est l'Asie, auparavant appelée..., nom que l'on a changé en Icone.

Chapitre XLVIII. Qui a fondé la ville appelée Palmyre, près laquelle le roi David avait vaincu le Philistéen.

Chapitre XLIX. Comment Nabuchodonosor triompha de la ville de Tyr qui est une île.

Chapitre L. Par qui l'arche de Dieu, les tables (de la loi), la verge fleurie d'Aaron, la mesure contenant la manne, et le morceau du roc, ont été cachés (et rendus inaccessibles) aux hommes.

Chapitre LI. DU règne du roi Cyrus et de la permission qu'il donna aux captifs des fds d'Israël de partir. Comment Cambyse leur défendit de bâtir le temple. Comment Cambyse, provoqué par Yasid, général des troupes égyptiennes, tua les officiers égyptiens et emmena des captifs d'Egypte dans son pays, et comment les Égyptiens revinrent dans leur pays. Comment, quarante et un ans après, Alexandre le Macédonien, appelé le conquérant du monde, obtint l'empire.

Chapitre LII. De la fondation de la ville appelée Albanie.

Chapitre LIII. Qui, le premier, construisit une maison qu'il appela *palais*.

Chapitre LIV. Qui a fondé la ville appelée Lavinia.

Chapitre LV. Qui a fondé la ville de Carthage.

Chapitre LVI. De celui qui fonda la ville de Rome, et comment les Romains en tirent leur nom. Origine des formules de demande et de décret ; de ^[6] ; comment l'armée alla combattre à cheval ^[7] ; de l'établissement d'un lieu de combat pour les femmes ; du règlement des ordres de l'armée ; des messagers et de ceux vers qui ils furent envoyés (?). Pour quelle raison nos Pères les moines égyptiens célèbrent la messe le premier jour de chaque mois.

Chapitre LVII. Qui a été l'inventeur des monnaies, ce qui fut l'origine de la vente et de l'achat. De l'institution des préfets, des magistrats et des juges.

Chapitre LVIII. Qui a fondé la ville de Thessalonique.

Chapitre LIX. Qui a fondé les villes d'Alexandrie et de Chrysopolis de Byzance, à savoir Alexandre. Comment il triompha de Darius et fit sa fille captive. Comment il fut fait prisonnier par la reine Candace, lorsqu'il vint auprès d'elle avec les espions, déclarant par qui ils avaient été envoyés, et comment il la prit pour épouse.

Chapitre LX. A quelle époque furent traduites les Ecritures inspirées par Dieu, et combien il y avait d'interprètes.

Chapitre LXI. Qui a fondé les villes célèbres d'Antigonia, d'Antioche, de Laodicée et d'Apamée.

Chapitre LXII. Qui, le premier, a écrit une chronique.

Chapitre LXIII. Qui a fait torturer les saints Macchabées.

Chapitre LXIV. De la naissance du César Jules (Jules-César), roi de Rome ; du règne de Cléopâtre et de la construction de la grande église appelée Césarion, à Alexandrie.

Chapitre LXV^[8] (LXVI). Qui a fondé Césarée en Palestine.

Chapitre LXVI (LXVII). Qui a construit le phare d'Alexandrie et creusé la terre pour établir le canal de Rérioun, nom qui signifie « fossé, » de sorte que l'eau arriva du grand fleuve Gehon à la grande ville d'Alexandrie ; comment l'eau fut conduite à un grand bassin, construit avec art. A quelle époque naquit Notre-Seigneur Jésus-Christ en chair. Pourquoi les Romains mirent en tête de leurs mois le sixième mois de l'année.

Chapitre LXVII (LXVIII). Qui a fixé l'un des jours types au sixième jour du mois de ter. Comment Esdras, le saint homme, fut injustement écarté.

Chapitre LXVIII (LXIX). SOUS le règne de quel empereur Notre-Seigneur Jésus-Christ a été crucifié. Qui a fondé la ville de Tibériade.

Chapitre LXIX (LXX). De ce qui arriva à l'empereur Néron, et de sa triste mort.

Chapitre LXX (LXXI). De l'empereur Domitien ; comment saint Jean l'évangéliste a été deux fois exilé par lui ; mort de saint Jean. Comment Domitien fonda la ville de Domitopolis, et comment il fut assassiné. Abolition des combats et de l'usage de se battre.^[9]

Chapitre LXXI (LXXII). De la mort d'Ignace le Théophore et des femmes qui subirent le martyre avec lui. Construction d'une citadelle à Babylone d'Egypte. Qui a donné à la ville le nom de Babylone. Qui a creusé le canal appelé canal de Trajan, qui aboutit à la mer Rouge, et construit la citadelle de Memphis.

Chapitre LXXII (LXXIII). Qui a fondé Antinôou dans la province du Rif.

Chapitre LXXIII (LXXIV). Qui a établi l'obligation pour les pères de faire des testaments en faveur de leurs enfants. Construction de deux portes à Alexandrie, à l'occident et à l'orient de la ville.

Chapitre LXXIV (LXXV). Qui a introduit des lions en Egypte et en Palestine,

Chapitre LXXV (LXXVI). Qui a établi l'usage d'écrire les comptes et les cautions, pour que ce fût une garantie pour les hommes.

Chapitre LXXVI (LXXVII). DU règne de Dioclétien l'Egyptien. Comment il perdit la raison et fut exilé. Qui furent ses fils qui faisaient le mal. La peste que Dieu amena sur les idolâtres, de sorte qu'ils n'avaient pas d'hommes pour enterrer les morts. Règne de Constantin, l'ami de Dieu ; les belles actions accomplies par lui et la magnificence des églises, sous son règne. Qui, le premier, a construit un pont. De l'invention de la Croix. De la fondation de la ville de Constantinople et comment elle reçut ce nom, tandis qu'antérieurement elle s'appelait Byzance. Comment Gelasinus devint croyant en voyant un prodige, c'est-à-dire le saint baptême, et sa mort extraordinaire. Comment les Indiens connurent Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu : ce fut saint Athanase l'Apostolique qui, le premier, donna un évêque à l'Inde et au Yémen. Constantin avait, pendant toute sa vie, devant ses yeux un ange de Dieu, qui le réveillait pour la prière.

Chapitre LXXVII (LXXVIII). De la construction d'un pont sur le fleuve appelé Pyrame. Ruine de Nicée. Apparition, au milieu du jour, de la sainte Croix sur Golgotha, sur le lieu où avait été crucifié Notre-Seigneur. Des tribulations que saint Athanase l'Apostolique eut à subir de la part des Ariens. De l'exil de Liberius et des saints évêques, ses compagnons, sur l'instigation des Ariens. De l'empereur Julien l'Apostat. Comment il quitta les rangs du clergé de l'Eglise, devint général de l'armée et arriva enfin au trône, à la place de son frère Gallus. Comment il persécutait saint Athanase, cherchant, à l'instigation des païens, à le tuer. Comment la ville d'Alexandrie fut jugée digne de recevoir le corps de saint Jean-Baptiste, de sorte qu'il y demeura et qu'un magnifique édifice lui fut construit sur l'ordre du patriarche Théophile.

Chapitre LXXVIII (LXXIX). Par qui nous savons de quelle ville et de quelle famille était Théophile, patriarche d'Alexandrie, et où était né saint Cyrille, le fils de sa sœur.

Chapitre LXXIX (LXXX). DU trépas du saint martyr Domèce. Du châtement que Dieu infligea à Julien l'Apostat ; comment il le frappa par la main du saint martyr Mercurius, et comment il mourut d'une mort terrible.

Chapitre LXXX (LXXXI). DU règne de Jovien et comment l'Eglise devint florissante. Comment saint Athanase retourna à son siège avec grand honneur. Comment l'Eglise s'épanouit partout dans la foi orthodoxe.

Chapitre LXXXI (LXXXII). DU règne de [Valentinien].^[10] Comment il détestait l'injustice, et la juste et équitable sentence qu'il prononça. Des immenses portes de pierre qu'il fit construire, c'est-à-dire... l'*Héracléotique*, pour servir de passage au grand fleuve d'Egypte. Comment les flots de l'Océan inondèrent Alexandrie et menaçaient d'engloutir la ville, si le patriarche saint Athanase ne les avait arrêtés par ses prières.

Chapitre LXXXII (LXXXIII). DU règne de Théodose l'Ancien, l'ami de Dieu. De l'apologue que prononça devant lui Amphiloque, évêque d'Icone, sur la consubstantialité de la Sainte Trinité. Du concile que l'empereur convoqua à Constantinople et de l'affermissement de l'Eglise ; de Timothée, patriarche d'Alexandrie, qui avait nommé patriarche de Constantinople un homme nommé Maxime et qui exhorta Grégoire, évêque de Nazianze, à quitter la ville impériale de Constantinople et à retourner dans sa ville. De la construction de l'église de Théodosie, à Alexandrie, et de l'église des saints martyrs Cosme et Damien et de leurs compagnons. De l'ordre de l'empereur de détruire la ville d'Antioche par le feu ; exhortation que lui envoya, à ce sujet, un saint moine du désert de Scété ; affliction qu'en éprouva l'empereur. Des marchands de vin, et du lieu de débauche qui fut supprimé sous son règne. Comment son gouvernement s'épanouissait partout.

Chapitre LXXXIII (LXXXIV). De l'avènement d'Arcadius et d'Honorius : Arcadius comme empereur de Constantinople, Honorius comme empereur de Rome. Comment Arcadius aimait Dieu, et de la dévotion d'Honorius. Comment Alaric souleva une révolte dans la ville de Rome ; comment la sœur de l'empereur Honorius fut emmenée captive ; pillage de tous les trésors qui se trouvaient dans le palais. Comment Honorius quitta la ville de Rome, se rendit à Constantinople et devint le collègue de l'empereur Théodose le jeune, fils de son frère Arcadius, jusqu'au jour de sa mort. De

l'impératrice Eudocie, épouse de l'empereur Théodose le jeune ; quelle était sa famille et comment l'empereur fut mis en rapport avec elle et l'épousa. A quelle époque on inscrivit le nom de saint Jean Chrysostome dans les diptyques, après qu'il fut allé auprès de Notre-Seigneur. De l'anathème de Nestorius et du triomphe de Cyrille. D'une femme païenne d'Alexandrie, et des troubles qu'elle excita à Alexandrie entre les juifs et les chrétiens. Comment saint Cyrille prit la synagogue des juifs et la transforma en église, à cause de l'avertissement qu'il avait donné aux juifs. Comment on traîna par les rues la femme païenne, jusqu'à ce qu'elle mourût, et comment on brûla son corps, sur l'ordre du patriarche Abbà Cyrille.

Chapitre LXXXIV (LXXXV). Du massacre que les juifs commirent à Inmestar (?), après avoir outragé la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ en crucifiant par dérision un jeune enfant et en le faisant mourir.

Chapitre LXXXV (LXXXVI). De Phinekeser (?) le juif, qui se présenta aux juifs, disant qu'il était Moïse, le prince des prophètes.

Chapitre LXXXVI (LXXXVII). De la pomme que l'on apporta comme présent à l'empereur Théodose. Comment sa sœur Pulchérie fut ordonnée. De l'obscurité qui régnait sur toute la terre depuis le matin jusqu'au soir, le jour de l'avènement de Marcien l'hérétique.

Chapitre LXXXVII (LXXXVIII). De la pluie de..., c'est-à-dire d'éclairs que le ciel fit tomber sur la ville de Constantinople et du feu qui s'étendait d'une rive à l'autre. De la conversion du philosophe païen Isocase à la foi orthodoxe. De quelle ville était le patriarche Timothée. De la terrible mortalité qui régnait à Constantinople. De la chute d'une montagne en Syrie. De l'apostasie de Basilisque, à l'exemple des Chalcédoniens, pour des biens périssables. Comment l'empereur Zénon établit son autorité sur la ville impériale de Constantinople, et comment Basilisque fut exilé jusqu'à sa mort. De la mise à mort des juges qui avaient fait preuve de négligence dans l'administration de la justice. Du règne de Zénon et de l'ordre donné par lui de promulguer la *lettre* en tout lieu. De Vérine, sa belle-mère, et de la guerre qu'elle soutenait contre lui, jusqu'à ce que la mort vint l'enlever, ainsi que ses partisans.

Chapitre LXXXVIII (LXXXIX). Du règne d'Anastase, l'ami de Dieu, à la suite de la prophétie d'Abbà Jérémie l'anachorète du couvent de Menouf. De la construction des portes de pierre d'*Almaurad* (?) et d'un fossé pour l'établissement d'un grand pont reliant Babylone au fleuve. De la dénomination de *Philalètès*. Du triomphe du grand patriarche Sévère, de l'expulsion de Macédonius et de l'abrogation du concile chalcédonien.

Chapitre LXXXIX (XC). De l'expulsion de saint Sévère de son siège d'Antioche, à cause des hérétiques. De la prière qu'il adressa à Dieu au sujet des habitants de Constantinople, pour le mal que faisait l'empereur Justin. De l'avertissement que (Justin) entendit de Dieu, Du feu qui sévissait à Antioche et dans les villes d'Orient ; de la ruine d'un grand nombre d'oratoires de martyrs, et de toutes sortes de phénomènes. Du baptême du peuple des [Lazes] et des rois des Indiens et des Homérites, c'est-à-dire des Nubiens. De quelle religion ceux-ci étaient auparavant. Du tremblement de terre en Egypte. Des [Huns] extérieurs. Les Indiens ou Homérites étaient auparavant juifs.

Chapitre XC (XCI). Apparition de la ceinture et du portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui furent trouvés chez un juif habitant Alexandrie.

Chapitre XCI (XCII). Comment nous autres chrétiens, nous avons été nommés du nom de Théodose (Théodosiens), et de l'apparition des Gaïnaites et de leur doctrine [\[11\]](#)

Chapitre XCII (XCIII). De l'ancienne fondation de la ville de Rome.

Chapitre XCIII (XCIV). Dissensions qui eurent lieu à Constantinople au sujet du saint corps de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Chapitre XCIV (XCV). D'Aristomaque, fils de Théodose, de la ville d'Absây, et de l'accusation que l'on porta contre lui auprès de l'empereur, qui le fit arrêter. Comment Chosroès, roi des Perses, fut croyant et devint chrétien.

Chapitre XCV (XCVI). De Galandouh la patricienne (ce qui est le nom d'une dignité) et de l'apparition qu'elle eut dans la prison, pendant sa persécution.

Chapitre XCVI (XCVII). De ceux qui étaient assemblés dans un quartier écarté de la ville de *Mausal*. De l'animal ressemblant à une femme qui parut dans le fleuve d'Egypte,

Chapitre XCVII (XCVIII). De Paulin le magicien qui sacrifiait aux fausses divinités en se servant d'un vase d'argent.

Chapitre XCVIII (XCIX). Qui a commencé à écrire : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Chapitre XCIX (C). De l'inondation de la ville d'Antinôou et de la ville de Tarse, capitale de la Cilicie, dans la même nuit

Chapitre C (CI). De la disparition du soleil, au milieu du jour, de l'apparition des étoiles et du grand tremblement de terre.

Chapitre CI (CII). De *Soûrikoûs* le préfet qui pratiquait les exercices de la piété, et de sa mort violente. Comment les habitants de Constantinople chassèrent l'empereur Maurice.

Chapitre CII (CIII). Comment les capitaines de vaisseaux furent déclarés libres, lorsque leur chargement s'était perdu dans la mer. Du règne de Phocas et de ses meurtres.

Chapitre CIII (CIV). Comment il fut défendu de nommer un patriarche ou tout autre dignitaire de l'Eglise sans le consentement de Phocas. Ce qu'en conséquence firent les gens d'Orient, et ceux de Palestine, de sorte que les caveaux funéraires des églises furent remplis de sang, lorsque les gens se réfugiaient dans les baptistères.

Chapitre CIV (CV). De Théophile, de la ville de Mawrad. Du massacre que Phocas, à cause de sa mort, fit exécuter à Antioche et en Palestine.

Chapitre CV (CVI). De la femme d'Heraclius l'ainé, de la femme d'Heraclius le jeune, et de Fabia, sa fille, qui était vierge. Comment Crispe, le magistrat, les sauva des attentats de Phocas.

Chapitre CVI (CVII). De la révolte contre Phocas en Egypte, à Maréotis et à Alexandrie, et des nombreuses victimes que l'on faisait dans cette circonstance. Comment on jeta à terre la statue de Phocas.

Chapitre CVII (CVIII). De Théophile le stylite et de la prophétie qu'il donna à Nicétas en lui disant : Tu le vaincras^[12] et tu détruiras bientôt le gouvernement de Phocas, et alors régnera Heraclius.

Chapitre CVIII (CIX). Du pont qui existait dans la ville de Defâschîr, près de l'église de Saint-Ménas.

Chapitre CIX (CX). De la mort de Phocas et de la dispersion des trésors du palais. Du terrible châtement qu'Heraclius infligea à Phocas, parce qu'il avait déshonoré sa femme et sa fille.

Chapitre CX (CXI). De l'apparition des musulmans sur le territoire de Fayyôûm et de, la défaite des Romains qui s'y trouvaient.

Chapitre CXI (CXII). De la première rencontre d'Amr avec les Romains à Aoun (Héliopolis).

Chapitre CXII (CXIII). Comment les juifs, craignant les musulmans, la cruauté d'Amr et le pillage de leurs biens, se retirèrent dans la ville de Menouf et finirent par s'enfuir par les portes ouvertes de Misr^[13] et se réfugièrent à Alexandrie. Comment des hommes pervers en grand nombre commencèrent à aider (Amr) à réduire les Égyptiens.

Chapitre CXIII (CXIV). Comment les habitants de Semnoud tinrent tête à Amr et refusèrent de le recevoir. Du retour de Kalâdjî dans les rangs des Romains. Comment on s'était saisi des personnes de sa mère et de sa femme que l'on tenait cachées à Alexandrie, parce qu'il s'était joint aux musulmans et qu'il leur prêtait son concours.

Chapitre CXIV (CXV). Comment les musulmans s'emparèrent de Misr, dans la quatorzième année du cycle lunaire, et prirent la citadelle de Babylone, dans la quinzième année.

Chapitre CXV (CXVI). De la mort de l'empereur Heraclius ; du retour du patriarche Cyrus de l'exil et son départ pour Misr, afin de payer tribut aux musulmans.

Chapitre CXVI (CXVII). Comment Dieu livra les Romains entre les mains des musulmans et les répudia à cause de leur incrédulité, de leur hérésie et de la persécution qu'ils avaient exercée contre les chrétiens d'Egypte.

Chapitre CXVII (CXVIII). Comment Amr se rendit maître d'Abschâdi ou Nikious. De la fuite du général Domitianus et comment son armée périt dans le fleuve. Du grand massacre qui eut lieu à Abschâdi et dans toutes les autres villes de la dépendance d'Absây et de son île, le dix-huitième jour du mois de guenbôt dans la quinzième année du cycle lunaire, jusqu'à ce qu'Amr allât à Sawnâ.

Chapitre CXVIII.^[14] Comment les musulmans se rendirent maîtres de Césarée en Palestine et le sort que subit la ville.

Chapitre CXIX. Du grand bouleversement et des nombreuses victimes des habitants de Crète (?), dans leur île et les villes de leur territoire.

Chapitre CXX. De Cyrus, patriarche des Chalcédoniens, le même qui s'était rendu à Babylone, auprès d'Amr, le chef des musulmans, et avait amené par bateau et avait remis entre ses mains le tribut. Comment Amr augmenta l'impôt des Égyptiens. De la mort de Cyrus le Chalcédonien, avec le remords d'avoir livré la ville d'Alexandrie entre les mains des musulmans.

Chapitre CXXI. Du retour d'Abbâ Benjamin, patriarche d'Egypte, de son exil dans la province du Rif, où il était resté pendant quatorze ans, exilé pendant dix ans par les empereurs romains, et quatre ans sous la domination des musulmans. Derniers récits et conclusion de l'ouvrage.

Chapitre CXXII. Suite et autre épilogue.

Chapitre I. Nous commençons par les premiers qui furent créés ; or il est écrit, au sujet d'Adam et d'Eve, que ce fut Dieu qui leur donna leurs noms ; mais ce fut Adam qui donna des noms à ses enfants et à toutes les créatures.

Chapitre II. Seth, fils d'Adam, qui reçut de Dieu le don de la science, donna des noms aux cinq planètes ; il appela la première Saturne, la seconde Jupiter, la troisième Mars, la quatrième Vénus, la cinquième Mercure. D'autre part, il donna des noms au Soleil et à la Lune ; et le nombre des planètes fut de sept. Il fut aussi le premier qui écrivit les lettres en la langue des Hébreux, ayant reçu le don de la science de Dieu.^[16]

Chapitre III. Les fils de Noé, qui étaient grands et puissants, commencèrent à construire des navires et à naviguer sur mer.

Chapitre IV. On rapporte, au sujet de Caïnan, fils d'Arphaxad, qui était né de Sem, fils de Noé, qu'il était un homme savant, un père. Lui, le premier, composa des astrolabes, après le Déluge. Après lui, ce furent les Indiens qui les composaient.^[17]

Chapitre V. Il fut un homme de l'Inde, nommé Canturius, Éthiopien de la race de Cham appelé Cousch. Il engendra Airoûd, qui est Nemrod le géant. Celui-ci fonda la ville de Babylone. Les Perses se soumièrent à lui et relevèrent au rang des dieux, lui donnèrent le nom d'une étoile du ciel et l'appelèrent Orion.^[18] Il fut le premier qui se livra à la chasse des animaux et en mangea la chair.^[19]

Chapitre VI. Kronos était également un géant de la race de Cham, premier-né de Noé. On l'appelait ainsi du nom de la première planète, qui est Saturne. Son fils, nommé Domnos,^[20] était un homme belliqueux, redoutable et un meurtrier. Il fut le premier qui exerça la royauté en Perse et en Assyrie. Il épousa une femme assyrienne, nommée Rhéa, qui lui donna deux fils : Picus, que l'on appelait Zeus, et Ninus, qui fonda en Assyrie une ville royale qui est Ninive. Quant à Kronos, laissant son fils dans son royaume, il se rendit en Occident, où les habitants étaient sans roi, et régna sur eux. Son fils Picus, appelé Zeus, se révolta contre Kronos, son père, et le tua parce qu'il avait dévoré ses enfants. Il rendit mère la fille de..., appelée Rhéa, sa propre mère.

Chapitre VII. Le même Picus, qui est Zeus, fut le premier qui prit pour femme sa sœur. Il en eut un fils nommé Bélus, qui ressemblait à son grand-père Kronos et qui régnait en Assyrie, après la disparition de son père et de Kronos, son grand-père. Et lorsque lui aussi fut mort, les Perses l'élevèrent au rang des dieux.

Chapitre VIII. Après la mort de Bélus régna, en Assyrie, Ninus, son oncle paternel. Il épousa sa mère Sémiramis et établit cette détestable coutume en la transmettant à ses successeurs, qui sont appelés de ce nom infâme jusqu'à présent. Cette manière d'agir n'est pas, en Perse, une chose honteuse ; car les Perses prennent pour femmes leurs mères, leurs sœurs et leurs filles.

Chapitre IX. Après la mort de Picus régna en Occident, pendant trente-cinq ans, Faunus, appelé Hermès. Il était orfèvre. Celui-ci, le premier en Occident, commença à travailler l'or et à le fondre. Lorsqu'il sut que ses frères, jaloux de lui, voulaient le tuer, il eut peur et s'enfuit, emportant une grande quantité d'or, et se rendit en Egypte. Il y demeura et il portait un beau vêtement d'or. Il connaissait l'avenir, distribuait beaucoup d'argent aux hommes et faisait de nombreux dons aux Égyptiens. C'est pourquoi ceux-ci l'accueillirent avec honneur et l'appelèrent le *Seigneur de l'or*. Il était honoré par eux comme un dieu, et les pauvres l'adoraient.

Chapitre X. Il fut un homme nommé Héphaïstos qui régna en Egypte et qu'on éleva au rang des dieux. C'était un homme belliqueux et plein de fureur. Les hommes croyaient qu'il savait découvrir les choses cachées et faire sortir du néant des armes de guerre ; car il était forgeron et fut le premier qui fabriqua des armes pour le combat, et des pierres avec lesquelles les hommes combattaient. Or il était boiteux : en allant à la guerre, il était tombé de cheval et s'était blessé ; et il resta boiteux toute sa vie.^[21]

Chapitre XI. Méthusalem engendra Lantech, qui épousa deux femmes : Tune appelée Ada, l'autre Sella. Ada enfanta Qâbêl, et, après quelque temps, Tôbêl, qui travailla, avec le marteau, l'airain et le fer. Or Tôbêl, fils de Lamech, était, avant le déluge, forgeron en airain et en fer ; car il avait reçu de Dieu (qu'il soit loué !) le don de la science.

Chapitre XII. Après Héphaïstos, appelé Soleil, régna, en Egypte, son fils, nommé Soleil, comme son père, qui fonda la ville du Soleil (Héliopolis), en l'appelant de son nom. Dans cette ville se trouvaient les temples des dieux suprêmes, et elle renfermait les tombeaux des rois.

Chapitre XIII. Il fut un homme nommé *Mâtoûnâwis*, lequel succéda à *Ayqâsbêrây* qui est le même que Dionysos. Il fonda dans la haute Egypte une ville, nommée Bousiris, et une autre Bousiris dans le nord de l'Egypte.^[22]

Chapitre XIV. Osiris, qui est le même qu'Apollon, ainsi nommé par les Grecs, fonda la ville de Semnoud et y éleva un grand temple. Cette même ville est nommée *Belphégor*.^[23]

Chapitre XV. Il est dit dans les écrits des savants égyptiens ... : A cette époque..., qui est Hermès, homme extraordinaire, crut au canon proclamé parmi les païens, à savoir : Trois puissances suprêmes constituent le créateur et une seule divinité. Or ce même Hermès, qui était un grand sage parmi les païens, proclama que la majesté de la Sainte Trinité consubstantielle était la source de la vie et la dominatrice de l'univers.^[24]

Chapitre XVI. Il fut une ville qui, la première, connut l'usage de cultiver la terre et de semer du froment et toutes sortes de graines. Ce fut la ville la plus élevée de l'Egypte ; car, à cause des quantités considérables d'eau amenées par le Gehon, l'Egypte était couverte de lacs et de marais.

Chapitre XVII. Sésostris, qui régnait sur toute l'Egypte et sur les contrées voisines, fut le premier qui leva l'impôt et arpentait la terre. Ayant réuni un grand butin et beaucoup de captifs de tous les pays, il emmena ces captifs en Egypte et les employa, ainsi que ses sujets astreints à payer l'impôt, à creuser la terre et à combler tous les marais d'Egypte, de sorte que les habitants furent à même de faire des plantations et de cultiver des terres arables, telles que le Saïd, la première province qui connut la culture. Puis il ordonna que l'on payât au roi un impôt et une redevance proportionnée en fruits de la terre. Il creusa aussi un canal, qui porte le nom de *Dik* jusqu'à ce jour.^[25]

Chapitre XVIII. Après Sésostris régna sur l'Egypte Sabacon, roi de l'Inde (d'Ethiopie), pendant cinquante ans. Il aimait les hommes et ne voulait pas verser du sang injustement. Il établit en Egypte une loi, d'après laquelle aucun criminel ne serait mis à mort, ni ne devait subir aucune torture ; il aurait la vie sauve. Mais les coupables, chacun suivant son crime, devaient nettoyer le sol et combler les marais avec de la terre. Et, après que ces hommes eurent longtemps continué ces travaux forcés, les eaux du fleuve se retirèrent du sol. Alors les habitants construisirent leurs villes sur des hauteurs pour être à l'abri des inondations. En effet, auparavant, sous le règne de Sésostris, il y avait eu des inondations, avant que l'on eût creusé un lit au fleuve, et, en comblant les marais, ils n'atteignirent pas leur but, à cause de la grande quantité d'eau amenée par le fleuve. Or Sabacon, le roi de l'Inde (d'Ethiopie), par ses efforts généreux, procura aux habitants des demeures sur des hauteurs.

Chapitre XIX. Il fut un homme nommé Chéops le pharaon, qui régnait en Egypte, lequel ferma les temples-des dieux et des autres idoles que les Égyptiens adoraient tout en sacrifiant aux démons. Il construisit trois sanctuaires (pyramides) dans la ville de Memphis et amena les Égyptiens à adorer le soleil. Il paya aux ouvriers seize cents talents d'argent, sans compter le poireau et les légumes : car ainsi fut-il trouvé écrit dans les inscriptions, dans la langue des Égyptiens, gravées sur les murs, où il fait connaître ces circonstances aux lecteurs ; il dépensa ainsi, à cause du grand nombre de maçons, tout le produit de l'impôt et engloutit les trésors du royaume, sans atteindre son but. Étant tombé dans une grande détresse et dans la pauvreté, le malheureux, qui avait une fille, belle de figure, en proie aux excitations et aux séductions de Satan, la plaça dans le lieu où se rendaient les débauchés. La jeune fille se tenait là, triste, dans l'obscurité, et se prostituait. Quiconque voulait jouir de ses faveurs devait porter une grande pierre et l'ajouter à la construction. On dit qu'une telle pierre ne mesurait pas moins de trente pieds ou vingt coudées. Les gens finirent par construire l'une de ces trois pyramides, prix de la honteuse passion de cette misérable fille.

Chapitre XX. Héraclès, philosophe de la ville de Tyr, inventa le moyen de fabriquer la soie et il s'en revêtit. Phénix, roi de Tyr, le Cananéen, et ses successeurs, ainsi que les rois de tous les pays, l'imitèrent, et ils se distinguèrent ainsi de la foule ; car les anciens portaient tous un vêtement de laine. Ce fut alors que les rois et les hauts magistrats abandonnèrent ce vêtement et adoptèrent le vêtement de soie.

Chapitre XXI. Il fut un homme nommé Persée, qui aspirait au trône d'Assyrie ; mais les fils de Ninus, frère de son père Zeus, étaient ses compétiteurs. Se rendant alors à ..., une jeune fille, marchant seule, se présenta à lui sur la route. Il la saisit par les cheveux et, avec son glaive, lui trancha la tête. Ayant fixé cette tête sur son bouclier, selon le procédé magique que lui avait enseigné son père Zeus, il la portait avec lui dans toutes ses expéditions de guerre. Continuant sa route, pour se rendre en Ethiopie, il se dirigea vers l'Assyrie. Attaqué par les Lycaoniens, il les vainquit en leur montrant la tête de Gorgone, la jeune fille magicienne. Puis il fonda la ville d'Icone, qui auparavant avait été un petit bourg nommé Amandra, [et il l'appela Icone] parce qu'il y avait placé son image avec celle de l'exécrable Gorgone. Étant allé ensuite en Isaurie et en Cilicie, et ayant été également attaqué par les habitants, il les vainquit par la force magique attachée à la tête de la Gorgone. Quant au bourg de Cilicie, qui était appelé Andrasus, il en fit une ville qu'il appela Tarse. De Cilicie il alla en Syrie (Assyrie) et là aussi il tua Sardanapale, qui est le nom d'une dignité ; et, sans égard pour la parenté qui existait entre lui et ces gens, il s'empara de son royaume, changea le nom du pays et l'appela Assyrie^[26] dont les habitants sont les Perses, ainsi nommés d'après son propre nom, et donna un autre nom à leur empire. Ayant enlevé au pays son nom,^[27] il y planta des arbres appelés *persea*, c'est-à-dire des pêchers,^[28] que l'on cultive, en souvenir de son nom, jusqu'à présent. Et il régna sur les Perses, alors Assyriens, pendant cinquante-trois ans. Or il arriva qu'une commotion s'étant fait sentir accompagnée d'un bruit et d'une grande quantité de pluie, de sorte que le fleuve appelé Orontes, qui traverse la Syrie, en fut rempli, un globe de feu sous forme d'un éclair se précipita du ciel. Le peuple fut rassuré et se calma et l'inondation du fleuve s'arrêta. Persée, étonné de cet événement, disait que les ... qui produisaient cela étaient des imposteurs démoniaques,^[29] et aussitôt le feu s'alluma. Il conservait ce feu et c'est pourquoi il l'emporta en retournant chez les Perses et l'introduisit dans l'empire d'Assyrie, Les Perses en firent une divinité, lui rendirent un culte, lui élevèrent un temple et l'appelèrent *Feu immortel*. Or ils disent que le feu est fils du soleil enveloppé de cristal, qui ressemble au coton (?), (et) dont la couleur est comme celle de l'eau ; car il est né de l'eau et son intérieur est comme de l'eau.

Chapitre XXII. Inachus, de la race de Japhet, fils de Noé, qui régnait du côté de l'Occident, dans le pays des Argiviens, fut le premier roi de ce pays ; il rendait un culte à la lune, et il en fit une divinité. Il fonda dans le pays des Argiviens une ville appelée, du nom de la lune, Iopolis ; car les Argiviens, dans les mystères, appellent la lune Io encore aujourd'hui. Il éleva un temple, y érigea un autel et représenta la lune par une image d'airain sur laquelle il grava (ces mots) : c'est-à-dire « pleine de lumière. »

Chapitre XXIII. Libya, qui était fille de Picus et qui avait pour mère ..., était la femme de Poséidon, qui régnait dans le Midi et qui donna au pays sur lequel il régnait le nom de sa femme, Libya. Poséidon eut d'elle [trois fils :] Poséidon, Bélus et Agénor, qui se rendit en Canaan. Celui-ci ayant pris une femme nommée Dairoùs, c'est-à-dire Tyrus (Tyr). Pendant qu'il y régnait, il eut de sa femme trois fils qui furent des chefs célèbres, à savoir : Syrus, Cilix et Phénix, lequel fut le premier qui portait des vêtements de soie. En mourant, Agénor partagea son empire entre ses trois fils et y établit leur autorité. Phénix prit Canaan et les contrées adjacentes et appela la contrée, d'après son nom, Phénicie. Le second fils prit la Syrie, à laquelle il donna son nom. Le troisième, Cilix, prit sa province et l'appela de son nom, Cilicie.

Chapitre XXIV. Un homme, nommé Taurus, qui régnait en Crète, fit une expédition contre Tyr ; il y arriva au moment du coucher du soleil, attaqua la ville, s'en empara, enleva ses richesses, et emmena captifs les habitants de plusieurs villes ; alors il prit aussi Europe, dont il fit sa femme. S'étant embarqué pendant la nuit, il retourna dans son pays, ... la Crète, emmenant sa femme Europe avec lui, et appela ce pays du nom de sa femme. Il y fonda une ville qu'il nomma Gortyna, du nom de sa mère. Il était de la famille de Picus ou Zeus.

Chapitre XXV. Un homme nommé Laïus, père d'Iokka, voyant que son fils avait commerce avec sa mère, ordonna à ses soldats de le suspendre à un arbre dont ils auraient coupé les branches, pour que les pieds de l'homme suspendu y fussent attachés.

Chapitre XXVI. Un homme nommé Saruch, de la race de Japhet, fils de Noé, fut le premier de ceux qui adoraient des idoles, par l'influence de Satan. Il érigea des autels aux idoles et leur rendait un culte.

Chapitre XXVII. Or Melchisédech le juste qui, étant parmi les gentils, adorait Dieu, était chaste et sans péché. Il est appelé, dans l'écriture sainte, *sans père ni mère*, parce qu'il n'était pas de la famille d'Abraham. Il méprisait les dieux de son père et se fit prêtre du Dieu vivant. Il descendait de la famille de Sidus, fils du roi d'Egypte et de Nubie, dont les Égyptiens tirent leur nom. Melchisédech signifie *roi juste*. Or Sidon qui régnait sur Canaan, descendait d'une famille puissante : les Égyptiens l'appellent ainsi à cause du pays des Cananéens, qui est la Palestine, ainsi appelée encore aujourd'hui, qu'il avait attaqués et qui s'étaient soumis à lui ; puis ; les ayant pris en amitié, il s'établit dans le pays, et y fonda une ville qu'il appela de son nom, Sidon, qui, jusqu'à présent, fait partie de Canaan. Le père de Melchisédech étant sorti de Sidon, nous savons que telle était son origine. Or son père était idolâtre, ainsi que sa mère. Ce saint homme reprochait à ses parents leur idolâtrie ; puis il s'enfuit et devint prêtre du Dieu vivant, comme il a été dit. Il régna sur Canaan et construisit sur le Golgotha une ville nommée Sion ou Salem, nom qui signifie, dans la langue des Hébreux, *ville de la paix*. Il y régna cent treize ans et mourut, étant toujours demeuré chaste et juste, ainsi que l'a écrit le savant Joseph, l'historien, au commencement de son livre de l'histoire des Juifs. Il fut le premier qui offrit au Dieu du ciel des sacrifices non sanglants de pain et de vin, à l'image des saints mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme le dit David dans ses psaumes : « Tu es son prêtre éternellement, remplissant le ministère de Melchisédech.^[30] » Et ailleurs : « Dieu s'est fait reconnaître à Sion, grand est son nom en Israël. Son séjour est dans la paix, sa demeure à Sion.^[31] » Or les Juifs ont reçu d'Abraham la connaissance de Dieu. Salem qui est la même que Jérusalem, est appelée ainsi, parce que la paix demeurait à Sion, c'est-à-dire Melchisédech. Quant au nom d'Hébreux donné aux Juifs, il provient d'Héber dont descendait Abraham, l'instrument choisi. En effet, comme Héber, lorsque les impies bâtirent la tour et qu'ils cherchèrent en vain à accomplir leur mauvais dessein, ne se joignit pas à eux, et qu'il demeurait fidèlement attaché à Dieu, lors de la confusion de leurs langues, le langage d'Héber fut le seul dont l'intégrité et la perfection ne subissent aucune altération. En conséquence, ses successeurs (descendants) gardèrent le langage des anges, ce langage qu'avait parlé Adam, et ils sont appelés *Hébreux*, et leur langue s'appelle l'*hébreu*.

Chapitre XXVIII. Il fut un homme nommé Hésiode, de la race de Japhet, fils de Noé, qui inventa réécriture des Grecs, et ce fut lui qui enseigna l'écriture. On raconte que, du temps des rois du pays ..., il y avait, en Lydie,^[32] un philosophe, descendant des géants de la race de Japhet, nommé Endymion, qui, ayant adressé des prières à la lune, mystérieusement,^[33] apprit d'elle, dit-on, dans une vision, le nom de Dieu. S'étant rendu, un jour, il entendit le nom sacré ; aussitôt il expira et demeura mort, et ne se releva plus. Son corps est conservé en Lydie, où on le voit chaque année, lorsque l'on ouvre le cercueil dans lequel il repose.

Chapitre XXIX. On raconte que, du temps de Josué, fils de Navé, régna sur l'Attique un roi nommé Ogygès, sous le règne duquel il y eut un grand déluge, dans ce pays seulement. Le roi et les habitants périrent, et le pays fut changé en désert et resta inhabité pendant deux cent six ans, ainsi que l'a écrit Africanus, dans la Chronique.^[34]

Chapitre XXX. Du temps de Moïse le législateur, le serviteur de Dieu, qui conduisit les enfants d'Israël hors d'Egypte, il régnait en Egypte Pétissonios, qui est le pharaon Amosios. Il régnait à l'aide du livre^[35] des magiciens Ianès et Iambres qui montrèrent leur impudence devant le grand Moïse, l'interlocuteur de Dieu ; c'est pourquoi on dit : ils ne voulaient pas laisser partir les enfants d'Israël après les miracles et les prodiges qu'il accomplit avec sa verge. Or Pétissonios se rendit auprès des augures qui se trouvaient à Memphis, auprès du célèbre oracle et y offrit un sacrifice. L'un des Hébreux ayant interrogé l'augure *Taninus* (la Pythie), il lui répondit : « Il (Dieu) est celui qui est dans le ciel, immortel, primordial ; les ci eux tremblent devant lui, ainsi que la terre ; les mers le craignent ; les démons sont dans la terreur. Un petit nombre d'anges soutiennent sa présence ; car c'est lui qui crée la force et la puissance.^[36] » Pétissonios inscrivit cet oracle sur une stèle qu'il plaça dans le temple, près du Nilomètre. Nous devons dire que lors de la ruine du temple, cette stèle existait encore, c'était la seule, en Egypte, qui ne fût pas brisée, et qu'elle existait même jusqu'à la destruction complète des temples des idoles, alors qu'il ne fut plus au pouvoir de personne de maintenir le temple de Memphis. C'est par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tous les temples furent détruits. Or cet insensé Pétissonios, qui est le pharaon

Amosios, fut précipité, avec ses chevaux et ses cavaliers, dans la mer Rouge. En effet, lorsque, après la sortie des enfants d'Israël d'Égypte, il apprit qu'ils avaient emporté les richesses des Égyptiens ; – ils avaient ainsi agi avec l'approbation de Dieu et d'après sa loi ; car, en emportant les richesses des Égyptiens, les enfants d'Israël les considéraient comme la rétribution des travaux pénibles qu'ils leur avaient imposés sans relâche ; – Le pharaon, transporté de colère, se mit aussitôt en route, avec son armée, pour les poursuivre. Il fut précipité dans la mer, avec tous les siens, et il n'en resta pas un seul. Les enfants d'Israël marchèrent dans la mer, comme sur la terre ferme, et arrivèrent là où Dieu voulut ; car il est supérieur à toute la création, gloire à lui ! Ceux des Égyptiens qui n'avaient pas péri, rendirent un culte aux démons et abandonnèrent Dieu. Ces malheureux se perdirent eux-mêmes et devinrent comme les anges qui s'étaient révoltés contre Dieu et ils adoraient l'œuvre de leurs mains. Les uns adoraient le bœuf, d'autres la vache, le chien et le mulet, l'âne, le lion, le poisson, le crocodile, ou le poireau, et beaucoup d'autres créatures semblables. Ils donnaient aux villes d'Égypte le nom de leur divinité. C'est ainsi qu'ils adoraient les villes bâties de Bousir, de Menouf, de Semnoud, de Sahrascht, d'Esné, et (la ville) de l'Arbre et (la ville) du Crocodile.^[37] Ils divinisèrent beaucoup d'autres villes, ainsi que l'ouragan.^[38]

Chapitre XXXI. A cette époque, sous le règne du roi précédent, en Égypte, alors que les habitants adoraient les idoles et les autres divinités ci-dessus nommées, ainsi que la célèbre ville d'Absây ou Nikious, le roi de cette ville s'appelait Prosopis, nom qui signifie « celui qui aime les divinités à trois figures. » Ce roi résidait sur la rive occidentale du fleuve et guerroyait toujours contre les barbares appelés Mauritiens, qui venaient de la Pentapolis. Or, ceux-ci ayant fait une terrible attaque, les habitants de la ville les combattirent avec vigueur et en tuèrent un grand nombre. A la suite de cette heureuse victoire, les barbares ne revinrent plus pendant longtemps, attaquer la ville, grâce à Dieu qui, par l'effet de sa divinité toute-puissante, a fait sortir du néant à l'existence toutes choses.^[39]

Le grand fleuve d'Égypte que les Grecs appellent Chrysorroas et qui, dans le livre inspiré par Dieu, est appelé Gehon, coulait (primitivement) à l'orient de la ville ; puis il changea son cours et coula vers l'occident, et la ville devint comme une île au milieu du fleuve, comme un bosquet d'arbres appelés *Akreyâs*, qui est le myrte.

Chapitre XXXII. Jérusalem, qui avait été fondée par Melchisédech, était sous la domination des Cananéens ou Philistéens. Josué, fils de Navé, en ayant fait la conquête, l'appela Jébus. Il résida à Sichem, " après avoir conquis tout ce territoire, et cette ville est appelée Néapolis, jusqu'à ce jour. Puis, au temps des rois pleins de sagesse, David et Salomon, à la suite de la construction du saint temple de Dieu, dont David avait fait tous les préparatifs et qui fut élevé, à Jérusalem, par Salomon, celui-ci nomma la ville, «ville du sanctuaire, » à cause de la consécration, du sacrifice légal et du salut abondant, et parce que Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (qu'il soit loué !) y a subi la passion.

Chapitre XXXIII. Du temps des Juges, il y avait un juge parmi les Grecs, nommé Πρωτότης, c'est-à-dire doué de cent regards perçants, voyant de loin et apercevant mieux que tous les hommes. Celui-ci inventa, dans l'occident, toute sorte de travail manuel.

Chapitre XXXIV. Prométhée et Epiméthée trouvèrent une table de pierre contenant une inscription qui avait été écrite et gravée aux temps anciens. Élie, le prophète, expliqua ces vers, comme le rapportent les Grecs, disant que c'est ainsi qu'il monta au ciel, et ce qui était dans le ciel fut dans son cœur. Deucalion, de son côté, écrivit les particularités et l'histoire de ce qui était arrivé au temps du déluge, et les événements extraordinaires.

Chapitre XXXV. Après le déluge, dans l'Attique, la domination passa aux Athéniens. Il y avait alors un roi nommé *Elwâtes*,^[40] qui établit le repas comme institution légale. Il fut aussi le premier qui ordonna aux hommes de prendre pour femmes des jeunes filles vierges qu'ils appelleraient épouses. Et il leur ordonna de creuser une fontaine, dans un lieu caché, afin qu'il put y verser une grande quantité de lait, qui paraissait une source sortant de terre. Avant son règne, les femmes de l'Attique et des Athéniens vivaient dans une abominable promiscuité : une femme passait d'un homme à un autre ; à la manière des animaux, chacun suivait son inclination ; aucun d'eux n'avait une femme, et ils se disputaient les femmes par la violence, ainsi que nous venons de le dire. Ils ne connaissaient point leur progéniture, ni les enfants mâles ni les filles. Et qui aurait pu les connaître, puisque aucun enfant n'avait un père et que tous ceux que (les femmes) mettaient au monde étaient engendrés par tous ? Ils ne connaissaient donc, à cause de la promiscuité dans laquelle ils vivaient, ni leurs enfants mâles ni leurs filles ; et tous étaient contents de cette abominable façon d'agir. Aussi Cécrops, auteur du livre, dans sa loi, disait que cette province d'Attique devait être détruite par le déluge de Dieu. Or, après ce temps, ils vivaient avec sagesse et se conformaient à la loi du mariage : un homme avec une femme. Cécrops était, pendant toute sa vie, honoré et respecté, car il avait fait que les enfants connussent leurs pères, comme il convient.

Chapitre XXXVI. En ce temps vécut Orphée, de Thrace, le lyrique d'Odrysae, qui était appelé, chez les Grecs, le grand sage. Il leur donna (le livre) appelé *Théogonie*, ce qui, dans leur langue, signifie « Combattant pour Dieu. »....., selon ce que rapporte^[41] Timothée le chronographe. Il disait : Avant tous les temps fut la Sainte Trinité formant une seule divinité, créatrice de toutes choses.

Chapitre XXXVII. On rapporte que les savants athéniens furent les premiers qui pratiquaient l'art de guérir les hommes. En effet ce furent les philosophes qui d'abord avaient fait cette belle découverte d'employer des remèdes qui conviennent aux entrailles. Beaucoup de gens vont encore à Athènes pour ce motif ; car (l'art de guérir) y fleurit encore à présent.

Chapitre XXXVIII. Le roi Salomon, fils de David, fut le premier qui construisit des bains et des académies dans tout lieu qui était sous sa domination ; car il avait à son service les démons. Or il avait ce privilège, avant qu'il

eût offensé Dieu, le maître de l'univers, par les femmes étrangères qui demeuraient avec lui, lesquelles profanèrent Jérusalem par leurs divinités.

Chapitre XXXIX. Du temps des Juges également vécut, en Phrygie, un philosophe nommé Marsyas. Celui-ci, le premier, jouait de la flûte, du cor et de la trompette. Il boucha aux hommes les oreilles et il prétendait être Dieu, disant qu'il avait produit la nourriture pour les hommes, d'un petit membre. Dieu fut irrité et le punit : il tomba en démence, se jeta dans un fleuve et périt.

Chapitre XL. En ce temps vécut Hercule le héros; les gens de Jason prêtèrent aide aux navigateurs qui l'accompagnaient et qui se rendirent à l'Hellespont. Des habitants de ce pays avaient un roi nommé Cyzique ; ils attaquèrent et tuèrent ce roi, sans savoir (qui il était) ; puis, l'ayant appris, ils eurent des regrets ; car ils étaient tous ses parents ; il était originaire de leur pays. Après avoir attaqué les gens de Cyzique, appelé *le seigneur des sept images*, et, après avoir remporté la victoire, ils construisirent un temple qu'ils appelèrent *Rhéa*, c'est-à-dire, *mère des dieux*. On rapporte qu'ils se rendirent à la résidence des devins et au siège des prêtres, et qu'ils interrogèrent l'un d'eux en disant : « Fais-nous connaître, ô prophète, ministre d'Apollon, quel sera cet édifice et à qui il appartiendra. » Et ils offrirent des présents à celui qui leur parlait, et celui-ci leur dit : « Il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. Or une vierge concevra son Verbe, à qui cette maison appartiendra et dont le nom sera répandu sur des milliers. » Les païens écrivirent cette prophétie avec un style d'airain sur une pierre de cristal qu'ils placèrent sur l'un des temples. Plus tard, du temps de l'empereur Zénon, l'ami de Dieu, ce temple fut converti en une église dédiée à la sainte Vierge Marie, la mère de Dieu. C'est l'empereur Zénon qui fit exécuter cette transformation à ses frais. Ainsi fut accomplie la prophétie énoncée par les fausses divinités, au sujet de la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Chapitre XLI. Les Argonautes, quittant l'Hellespont, se dirigèrent vers une île nommée *île du Prince*. De là ils se tournèrent vers Chalcédoine et voulurent passer dans la mer du Pont. Ils furent attaqués par les habitants qui mirent en avant un homme puissant, qui les repoussa victorieusement. Comme ils craignaient le ressentiment de cet homme, ils s'enfuirent jusqu'à l'extrémité d'un rivage désolé. Alors ils virent une apparition surnaturelle venant du ciel, qui ressemblait à un homme ayant sur les épaules deux grandes ailes comme celles d'un aigle, d'un aspect terrible, qui leur parla ainsi : « Quand vous combattrez contre Amycus, vous en triompherez. » Ayant entendu cette parole de l'apparition qu'ils venaient de contempler, ils se sentirent encouragés ; ils attaquèrent et ils vainquirent et tuèrent Amycus. Ils honorèrent le lieu où ils avaient vu la figure surnaturelle et y construisirent un temple, dans lequel ils placèrent une statue représentant cette apparition. Ils appelèrent le temple *Sosthenium*, parce qu'ils y avaient été protégés et sauvés ; et on le nomme ainsi jusqu'à ce jour. Du temps de Constantin, le plus grand et le plus illustre des empereurs chrétiens, le serviteur de Jésus-Christ, après avoir établi le siège du gouvernement à Byzance, dans l'empire romain, Constantin vint au *Sosthenium*, afin de fermer les temples des idoles qui s'y trouvaient. En y voyant la statue, il reconnut sur-le-champ qu'elle représentait un ange. Mais, ayant l'esprit tourmenté par le doute, il adressa à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui il mettait sa confiance, cette prière : « Fais-moi connaître, ô Seigneur, quelle est cette image. » Puis, lorsqu'il dormait, il entendit dans une révélation que cette statue était celle de l'archange saint Michel. Ayant appris que c'était lui qui avait envoyé les gens combattre Amycus, l'empereur fit orner ce temple, ordonna de lui donner la direction vers l'Orient et de le consacrer au nom de l'archange Michel. Et il y eut, dans ce sanctuaire, de nombreux miracles, en fait de guérisons de malades. Les chrétiens commencèrent alors à construire des églises dédiées à saint Michel l'archange, et ils y offraient des saints sacrifices à Dieu.

Chapitre XLII. On rapporte au sujet des saints clous qui avaient été trouvés avec la croix de Notre Sauveur Jésus-Christ et avec lesquels son saint corps avait été cloué, que saint Constantin, l'ami de Dieu, en prit un et l'attacha à la selle de son cheval ; de l'autre il fit le mors du cheval ; il jeta le troisième dans le détroit de Chalcédoine, où l'on avait été exposé à de grands dangers, jusqu'à ce que, par la vertu de ce clou sacré, les flots de cette mer, ainsi que tous les flots de l'océan, furent apaisés ; et l'empire se consolidait dans la ville de Constantinople. Du temps de Zénon, le siège de l'empire fut à Rome ; alors, d'après une décision du Sénat, on réunit les (deux) empires en un seul. L'un (de ces deux empires) avait été établi, à cause des soulèvements continuels des barbares, et l'autre, sur l'avis des généraux, afin qu'il y eût un autre chef en Asie.^[42]

Chapitre XLIII. DU temps de Samson, le dernier des Juges, régna dans le pays de....., Lapathus qui avait deux fils : Achaeus et Lacon. Il divisa les provinces de son royaume en deux parts, conservant l'une pour lui-même, et donnant l'autre à ses fils. Après sa mort, on appela l'une de ces provinces du nom de son fils aîné, Achaaïe ; l'autre du nom de son fils cadet, Laconie ; et on les appelle ainsi jusqu'à ce jour.

Chapitre XLIV. A cette époque régna, en Hellade, un roi nommé Pélops.. Il fonda une ville que l'on appela Péloponnèse, d'après son nom. Le nom de son royaume est Hellas jusqu'à présent.

Chapitre XLV.^[43].....

Chapitre XLVI. Il fut un homme nommé Palamédès, plein de sagesse et de science, qui, le premier, enseigna l'art de la musique, la viole, la lyre, la cithare et tous les instruments de musique.

Chapitre XLVII.^[44].....

Chapitre XLVIII. Salomon, fils de David, roi d'Israël, construisit une grande construction à ..., pour perpétuer sa mémoire, afin que son nom et le nom de son père ne fussent pas oubliés. Il la donna à un homme nommé *Aywani*, ce qui signifie, en Canaan, « lumière ; » et il nomma la construction Palmyre. En effet, c'est en cet endroit que son père David, le héros, le vaillant, avait triomphé, lorsqu'il vainquit et tua Goliath le Philistéen. C'est pourquoi il

donna à la ville le nom de Mèzâd, afin que des peuples (*azmâd*) étrangers y demeuraient. Il y demeurait un grand nombre de soldats juifs. Cette ville fut prise, après de grands efforts et des combats opiniâtres, par Nabuchodonosor, roi des Perses, qui enfin la détruisit et la livra aux flammes, et qui fit disparaître sa mémoire jusqu'à ce jour.^[45]

Chapitre XLIX. Nabuchodonosor prit aussi la ville de Tyr, qui était une île entourée d'eau. Après avoir fait de grands efforts pour s'en emparer, il ordonna à ses soldats, cavaliers et fantassins, et à tous les Perses de jeter du sable dans le bras de mer qui entourait la ville. Ils jetèrent ainsi du sable jusqu'à ce que le bras de mer fût comblé et qu'il devint comme une route de terre. C'est de cette manière que Nabuchodonosor, le roi de Perse, réussit à s'emparer de la ville.

Chapitre L. A cette époque, lorsque (les enfants d'Israël) furent emmenés dans la captivité par Nabuchodonosor, agissant sur l'ordre de Dieu et ayant reçu l'assistance des anges, avant que celui-ci fût arrivé et qu'il eût brûlé le sanctuaire de Dieu, Jérémie, illustre parmi les prophètes et plein de zèle pour le bien, entra dans le second parvis, appelé le Saint des Saints, et y prit l'arche du Seigneur qui était couverte d'or, à l'extérieur et à l'intérieur, avec les objets sacrés qu'elle contenait, à savoir les tables de la loi, l'urne d'or renfermant la manne, la verge fleurie d'Aaron portant des amandes, et la pierre du roc dont Moïse avait fait sortir de l'eau pour le peuple, lorsqu'il avait soif. Ce fut cette pierre que Moïse le prophète portait avec lui, en marchant devant le peuple, lors de la traversée du désert, sur l'ordre de Dieu, et, chaque fois que le peuple avait soif, il jeta cette pierre sur le sol et la frappa de sa verge ; alors il en sortait de l'eau, et les hommes et tout le bétail buvaient. Donc Jérémie prit ces objets, ainsi que la pierre, courut à un rocher et les y cacha ; et ils y sont jusqu'à présent. Lors du second avènement de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui sera précédé par le signe de la croix, l'arche, portée par des anges, reparaitra ; et Moïse qui l'avait faite et Jérémie qui l'avait cachée dans le rocher, viendront (avec elle). Au moment de la résurrection des morts apparaîtra le signe de la croix, et, après lui, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a été crucifié (qu'il soit loué !). Ces paroles se trouvent dans l'enseignement de saint Epiphane, notre Père lumineux, évêque de Chypre, qui, dans son ouvrage, a écrit toute l'histoire des Prophètes, après la destruction de Jérusalem et la fin du royaume des Juifs.^[46]

^[1] J'ai traité tous ces points, avec plus de détail, dans mon *Mémoire sur la chronique byzantine de Jean, évêque de Nikiou*, inséré dans le *Journal asiatique*, 7^e série, t. X (1877), p 451 et suiv.; t. XII (1878), p. 245 et suiv.; t. XIII, (1879), p. 291 et suiv.

^[2] Les notes du traducteur n'ont pas été reproduites dans leur intégralité, tant en raison des langues concernées plus délicates à numériser (copte, arabe) qu'en raison du grand nombre de chroniqueurs auquel il est souvent fait allusion : Jean Malalas, Théodoret, Socrate, Eusèbe, Zonaras, etc. Le lecteur voulant disposer du contenu intégral pourra aller, entre autres, sur le site *gallica.bnf.fr* de la Bibliothèque Nationale de France où il retrouvera l'ouvrage.

^[3] C'est-à-dire, des planètes.

^[4] Il n'est pas question, dans le texte du chapitre, de l'origine du culte du cheval.

^[5] Traduction d'*Hellènes*, dans le sens de *païens*.

^[6] Mots inintelligibles.

^[7] Il s'agit des luttes équestres.

^[8] Le traducteur arabe, auteur de cette table des chapitres, ou les copistes ayant passé la rubrique mentionnant la fondation de Césarée de Cappadoce, les numéros des rubriques suivantes ne correspondent pas à ceux du texte. J'ai placé les chiffres exacts entre parenthèses.

^[9] Ces mots ne se rapportent pas à Domitien et font une phrase à part. Il s'agit de l'abolition du combat des gladiateurs par Nerva.

^[10] Il s'agit évidemment de Valentinien. La forme ne paraît pas représenter une corruption de ce nom, mais plutôt la transcription fautive du nom de Salluste, dont il est question dans ce chapitre.

^[11] Le sens de la phrase suivante m'échappe. Je pense que c'est la rubrique du paragraphe qui mentionne la rédaction du Code.

^[12] C'est-à-dire Bonose.

^[13] Sur la dénomination de cette ville, voyez ci-après, au chapitre CXIII.

^[14] Cette rubrique et la suivante correspondent au paragraphe qui, dans le texte, termine le chapitre précédent

^[15] Cette courte préface qui, ce me semble, commence par une citation, est fort obscure, et le sens de quelques phrases m'échappe complètement. Quelques mots, soit par la faute des traducteurs soit par celle des copistes, paraissent avoir été omis. J'ai renoncé à traduire ce passage.

^[16] Les mots : *Il fut aussi le premier qui écrivit les lettres en la langue des Hébreux*, sont la traduction du

grec. Dans les autres chroniques grecques, on lit que le soleil et la lune reçurent leurs noms de Dieu. – Les mots du texte que j'ai remplacés par des points sont la traduction tronquée d'un passage grec analogue à un texte de Jean d'Antioche. C'est ce texte, et non le passage parallèle de la chronique du ms. grec de la Bibliothèque nationale n° 1336, qu'a dû avoir sous les yeux le traducteur arabe.

[17] Comme le traducteur s'est trompé, il est probable que la dernière phrase, relative aux Indiens, n'est qu'un malentendu ; car rien de pareil ne se trouve dans d'autres chroniques. Voici comment on peut expliquer cette erreur : Andubarius, dont il est question dans le chapitre suivant, passait pour avoir enseigné l'astronomie aux Indiens et avoir écrit des livres sur l'astronomie (*Chron. Pasch.*, col. 145 A. – Cette phrase, mal comprise, a été combinée avec la précédente.

[18] Le texte ajoute : *qui est Dabarâh*. Ces mots sont une glose du traducteur arabe.

[19] La première phrase de la première partie de ce chapitre est la suite du malentendu dont nous avons parlé dans la note précédente. La seconde partie de la même phrase, abstraction faite de la combinaison avec Andubarius, renferme une autre erreur. Il est possible que, dans notre texte, la mention de Cham, au lieu de Sem, soit le fait, non des traducteurs, mais de l'auteur. Comparez *Chron. Pasch.*, col. 124 C. – Jean d'Antioche, d'après les extraits contenus dans le ms. grec 1630 de la Bibliothèque nationale. – Le fragment 4 de la même édition, tirée du même ms., n'est qu'une reproduction du passage de la chronique du ms. n° 1336. Enfin le nom d'Afroûd, transcription défigurée du grec *Nebrod*, rendait nécessaire la glose que le traducteur arabe a ajoutée.

[20] On remarquera l'erreur qui consiste à faire de Domnos, nom du père de Kronos (ou l'un des noms de Kronos), un fils de Kronos.

[21] Je ne saurais dire si la phrase : *Les hommes croyaient*, etc., a été ainsi rédigée par l'auteur ou altérée par le traducteur arabe ; car les autres chroniques s'accordent à dire qu'Héphaïstos reçut du ciel ou de l'air, au moyen d'une prière mystique, les tenailles avec lesquelles il fabriqua des armes. Les mots renferment une méprise plus grave, due probablement au traducteur arabe lui-même, qui a rapporté les mots du texte grec à la *guerre*, au lieu de les rapporter au *temps*.

[22] Je ne puis indiquer, d'une manière certaine, les équivalents grecs des deux noms qui sont entièrement défigurés. Aucun des noms mythologiques tels qu'Agathodæmon, Typhon, etc., qui seraient ici à peu près à leur place, ne saurait être identifié avec Dionysos. Je suis, porté à croire que nous sommes encore en présence d'une erreur de traduction et que le chapitre tout entier n'est qu'un malentendu et le résumé inexact d'un passage de Diodore de Sicile (lib. I, cap. XVII et XVIII) reproduit par Eusèbe (*Praepar. evang.* lib. II, cap. I). Dans ce passage, Diodore et Eusèbe rapportent un mythe égyptien, d'après lequel Osiris, que quelques-uns disent être le même que Dionysos, en parcourant le monde avec son frère Apollon et ses fils Anubis et Macedo, avait donné le gouvernement de la Phénicie à Bousiris, et celui de l'Éthiopie et de la Libye à Antaeus.

[23] La dernière phrase renferme sans doute quelque erreur. Ce mythe est d'ailleurs inconnu.

[24] Le commencement de ce chapitre est un fragment d'une phrase mal comprise de l'original grec. Dans la chronique de Jean Malalas et dans la Chronique pascalle, le chapitre relatif à Hermès Trismégiste est précédé du récit des expéditions de Sésostris et de l'origine des Parthes, se terminant par une citation d'Hérodote. Le traducteur arabe a mal à propos rattaché la fin de ce paragraphe au paragraphe suivant.

[25] Ce récit ne se trouve dans aucune des autres chroniques byzantines.

[26] Dans le texte original il était dit, sans doute, que Persée abolit le nom d'Assyrie.

[27] Tout ce passage a été mal interprété par les traducteurs.

[28] Sur le perséa et son nom arabe, voyez S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, p. 47 et suiv.

[29] Ce passage a été mal interprété par le traducteur, si, comme il est probable, il avait sous les yeux un texte analogue à celui des autres chroniques.

[30] Ps. CIV, vers. 5.

[31] Ps. LXXV, vers. 2 et 3.

[32] Je ne saurais dire de quelle source vient, dans ce mythe, le nom de *Lydie* ; car les autres chronographes donnent *Kapia*.

[33] C'est-à-dire, des *prières mystiques*.

[34] Le nombre 206 n'est pas celui qui est donné par Jules l'Africain, mais il s'accorde avec la leçon de Jean d'Antioche.

[35] Il n'est pas probable que l'auteur ait voulu parler ici du livre apocryphe qui porte les noms d'Ianès et d'Iambrès. Je suppose que l'original grec contenait le mot *ierogrammateis*, que le traducteur aura mal compris.

[36] Tout ce passage est corrompu dans notre texte ; le sens du récit relatif à l'oracle de Memphis a été entièrement méconnu par le traducteur arabe. La phrase du texte grec était probablement analogue ou identique au texte de Jean Malalas.

[37] Les mots représentent vraisemblablement des noms de villes. J'ignore le nom grec ou égyptien de la première

; il n'est, ce me semble, que le nom de Chenoboscia qui puisse à peu près convenir.

[38] C'est-à-dire Typhon ?

[39] Ce récit est une traduction locale touchant un événement célèbre dans les annales de l'Égypte, à savoir l'invasion des Libyens et de la confédération des peuples méditerranéens, sous le règne de Méneptah I^{er}. L'histoire de la défaite des Libyens près de la ville de Nikiou ou Prosopis, forme le sujet de la grande inscription du temple de Karnak (voyez E. de Rougé, dans la *Revue archéologique*, année 1867, tome II, p. 38 et suiv. – Chabas, *Études historiques*, p. 230 et suiv. – *Recherches sur la XIX^e dynastie*, p. 51 et suiv. – Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, p. 66 et 439). – Le mot **ἡ Νίκιου πόλις** est la transcription du mot grec à l'accusatif *prosopis*, nom de la capitale du nome prosopotite, c'est-à-dire de la ville de Nikiou ou Nikioupolis. L'explication de ce nom, dans notre texte, est un jeu de mots sans fondement ; car *Prosopis* n'est pas la traduction, mais la transcription du nom égyptien de la ville, à savoir : **ἡ Νίκιου πόλις**. Peut-être y a-t-il là quelque allusion au nom du roi Méneptah ou Merenptah (composé de Pthah, nom du démiurge trinitaire. On voit par la rubrique que, dans le texte original, il y avait aussi une explication analogue du nom de Nikiou. – Quant au mot qui me paraît être une transcription altérée de l'arabe *Mauritaniens*, c'est-à-dire Libyens, on pourrait hésiter à admettre cette interprétation ; car la forme *Mauritani* se rencontre rarement dans les auteurs grecs, et, au temps où écrivait Jean de Nikiou, les habitants du nord de l'Afrique étaient communément appelé *Maurusioi* ou *Mauroi*.

[40] Altération de Cécrops, j'en ignore l'origine.

[41] Le suffixe au pluriel se rapporte à l'énumération des théories orphiques que le traducteur a supprimée.

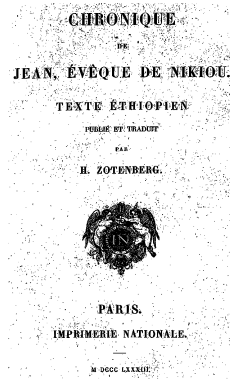
[42] Je ne saurais dire de quel récit légendaire l'auteur a tiré la donnée relative à l'empire de Zénon à Rome. On verra ci-après (chap. LXXXVIII) que cette singulière erreur est devenue la base d'un autre récit imaginaire, ici comme dans un grand nombre d'autres passages de notre texte, que le traducteur arabe n'avait pas compris.

[43] Il est impossible de trouver dans ce texte corrompu une narration raisonnable. Dans les noms propres, également fort altérés, on croit reconnaître les noms d'Ilion, de Priam, de la Phrygie, de Sparte.

[44] Ce chapitre, plein de contresens, est un fragment de l'histoire de la guerre de Troie. Je ne saurais dire quel est le nom grec que représente le nom (il n'est pas probable que ce soit Atreus). Dans la première phrase on reconnaît facilement la traduction altérée et tronquée d'un passage grec qu'on lit dans la Chronique de Jean Malalas (col. 200 A). Les derniers mots de la première phrase et la seconde phrase sont un fragment de l'histoire du Palladium. Enfin la dernière phrase et les deux derniers mots de l'avant-dernière proviennent du récit des aventures d'Ulysse en Sicile.

[45] Le texte éthiopien de cet étrange récit renferme plusieurs erreurs. La légende qui attribue à Salomon la fondation de Palmyre, à l'endroit même où David avait lutté contre Goliath, est rapportée par Jean Malalas en deux endroits de sa chronique (col. 241 B). Puis, au commencement du livre XVIII (col. 628 et suiv.). C'est un texte à peu près pareil qu'a eu sous les yeux le traducteur arabe de notre chronique.

[46] Ces derniers textes, très différents de notre récit, ne contiennent pas la donnée relative à la pierre du roc, ni celle de la réapparition de Jérémie avec l'arche.



JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

CHRONIQUE : Chapitres LI à LXXX

[Chapitres I à L - chapitres LXXXI à LXXXIX](#)

Œuvre numérisée par Marc Szwajcer

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

[précédent](#)

Chapitre LI. Cyrus le Perse, après avoir vaincu Astyages, devint roi... qui est Cambyse. Or Crésus était un homme dur et orgueilleux. Tous les Etats, situés de près ou de loin, étaient dans sa dépendance. Ceux (des rois) qui acceptaient sa domination lui payaient tribut et demeuraient en paix ; quant à ceux qui lui résistaient, il les emmenait captifs, leur enlevait leurs richesses et s'emparait de leurs territoires ; car il était puissant et fort redoutable et maître de la victoire. Or Cyrus fut dans une grande inquiétude. Il avait une femme nommée Tertânâ, qui avait été l'épouse de Darius, successeur de Balthazar. Celle-ci lui parla ainsi : Il y a parmi nous un prophète d'entre les Hébreux, nommé Daniel, en qui est la sagesse de Dieu ; il est du nombre des captifs des enfants d'Israël. Darius n'entreprenait rien sans son conseil, et tout ce que ce prophète lui annonçait s'accomplissait. Ayant entendu ces paroles, Cyrus envoya auprès du prophète Daniel, le fit amener avec honneur et lui adressa cette question : Rempporterai-je ou ne remporterai-je pas la victoire sur Crésus ? Le prophète Daniel, après avoir gardé le silence pendant une heure,^[47] répondit : Qui peut connaître la sagesse de Dieu ? Puis il se mit à prier et demanda au Seigneur son Dieu de lui révéler si Cyrus serait à même de résister à ce conquérant rapace, à l'orgueilleux Crésus. Dieu lui répondit : S'il donne la liberté de partir aux captifs des enfants d'Israël, il vaincra Crésus et fera la conquête de son empire. Daniel, ayant entendu ces paroles de Dieu, annonça à Cyrus qu'il triompherait de Crésus, s'il voulait laisser partir les enfants d'Israël. A ces paroles, Cyrus tomba aux pieds de Daniel et jura en disant : « Vive le Seigneur ton Dieu ! Je renverrai les Israélites à Jérusalem, leur ville, afin qu'ils servent le Seigneur leur Dieu ! » Et Cyrus, selon son devoir envers Dieu, combla de bienfaits les Israélites et leur permit de partir.

Or Crésus se mit en campagne avec une immense armée, pour envahir les Etats de Cyrus. Ayant traversé le fleuve de Cappadoce, pour combattre Cyrus et pour le réduire à un état misérable, il fut lui-même vaincu par Cyrus. Il lui fut impossible de se dérober par la fuite, parce que le fleuve se trouvait devant lui. En effet, en arrivant à ce fleuve, un grand nombre de ses soldats y furent précipités et noyés et quant à lui-même, il fut empêché de le traverser, parce que Dieu avait décidé de le faire tomber, en cette occasion, entre les mains de Cyrus. Les soldats de Cyrus l'ayant poursuivi l'atteignirent, le prirent vivant et lui mirent des chaînes, et ils tuèrent quarante mille hommes de son armée. Cyrus fit pendre son ennemi Crésus à un arbre et fit subir au reste de ses troupes l'humiliation et l'outrage. Quant aux Juifs et à leur roi, il leur permit de retourner dans leur pays, ainsi qu'il avait promis au prophète Daniel.

Lorsqu'il fut de retour en Perse, Cyrus distribua toutes ses possessions et donna l'empire de Perse et de Babylone à son fils Cambyse. Celui-ci était un homme méchant ; il abandonna la sagesse de son père et le culte de Dieu, le Seigneur. A cette époque régnait, en Egypte, le roi Apriès, dans la ville de Thèbes, à Memphis et dans deux autres villes, à savoir Moûhib et Soufiroû. Ce fut alors qu'à la suite des intrigues des peuples voisins (des Juifs), Cambyse envoya à Jérusalem l'ordre de les empêcher de reconstruire le sanctuaire de Dieu. Ensuite il se mit en campagne avec une armée innombrable, avec des cavaliers et fantassins de la Médie, pour attaquer l'Egypte. Les habitants de la Syrie et ceux de la Palestine cherchèrent (en vain) à s'opposer à sa marche, et il dévasta, non quelques-unes, mais un grand nombre des villes des Juifs ; car il était le conquérant du monde entier. Dans son orgueil, il changea son nom et s'appela Nabuchodonosor. Ses dispositions étaient celles d'un barbare et, inclinant

vers le mal, il haïssait les hommes.

Son père Cyrus avait été grand et honoré devant le Dieu vivant ; il avait ordonné la construction du temple de Dieu à Jérusalem, avec zèle et piété, alors qu'il renvoya le grand prêtre Josué, fils de Josédéc, et Zérubabel, qui est Esdras, et tous les captifs juifs, et leur permit de se rendre dans le pays des Hébreux et en Palestine. Au contraire, Cambyse^[48] qui est Nabuchodonosor le second, et Balthazar, brûlèrent la ville sainte de Jérusalem et le temple, ainsi que l'avaient prédit les saints prophètes Jérémie et Daniel. Après qu'ils eurent brûlé la ville, Cambyse vint à Gaza, rassembla des troupes et tout le matériel de guerre et descendit vers l'Égypte pour y porter la guerre. Ayant envahi le pays, il remporta la victoire et s'empara des villes égyptiennes de Farmâ, Schanhouîr, San et Bastâh. Il prit vivant Apriès, le pharaon, dans la ville de Thèbes, et le tua de sa propre main.

Or il y avait, en Égypte, un guerrier nommé Phoûsid, qui pratiquait la vertu et haïssait le mal. Lors d'une guerre entre les Perses et les Égyptiens, il avait envahi la Syrie et l'Assyrie, et avait fait prisonniers quatre fils de Cambyse, ainsi que ses femmes, au nombre de quarante personnes, avait brûlé leurs demeures, pillé leurs richesses, et les avait emmenées dans la ville de Memphis, où il les fit enfermer dans le palais du roi. Lorsqu'il y eut la nouvelle guerre entre les Égyptiens et les Assyriens, ceux-ci reprirent l'avantage, triomphèrent des Égyptiens et conquièrent le royaume de Thèbes. (Lors d'un engagement,) comme les soldats assyriens lançaient des traits, Phoûsid fut frappé par une flèche, au côté droit. Les soldats égyptiens l'emportèrent, avant qu'il expirât, hors des atteintes des Assyriens ; mais il ne survécut qu'une heure et laissa, en mourant, une mémoire illustre à la postérité. Alors les Égyptiens, n'ayant plus de capitaine comme Phoûsid, étaient découragés, et ils se retirèrent dans la ville de Sais, dont les fortifications et les remparts étaient plus solides que ceux des autres villes. Cambyse, de nouveau, attaqua cette ville, s'en rendit maître et la détruisit. Il conquit toutes les villes de la basse Égypte, dans le nord, jusqu'au bord de la mer ; il enleva aux habitants toutes leurs richesses, détruisit leurs villes et leurs villages, livra aux flammes leurs maisons et n'y laissa pas un être vivant, ni hommes ni bêtes ; il fit couper les arbres, détruire les plantations, et fit de l'Égypte un désert. Puis, se dirigeant vers le Rif, il attaqua la ville de Memphis et vainquit le roi qui s'y trouvait. Il saccagea et détruisit aussi la ville de Bousir, qui est située en deçà de Memphis, en enleva toutes les richesses, la livra aux flammes et la rendit complètement déserte. Les fils des rois qui avaient survécu se réfugièrent dans une autre ville rapprochée, se retirèrent dans la citadelle et en fermèrent les portes. Les Assyriens assiégèrent cette citadelle, la prirent d'assaut pendant la nuit et détruisirent la ville de Memphis la grande. L'un des rois d'Égypte, nommé Mouôdjab, avait fait prévenir en secret son fils nommé Elkâd, afin qu'il lui amenât ses richesses, et celles de tous ses officiers et les quarante femmes de Cambyse ou Nabuchodonosor, qui avaient été amenées par Phoûsid le capitaine. En conséquence on avait, pendant la nuit, ouvert les portes de la citadelle, fait sortir ces personnes, et on les avait conduites par une route qui n'était pas la route ordinaire, et que les gens ne connaissaient pas, dans le désert. Quant aux quatre fils de Cambyse, les habitants de la ville de Memphis les amenèrent, les firent monter au haut du mur et les égorgèrent, les coupèrent en morceaux et jetèrent les membres en bas, là où se trouvait Cambyse. Lorsque l'armée de Cambyse vit cette abominable action des habitants de Memphis, les soldats, transportés de fureur, donnèrent l'assaut et traitèrent la ville sans miséricorde. Ils établirent des machines de guerre, détruisirent les palais des rois et mirent à mort les fils des rois Mouôdjab et Soufir, ainsi que tous les chefs de l'armée qui se trouvaient dans la ville, sans faire grâce à aucun.

En apprenant la mort de son père, Elkâd s'enfuit et se rendit en Nubie. Alors Cambyse saccagea la ville d'Aoun (Héliopolis) et la haute Égypte, jusqu'à la ville d'Eschmoûn. Les habitants de cette ville, prévenus (de son approche) et cédant à la crainte, se réfugièrent dans la ville d'Eschmoûnaïn ; puis ils envoyèrent à Elkâd, fds de Mouôdjab, en Nubie, un message et l'invitèrent à se rendre auprès d'eux, parce qu'ils voulaient le reconnaître comme roi, à la place de son père ; car il avait, autrefois, fait la guerre dans les provinces de l'Assyrie. Elkâd rassembla aussitôt une nombreuse armée d'Éthiopiens et de Nubiens et marcha contre l'armée de Cambyse, en suivant la rive orientale du fleuve Gehon. Les Éthiopiens n'étaient pas à même de traverser le fleuve. Alors les Perses, pleins de ruse, s'éloignèrent d'eux et se mirent en mouvement, comme s'ils voulaient s'enfuir ; puis, à l'entrée de la nuit, ils traversèrent le fleuve avec précaution, s'emparèrent de la ville d'Eschmoûnaïn et la saccagèrent, sans que l'armée d'Elkâd s'en aperçût. Après en avoir fini avec la ville d'Eschmoûnaïn, ils s'avancèrent dans l'Égypte supérieure, détruisirent la ville d'Asouân, traversèrent le fleuve en face de la ville d'Ahif et saccagèrent Philé, comme ils avaient fait des autres villes. Ils se tournèrent ensuite contre les villes et les bourgs qui restaient encore, les pillèrent et les brûlèrent, de telle sorte que toute l'Égypte devint un désert et que l'on n'y trouva plus un être vivant, ni un homme, ni même un oiseau du ciel. Alors Elkâd, le roi d'Égypte, prit un autre parti, lui et les hommes qui n'avaient pas été anéantis par les Perses. Ils allèrent au-devant de Cambyse, portant des présents, au son des lyres, des timbales et des tambourins et, s'arrêtant à distance, se prosternèrent devant lui et lui demandèrent grâce. Cambyse accorda la grâce à ces Égyptiens survivants qui venaient lui offrir leur soumission ; il les traita avec bienveillance, les emmena en Médie et à Babylone, et leur donna un gouverneur choisi dans leurs rangs. Quant à Elkâd, il ne lui ôta pas la couronne royale ; au contraire, il le rétablit sur le trône, et il ne l'emmena pas avec lui. Le nombre des Égyptiens que Cambyse emmena avec lui fut de cinquante mille, sans les femmes et les enfants. Ils demeurèrent dans la captivité, en Perse, pendant quarante ans, et l'Égypte restait déserte. Cambyse, après avoir dévasté l'Égypte, mourut dans la ville de Damas. Artaxerxès, le grand sage, régna ensuite pendant vingt ans, ne cessant jamais d'aimer Dieu et d'aimer les hommes. Il ordonna à Néhémie, l'échanson, de construire les murs de Jérusalem, et il traitait avec bonté le peuple juif, parce que Cyrus et Darius avaient honoré le Dieu du ciel et l'avaient servi ; c'est pourquoi il favorisait toutes les entreprises des Juifs. Quant aux Égyptiens, il les traitait (également) avec bienveillance et bonté ; il choisissait parmi eux des fonctionnaires, pour délibérer avec ses propres officiers. Enfin il les renvoya dans leur pays, dans la quarante et unième année de leur captivité depuis la catastrophe de leur patrie. Après leur retour, les Égyptiens se mirent à construire, dans leurs différentes villes, des maisons, non de grandes maisons, comme autrefois, mais de petites maisons d'habitation, et ils plantèrent

une grande quantité d'arbres et de vignes. Ils se donnèrent un roi, nommé Phiwâtoûrôs, sur l'ordre d'Artaxerxès, le philanthrope.

Il y avait un Egyptien, un consolateur dévoué, sage et vertueux, nommé Schenoûfi, nom qui signifie «bonne nouvelle, » lequel s'appliqua avec ardeur à reconstruire les villes et les bourgs, et à rétablir la culture de la terre, de telle sorte qu'en peu de temps il avait reconstruit tous les bourgs de l'Egypte ; et il reconstitua ce pays tel qu'il avait été auparavant. L'Egypte jouissait, de son temps, d'une grande prospérité, le nombre des habitants augmenta de beaucoup, et leur bétail se multiplia également. Schenoûfi régna pendant quarante-huit ans, dans le contentement et la paix, heureux du retour des captifs égyptiens, et il mourut entouré de vénération. Il avait, avant de mourir, fait recenser les Egyptiens, dont le nombre se trouva être de cinq cent mille hommes. Après la mort de Schenoûfi, les Egyptiens demeurèrent pendant longtemps sans roi ; mais ils payaient l'impôt aux Perses et aux Assyriens ensemble. Ils furent en paix, jusqu'à ce qu'ils se donnassent un autre pharaon comme roi, auquel ils payèrent l'impôt.

Mais les Perses ne voulaient pas admettre que les Égyptiens payassent l'impôt à leur propre roi. Les Perses également étaient restés sans roi après la mort du grand Artaxerxès, qui s'était montré clément envers les Egyptiens. Celui qui régnait après Artaxerxès fit d'abord la guerre aux Juifs, qui se soumirent. Il attaqua ensuite les Égyptiens, les vainquit et leur enleva leurs richesses ; car le pays d'Egypte, grâce à Dieu, est extrêmement fertile.

Lorsque Nectanébo, le dernier des pharaons, eut appris des grands thaumaturges, par une déclaration positive des démons, qu'il ne régnerait pas sur les Égyptiens (car il était lui-même magicien, et il avait interrogé les démons impurs, pour savoir s'il régnerait ou s'il ne régnerait pas sur les Égyptiens), il se rasa la tête, rendit sa figure méconnaissable et prit la fuite, li se rendit d'abord à Farma, puis en Macédoine, où il demeura. Les Égyptiens restèrent soumis à Ioulianos jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, c'est-à-dire le conquérant du monde, qui tua *Hestâtès*, le roi des Perses. Après un court espace de temps (depuis la mort d'Artaxerxès), régna sur les Perses Ochus, pendant douze ans ; après lui, Artaxerxès, pendant vingt-trois ans ; puis Darius, surnommé *Akreyous* (?),^[49] pendant six ans. C'est alors qu'Alexandre attaqua celui-ci, le tua et lui enleva l'empire de Babylone ; car Alexandre, fils de Philippe, le Macédonien, fut le conquérant du monde.^[50]

Chapitre LII. Il fut un homme, nommé Énée, qui épousa la fille de Latinus, nommée Lavinia. Il fonda une grande ville qu'il appela du nom de Lavinia et y établit son pouvoir.

Chapitre LIII. Il fut, en Italie, un homme nommé Pallas, qui y vivait avec son fils. C'était un homme éminent et belliqueux. Il s'empara, par la force, de plusieurs villes soumises à Énée. Ayant attaqué., il lui enleva sa ville et y construisit une grande maison, qu'il embellit d'ornements, de sorte qu'il n'y en eut de pareille dans aucune autre ville. Il construisit aussi un château qu'il appela, d'après son nom Pallas, *Pallantium*, c'est-à-dire « palais. »

Chapitre LIV. Creusés, étant monté sur le trône, fonda une ville appelée Alba ; puis, ayant quitté Elbânâ (Lavinium), il vint à Elwânâ (Albanie), qui est Abba et dont le nom signifie « éclat.^[51] »

Chapitre LV. Il fut une femme cananéenne, nommée Didon, mariée à un homme nommé Sicheus. Elle était originaire d'une petite ville appelée Chartimas, située au bord de la mer, entre Tyr et Sidon. Elle était très riche. Elle avait un frère nommé Pygmalion, qui, désirant s'emparer de ses biens et de ses trésors, s'éleva contre son mari et le tua. Alors elle réunit en toute hâte tous ses biens et les trésors de sa maison, s'embarqua et prit la fuite ; et elle alla de Canaan en Libye, contrée d'Afrique ; elle fonda, dans cette contrée, une grande ville, qu'elle appela Cartilage, nom qui, dans la langue des Barbares, signifie « Ville neuve.^[52] » Elle y régna, avec sagesse, jusqu'à sa mort.^[53]

Chapitre LVI. Il y avait, du temps d'Ezéchias^[54] roi de Juda, deux frères, nommés Romulus et Romanus, qui fondèrent une grande ville près de la petite ville de Valentia, située en Italie, pays de Latinus, où auparavant était le palais royal nommé *Pallantium*, qu'ils restaurèrent. Ils construisirent aussi à leur dieu Zeus un temple qu'ils appelèrent, dans leur langue, *Capitule*, ainsi qu'un palais royal, admirable à voir. Ils appelèrent le Capitole, dans la langue latine, *tête de la ville*. Ils prirent alors le nom de *Romains* et appelèrent leur ville *Rome* ; et les deux frères y régnèrent en commun. Puis l'inimitié s'étant déclarée entre eux, Romulus tua son frère Romanus et garda seul le pouvoir ; aussitôt la ville fut ébranlée par des secousses.^[55] Tout le peuple fut épouvanté de la grande commotion que l'on éprouvait. Romulus, lui aussi, était effrayé et découragé, et, dans sa grande frayeur, ayant consulté les devins et les démons impurs, il lui fut répondu que son règne ne serait pas assuré à Rome, sans son frère Romanus. Alors il chercha en vain des moyens pour ressusciter son frère ; une (nouvelle) commotion violente se fit sentir, pendant laquelle il vit l'image absolument ressemblante de son frère, depuis la tête jusqu'à la poitrine. En conséquence, il fit, conformément à l'apparition de l'image de son frère qu'il venait d'avoir, une statue d'or représentant son frère depuis la tête jusqu'à la poitrine, la plaça près de son trône et la couvrit de toutes sortes d'ornements. Et, dans ses missives, il écrivait ainsi : Lettres, émanant de moi et de mon frère ; nous disons, nous ordonnons, nous exécutons, etc. Et cette coutume venant des Romains s'est maintenue jusqu'à présent : leurs rois et leurs magistrats ont conservé cette formule dans leurs tribunaux que l'on appelle *prétoires*, c'est-à-dire cours de justice.

Romulus fut aussi le premier qui introduisit à Rome la coutume de monter à cheval, de lutter de vitesse dans la course et de chercher à vaincre un autre. Il inventa ces pratiques diaboliques, sources de tout vice et de tout péché, afin que les cavaliers du monde entier fussent plus forts. Il établit aussi une place de combat pour les femmes appelées,^[56] afin que les soldats s'y rendissent pour demeurer avec elles ; car auparavant ils avaient violé toutes les femmes, mariées, vierges ou veuves. C'est pourquoi, mécontent (de cet état des choses) et craignant (des désordres), Romulus organisa cette course de chevaux pour les femmes ; il les réunit seules, sans les hommes, en un

seul endroit, les divisant en deux groupes, les jeunes filles d'un côté, et les femmes mariées de l'autre. Il convoqua donc de toutes les villes, voisines et éloignées, une foule innombrable de femmes écuyères. Quant aux femmes étrangères, celles qui n'étaient pas de Rome, elles étaient là, afin que (les soldats) pussent assouvir leur passion sur elles, et il mettait la main sur toutes celles qu'il put trouver. Il convia aussi les jeunes filles de la ville des Sabins, ville voisine de Rome, qui étaient fort belles, et les réunit auprès de lui. Après avoir ainsi rassemblé ces femmes, il les donna aux soldats qui n'en avaient pas ; et il appela ces soldats *στρατιώταις*, c'est-à-dire *guerriers*. Puis il ordonna que chacun cherchât à enlever l'une des autres. Plus tard, à la suite de cette ordonnance, (les Romains) prenaient des femmes, chacun selon sa disposition, mais sans enlèvement. Il établit ensuite des prêtres des idoles et les appela *prêtres d'Apollon*.^[57] Puis il construisit et termina les murs de la ville de Rome. Il construisit ensuite un temple dans la ville d'Arès, au mois de *Mars*, qui est le magâbit. *Mars* signifie le premier des mois. Au commencement du mois on célèbre toujours une fête appelée *Primus*. Après cette fête, Romulus commanda aux soldats de combattre. Et l'on appela ce mois *Mars*, selon la coutume des païens qui pratiquaient les oracles et selon ce que les anciens, dans leur ignorance, avaient prescrit. Et les Romains ont conservé cette coutume. C'est pourquoi nos saints Pères, les moines égyptiens, les théophores, offrent, au commencement de chaque mois, un sacrifice non sanglant à la Sainte Trinité consubstantielle et communient des saints mystères vivifiants, en chantant les paroles du psaume LXXX : « Sonnez du cor au jour de la nouvelle lune, au jour solennel de notre fête.^[58] »

Chapitre LVII. Romulus eut pour successeur Numa. C'était un homme sage et fort avisé, qui dirigeait la ville de Rome dans une bonne voie au moyen d'excellents règlements. Cet homme éminent fut le premier qui fit des monnaies de cuivre pour servir à la vente et à l'achat et à l'échange de l'argent. C'est pourquoi on appelle le cuivre monnayé *feloids* jusqu'à ce jour. Il établit aussi deux endroits, l'un pour les patriciens (?), l'autre pour les magistrats, qui devaient donner des ordres aux officiers et à toute l'armée....^[59]

Chapitre LVIII. Au temps où, à Jérusalem, le grand prêtre était un homme nommé Judas, régna en Macédoine, Philippe. Après son avènement au trône, il attaqua la Thessalie et remporta la victoire. L'ayant soumise, il fonda, en Macédoine, une ville qu'il nomma Thessalonique.

Chapitre LIX. Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, étant monté sur le trône, fonda en Egypte la grande ville d'Alexandrie, qu'il nomma ainsi d'après son propre nom et qui, auparavant, dans la langue des Égyptiens, était appelée *Racotis*. Il porta ensuite la guerre en Perse. Arrivé à la limite de l'Europe, il y construisit un lieu où se réunirent ses soldats et toute son armée ; il y distribuait une grande quantité d'or à ses généraux, à tous les officiers et à sa nombreuse armée, et appela ce lieu Chrysopolis ; et c'est ainsi que l'appellent les habitants de Byzance. En envahissant la Perse, Alexandre tua un grand nombre de soldats de Darius et finit par anéantir toute son armée. Il se rendit maître de tout l'empire de Darius et le soumit à son pouvoir. Il fit captive la fille de Darius, une vierge nommée Roxane ; il n'en abusa point et en fit sa femme.

La reine d'Abyssinie, nommée Candace, fut également respectée par Alexandre, en considération de sa haute intelligence. Cette reine avait appris les hauts faits d'Alexandre et savait qu'il avait l'habitude, lorsqu'il voulait attaquer l'un des rois du monde, de se joindre aux explorateurs. L'ayant reconnu lors de son arrivée avec les explorateurs, la reine Candace le fit arrêter et lui dit : « Tu es le roi Alexandre ; tu as pris le monde entier, et maintenant tu es pris toi-même par une femme. » Il lui répondit : « C'est par ton esprit, ton intelligence subtile et ta sagesse, que tu m'as pris. Dorénavant, je te garantis contre toute injure, toi et tes enfants, et je te prends pour épouse. » A ces paroles, Candace se jeta à ses pieds, fit alliance avec lui, et il l'épousa. Après cela, les Abyssins se soumirent à lui.

Alexandre, en mourant, partagea son empire entre ses quatre compagnons qui l'avaient assisté dans la guerre. Philippe, son frère aîné, prit la Macédoine et y régna, ainsi que sur toute l'Europe. Alexandre donna la royauté d'Egypte au Ptolémée nommé Lagus.^[60]

Chapitre LX. Sous le règne du Ptolémée Philadelphie, dont le nom signifie « aimant les frères, » qui était un homme bien doué et sage, fils de Lagus, (ce roi) traduisit les saintes Ecritures de Dieu, de la langue hébraïque en langue grecque, avec l'assistance des vieillards, dans l'espace de soixante-douze jours ; car il y avait soixante-douze interprètes ; mais deux moururent avant d'avoir interprété.^[61]

Chapitre LXI. Antigonus régna en Asie, en Cilicie et sur (la région traversée par) le fleuve appelé le Dragon, qui coule dans la province d'Oronte.^[62] En Syrie, en Babylonie et en Palestine régnait un homme nommé Seleucus Nicanor. Celui-ci ayant attaqué Antigonus, roi d'Asie, le tua, parce qu'il avait fondé, près du fleuve du Dragon, une ville qu'il avait appelée Antigonie. Il enleva tous les biens de la région d'Iopolis et d'une forteresse située au pied du mont Silpion ; cette ville était auparavant appelée Bottia ; il y fonda la grande ville d'Antioche, qu'il nomma ainsi du nom de son fils Antiochus.^[63] Il fonda ensuite une autre ville en l'honneur de sa fille, et il la nomma Laodicée, du nom de sa fille Laodicée. Le nom [primitif] de la ville était Mazabdan. Puis il fonda une ville, qu'il nomma Apamée, laquelle était auparavant appelée Pharnacé.^[64]

Chapitre LXII. Seleucus, qui est Pausanias, fut le premier qui écrivit des chroniques et des annales et qui les nomma...

Chapitre LXIII. Antiochus, surnommé Epiphane, fit torturer les Macchabées.

Chapitre LXIV. Histoire des consuls des anciens Romains.^[65] Jules César le dictateur occupa le pouvoir suprême chez les Romains, antérieurement à l'incarnation de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. La naissance de Jules ne

fut pas comme celle de tous les humains que les femmes mettent au monde au neuvième mois. En effet, sa mère étant morte pendant sa grossesse, l'enfant remua dans son sein. Les médecins, voyant que l'enfant remuait, ouvrirent le ventre de la mère, retirèrent l'enfant vivant, eurent soin de lui et lui donnèrent le nom de *César*, nom qui signifie «arraché, tranché, séparé.» Lorsqu'il fut grand, on l'appelait aussi *Triumvir*, et, d'après une décision du Sénat de Rome, il fut élevé au pouvoir et devint roi. Lorsque son autorité fut solidement établie, les Perses et les barbares étaient dans la terreur. Ce même César fit du mois dans lequel il avait été élevé à la royauté, le premier mois de l'année, et il édicta des instructions, selon leurs fonctions, pour les commandants et préfets qui exerçaient le pouvoir dans chaque province de son empire. Il quitta ensuite l'Orient et vint à Alexandrie, la grande ville d'Égypte. Il rencontra la reine Cléopâtre, fille du Ptolémée, nommé Dionysos, roi d'Égypte. C'était une jeune fille fort belle. César l'aima et l'épousa et lui donna le royaume d'Égypte. Il eut d'elle un fils qu'il nomma Jules César ; on l'appelait aussi Césarion. Il construisit un superbe palais et un beau et magnifique édifice qu'il nomma de son nom et du nom de son fils [Césarion]. Lorsque le grand Constantin, l'empereur des chrétiens, monta sur le trône de l'empire romain, il convertit cet édifice en une église sous le vocable de saint Michel, laquelle, encore aujourd'hui, est appelée *église de Césarion*, parce qu'elle avait été construite par Jules César le jeune et par César l'ancien ¹.

Chapitre LXV. On raconte, au sujet d'Archélaüs, gouverneur de Cappadoce, et d'Hérode, le scélérat, le meurtrier de son père (le premier qui mangeait la viande crue et saignante et qui n'était pas du nombre des fidèles de la religion), lequel Hérode régnait en Judée, qu'ils se soumièrent au premier César et qu'ils le reconnurent comme souverain de leurs territoires, pendant toute leur vie. Archélaüs fonda, en Cappadoce, une ville qu'il nomma Césarée de Cappadoce, pour perpétuer la mémoire de César. Cette ville était auparavant appelée Mazaca.^[66]

Chapitre LXVI. Hérode, lui aussi, fonda en Palestine une ville qu'il appela Césarée, en l'honneur de l'empereur ; cette ville, qui était fort belle, portait primitivement le nom de *Tour de Straton*. Il construisit aussi une route conduisant à la ville d'Antioche, qu'il agrandit, et la couvrit de larges pierres blanches, à ses propres frais ; il fit de cette route, auparavant complètement impraticable, une voie pour le passage des rois.^[67] Il envoya ensuite une armée de juifs en Égypte et força toutes les villes de ce pays à se soumettre à l'empereur. Il rendit également tributaires à César les habitants de l'Orient.

Chapitre LXVII. La reine Cléopâtre descendit de la Palestine en Égypte, pour y établir sa résidence. Arrivée à Farmâ, elle livra bataille aux Égyptiens et les vainquit. Elle vint ensuite à Alexandrie et y régna. C'était une femme éminente par ses qualités personnelles et par ses actes empreints de virilité et de force ; aucun des rois ses prédécesseurs n'avait accompli d'aussi grandes choses qu'elle. Elle construisit à Alexandrie un grand et magnifique palais,^[68] qui fut un sujet d'admiration pour tous ceux qui le voyaient ; car il n'y en avait pas de pareil dans le monde entier. Elle construisit ce palais dans une île située au nord, à l'ouest de la ville d'Alexandrie, en dehors de la ville, à une distance de quatre milles ; au moyen de pierres et de sable elle éleva une digue contre l'eau de la mer et créa une terre ferme, où l'on allait à pied, là où auparavant passaient des navires. Dans les immenses et étonnants travaux qu'elle exécutait ainsi, elle était aidée par le génie d'un savant homme, nommé Dexiphane, qui, refoulant l'eau, construisit dans la mer une terre ferme pour le passage à pied. Ensuite Cléopâtre creusa un canal jusqu'à la mer et amena l'eau du Gehon dans la ville, de sorte que les bateaux pussent arriver dans la ville, et il y eut alors grande abondance. Auparavant, la ville s'était trouvée sans eau. Cléopâtre y amena de l'eau à profusion, des vaisseaux pouvaient la traverser, et la ville fut ainsi largement approvisionnée de poissons.^[69] Elle exécutait tout cela par générosité, pour le bien de la ville, et jusqu'à sa mort elle accomplissait de belles actions en grand nombre et créait des institutions importantes. Cette femme, la plus illustre et la plus sage d'entre les femmes, mourut dans la quatorzième année du règne du César Auguste. Ensuite les habitants d'Alexandrie et de l'Égypte, ainsi que ceux de la haute Égypte, furent soumis aux empereurs romains, qui les firent gouverner par des préfets et des généraux. Auguste régna pendant cinquante-six ans et six mois. Dans la quarante-deuxième année de son règne, naquit, en chair, à Bethléem de Juda, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, vrai Dieu, dans le ciel ainsi que sur la terre ; qu'il soit loué ! Il naquit à l'époque où fut publié l'édit qui ordonnait que tout le monde fût inscrit et toute personne dénombrée, pour la levée de l'impôt, mesure dont les auteurs étaient Euménès et Attale, qui occupaient une position éminente à Rome.^[70]

Auguste avait trouvé le nom du mois de février inscrit au milieu de l'année. A partir de *Primus*, c'est-à-dire mars, le premier des mois de l'année romaine, ce mois de février occupait le sixième rang. Auguste ordonnait alors d'en faire le dernier mois de l'année. Il avait blâmé le consul, nommé Manlius de Cappadoce (Capitolinus), qui alors exerçait le pouvoir et avait établi l'ordre des mois et qui était très honoré et respecté chez les Romains. On remplaça le mois de février, qu'il mit à la fin comme étant le plus court de tous, par le mois plein, appelé comme lui-même, Auguste, et qui devint ainsi le sixième. Le mois qui précède ce sixième mois, le cinquième, reçut de lui le nom de Julius, ainsi qu'était appelé l'empereur, l'oncle paternel d'Auguste ; les Romains ont adopté et conservé cet arrangement jusqu'à présent : le sixième mois et le cinquième sont précédés par mars.^[71]

Chapitre LXVIII. Or les chrétiens orthodoxes n'acceptent d'autre règle que celle qu'ils ont reçue et qui émane d'Esdras le prophète, le flambeau de l'intelligence, pour connaître la concordance des mois, par exemple sur quel jour tombe le 6 du mois de Touba ou Ter, qui est le premier mois des *Franco* (Occidentaux), et sur lequel des sept jours de la semaine, le dimanche, le lundi, le mardi, etc., tombe le commencement de ce mois, (Mais les Romains) se servent aussi du commencement du mois pour savoir si les jours (du mois) seront heureux ou malheureux. C'est Socrate le sage, le philosophe et astronome, qui a introduit ce procédé chez les Romains. Socrate, le législateur, avait altéré, chez les païens, les écrits d'Esdras le prophète, le saint ; il avait trompé, par son invention détestable, ceux qui lisaient son livre.^[72]

Chapitre LXIX. Après la mort de l'empereur Auguste régna son fils Tibère, qui soumit aux lois de Rome la province de Cappadoce, après la mort d'Archélaüs, gouverneur en chef de la Cappadoce. Il fonda aussi, dans la province de Thrace, une ville qu'il nomma Tiberia. C'est sous le règne de l'empereur Tibère que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été crucifié à Jérusalem.^[73]

Chapitre LXX. Après la mort de Claude régna, à Rome, l'abominable Néron, qui était païen et idolâtre. Il comblait la série de ses crimes par le vice de la sodomie, et il se donna en mariage comme une femme. Les Romains, en apprenant cette odieuse action, ne voulurent plus supporter son gouvernement ; notamment les prêtres des idoles prononcèrent contre lui des malédictions et les Anciens du peuple résolurent de le tuer. Lorsqu'il connut le projet des Anciens, cet homme criminel quitta sa résidence et se cacha ; mais il ne put échapper à la main de Dieu tout-puissant. En effet, comme son esprit était en proie à la mélancolie, car, à la suite des débauches auxquelles il s'était livré, à la manière d'une femme, son ventre était enflé, comme celui d'une femme enceinte, on le déposa, et dans sa triste maladie, il souffrait de terribles douleurs. Alors il manda aux médecins de venir le visiter dans le lieu où il se trouvait et de lui porter secours. Les médecins se rendirent auprès de lui, et, croyant qu'il portait un enfant, ils lui ouvrirent le ventre pour le retirer. C'est de cette triste manière qu'il mourut.

Chapitre LXXI. Après la mort de Titus régna son frère Domitien, qui était un grand philosophe chez les païens. Il souleva une persécution contre les chrétiens et leur infligea des tourments nombreux par la main de Dèce, à la suggestion de ses tribuns. Il fit amener à Rome Jean le (disciple) bien-aimé, l'évangéliste, et l'exila avec tous ceux qui étaient fidèles à Dieu dans la vraie et indubitable foi. Puis, frappé de son immense sagesse, il le rendit à la liberté, en secret, à l'insu de son armée.^[74] et des prêtres des idoles, et le fit ramener au lieu de sa résidence. Mais, cédant aux suggestions des ministres des démons,^[75] il exila Jean le Théologien une seconde fois, dans une île appelée « Soleil. » Ensuite Domitien fonda, dans la province d'Isaurie, une ville qu'il nomma, d'après son nom, Domitianos.^[76] Lorsque la fin^[77] de ses crimes fut proche, ayant exilé les saints martyrs, il se rendit au temple de Titus, afin d'offrir un sacrifice aux dieux ; car il appelait sauveur un objet inanimé. Alors ses soldats résolurent de le tuer ; car, dans son opiniâtreté et son grand orgueil, il les avait toujours humiliés, et, tout en étant philosophe, il ne s'était pas appliqué à faire ce qui est juste. C'est pourquoi ils se révoltèrent contre lui et le tuèrent secrètement ; mais le peuple ne connut pas sa mort. Ils prirent ensuite ses vêtements de soie et les suspendirent aux chaînes des lampes du temple, afin de tromper le peuple, en disant que l'empereur avait été enlevé de la terre et élevé en l'air, par la main des prêtres des dieux, parce qu'il était philosophe. Ils tenaient ainsi les gens dans l'erreur pendant quelque temps ; puis on connut la mort de ce misérable, et il y eut une émeute, parce qu'ils l'avaient tué dans le temple, qu'ils avaient profané dans leur furie, tout en disant qu'ils étaient innocents et que leur temple était resté pur.^[78] L'émeute s'étant apaisée, on convint d'élever au trône Nerva, qui était le chef de l'armée, un vieillard, homme de hautes vertus, ami de l'humanité et sage. Celui-ci fit immédiatement ramener saint Jean, la parole suave, du lieu de son exil et conduire à Ephèse, où il mourut en paix. L'endroit où son saint corps est enterré n'est connu que de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit loué ! Cet empereur (Nerva) était un bon souverain, et il établit d'excellentes institutions. Il abolit aussi la coutume qui existait parmi le peuple de rendre soufflet pour soufflet et coup pour coup.^[79] C'est en accomplissant ces réformes que l'empereur mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir gouverné un an.

Chapitre LXXII. Nerva, l'excellent empereur, eut pour successeur Trajan, qui était très attaché au culte des idoles. Il est le troisième de ceux qui persécutèrent les chrétiens. Il y eut partout de nombreux martyrs, auxquels on fit subir de grands tourments. Il fit conduire à Rome, chargé de chaînes, le saint de Dieu, Ignace, patriarche d'Antioche, successeur de Pierre, le prince des apôtres, et le fit livrer à un lion. Il fit aussi arrêter cinq femmes chrétiennes d'Antioche et les, interrogea en ces termes : « Qui adorez-vous et en qui espérez-vous, pour vous précipiter dans la mort ? » Elles répondirent : « Nous mourons pour le Christ, qui nous donnera la vie éternelle, en nous délivrant de ce corps périssable. » Alors il entra dans une grande colère ; car, étant païen, il ne voulait pas voir proclamer la doctrine de la résurrection, et il ordonna de jeter dans le feu les corps de ces saintes femmes. Puis il fit recueillir la terre sur laquelle étaient tombés les corps des saintes femmes et la fit introduire dans l'airain de la chaudière du bain public qu'il avait construit en l'honneur de son nom. Il arriva ensuite que, lorsque quelqu'un venait se baigner dans ce bain, il en sortait de la vapeur, l'homme saisi par cette vapeur tombait et on était obligé de l'emporter en toute hâte. Tous ceux qui voyaient cela étaient étonnés. Alors les chrétiens se moquaient des païens ; ils se glorifiaient en Jésus-Christ et le louaient avec ses saints. Lorsque Trajan connut ce phénomène, il fit changer les chaudières du bain, enlever les tuyaux d'airain dans lequel étaient mêlées les cendres des saintes femmes et déposer leurs cendres dans cinq monuments d'airain qu'il fit ériger dans ce même bain. Et il ne cessait de parler avec mépris des martyrs et disait : « Elles ne sont ni à moi ni à leur Dieu ; elles sont mortes sans raison. » C'est à cette époque que subirent le martyre^[80] sa fille Drosis, ainsi que Junie, fille de *Philasanoûn* le patrice ; et beaucoup d'autres vierges subirent le martyre par le feu, sur l'ordre de cet impie. Lors du séjour de Trajan à Antioche, la terre, qui avait été polluée déjà trois fois,^[81] éprouva la colère de Dieu et fut ébranlée par un tremblement pendant la nuit ; non seulement la ville d'Antioche, mais aussi l'île de Rhodes subit des secousses après le chant du coq.^[82] Les Juifs qui habitaient la ville d'Alexandrie se rassemblèrent, ainsi que ceux de la province de Cyrène, et choisirent un chef, nommé Loukouas^[83] pour être leur roi. Trajan, informé de cet événement, envoya contre eux un officier, nommé Marcius Turbo^[84] avec une forte armée, un grand nombre de cavaliers et fantassins, ainsi que beaucoup de troupes dans des vaisseaux. Il se rendit lui-même en Egypte et y construisit une forteresse avec une puissante et imprenable citadelle, y amena de l'eau en abondance, et il la nomma Babylone d'Egypte. Les fondements de cette forteresse avaient été construits antérieurement par Nabuchodonosor, roi des Mages et des Perses, qui l'avait appelée Forteresse de Babylone. Ce fut à l'époque où il était devenu roi en Egypte, d'après la volonté de Dieu, alors qu'après la destruction de Jérusalem il eut exilé les Juifs, et que ceux-ci avaient

lapidé, à Thèbes en Egypte, le prophète de Dieu et avaient commis péché sur péché. Nabuchodonosor était donc venu en Egypte avec une nombreuse armée, avait fait la conquête du pays, parce que les Juifs s'étaient révoltés contre lui, et avait appelé la forteresse du nom de sa propre ville, Babylone. Quant à Trajan, il exhaussa l'enceinte et augmenta les autres constructions de la forteresse. Il fit aussi creuser un canal de petite largeur, pour amener jusqu'à la ville de Glymsa l'eau du Gehon, qu'il mit en communication avec la mer Rouge, et il appela ce canal de son nom, (canal de) Trajan. Puis il construisit une citadelle à Menouf. Après tous ces travaux, il tomba malade et mourut dans la vingtième année de son règne.

Chapitre LXXIII. Après sa mort, régna, à Rome, le cousin de Trajan premier,^[85] Hadrien. Celui-ci fonda, dans la haute Egypte, une ville splendide, qu'il nomma Antinoë, qui est Ensinâ. Ensuite des hommes égarés relevèrent au rang des dieux, car il était très riche. Il mourut d'une mort violente.

Chapitre LXXIV. Il eut pour successeur Aelius Antoninus Pius.^[86] Celui-ci était bienveillant, humain et vertueux ; les Romains l'appelaient d'abord *César, le serviteur de Dieu*, et il se montra, pendant son règne, un homme de bien. Les historiens rapportent qu'il fut le premier qui accomplissait ce qui était juste et qu'il abolit les coutumes injustes qui, avant son règne, existaient chez les Romains. Auparavant on commettait l'injustice de confisquer au profit de l'Etat la moitié de la fortune des gens riches, lorsqu'ils venaient à mourir, en profitant de la stipulation que les pères faisaient avec leurs enfants.^[87] Les prédécesseurs d'Antonin n'avaient pu détruire cette coutume. C'est lui qui la fit abolir, et il décida que chacun eût la libre disposition de sa fortune et la donnât à qui il voudrait. Il prit encore beaucoup d'autres mesures équitables et établit des lois conformes à la justice. Ensuite il descendit en Egypte et vint à Alexandrie, où il châtia ceux qui avaient fait le mal et se montra gracieux envers ceux qui avaient bien agi ; car l'indulgence, la bienveillance et la longanimité étaient enracinées en lui. Il construisit à Alexandrie deux portes, à l'orient et à l'occident de la ville, et nomma la porte orientale Ηλιακή, et la porte occidentale, Σεληνιακή. Dans la ville d'Antioche, il construisit avec des plaques de pierre blanche, qu'il fit apporter de la haute Egypte, un théâtre qu'il nomma^[88]. Il construisit des bains et des académies dans toutes les villes de son empire. Etant retourné avec une nombreuse armée à Rome, et après y être demeuré quelque temps, il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans la vingt-troisième année de son règne, laissant sa fortune à son fils Marc. Celui-ci ressemblait à son père par sa bienveillance et ses vertus ; il accomplissait tout ce qui était équitable et juste, et il mourut dans la religion de son père.^[89]

Chapitre LXXV. Il eut pour successeur Dèce l'impie, l'ennemi de Dieu, qui organisa une terrible persécution contre les chrétiens et mit en exécution la loi des païens impurs, afin de rechercher les chrétiens. En conséquence, il versa le sang d'un grand nombre de saints, recherchant partout ceux qui adoraient le vrai Dieu. Cet homme abominable, Dèce, fit venir d'Afrique beaucoup de bêtes féroces, mâles et femelles, et du désert beaucoup de serpents et autres reptiles venimeux, mâles et femelles, et les envoya vers l'Orient, ... depuis l'Arabie et la Palestine jusqu'à la forteresse de Circésium, pour se jeter sur les barbares et les rebelles.

Chapitre LXXVI. Dèce eut pour successeur un homme nommé Aurélien. Celui-ci, après son avènement au trône, restaura l'enceinte de Rome qui était tombée en ruines, et la termina en peu de temps, faisant travailler à l'achèvement de cette construction tous les habitants de Rome et assistant lui-même au travail avec zèle et sans orgueil. Il établit alors une loi ordonnant que tous les ouvriers fussent inscrits, afin de leur conférer des dignités, et il les éleva au premier rang dans l'empire pour honorer les empereurs. Et cela fut ordonné ainsi à cause de la peine qu'il avait eue à achever la construction de l'enceinte de la ville. Et il est devenu de coutume chez les Romains que tous les paysans et artisans, et les matelots qui naviguent sur mer fussent inscrits. L'empereur Aurélien nomma les ouvriers de son propre nom, *Auréliens*, et les fit inscrire dans un registre. Cette institution existe encore à présent.

Chapitre LXXVII. Lorsque Dioclétien l'Égyptien eut pris le gouvernement, l'armée se déclara en sa faveur, disposée à prêter son concours à cet impie, le persécuteur des croyants, le plus terrible tyran qui eût existé. Mais la ville d'Alexandrie et l'Egypte ayant refusé de le reconnaître et de se soumettre à son autorité, Dioclétien se mit en mesure de les attaquer avec une nombreuse armée et avec le concours de ses trois collègues dans le gouvernement de l'empire, à savoir Maximien, qui était de race maudite, Constance et Maximien (Galère). Il descendit en Egypte et soumit le pays ; et quant à la ville d'Alexandrie, il la détruisit. Il ne réussit à s'en rendre maître qu'après avoir construit une citadelle^[90] à l'orient de la ville et y être demeuré longtemps. Enfin les gens de la ville vinrent lui montrer un endroit favorable pour y pénétrer. C'est avec grande peine et à l'aide d'une armée innombrable qu'il vainquit la résistance de la ville, où étaient réunis, à cause de la guerre civile, plusieurs milliers de soldats. Dioclétien la livra aux flammes entièrement et y rétablit son autorité.^[91] Il était adonné au culte des idoles, sacrifiait aux démons impurs, persécutait les chrétiens et ressemblait à une bête féroce. Il haïssait toutes les vertus et provoquait Dieu ; car il était le maître de tout l'empire romain. Il tua tous les pasteurs, prêtres et moines, des hommes, des femmes et des petits enfants, et par la main de ses agents anthropophages qu'il avait établis partout, il versa le sang d'un nombre infini de saints, sans miséricorde, n'épargnant personne. Il détruisit les églises et brûla les Ecritures inspirées par Dieu. Ce fut une persécution générale des chrétiens, qui avait commencé au moment où Dioclétien s'était rendu maître de l'Egypte, et qui dura pendant dix-neuf ans. En ces temps, il envoya à Alexandrie l'ordre de trancher la tête au saint Père le patriarche Pierre, le sceau des martyrs.^[92] Il fit mettre à mort tous les évêques d'Egypte qu'il voyait attachés à la foi orthodoxe et menant une sainte vie, de telle sorte que tout le monde finit par croire qu'il était l'antéchrist venu pour détruire le monde entier ; car il était une demeure du mal et un réceptacle de crimes. Et ses collègues agissaient de la même manière et avaient le même esprit. Ainsi Maximien commettait beaucoup de crimes, car il tenait son gouvernement de Dioclétien, et Maximien le second, dont le gouvernement était en Orient, ressemblait à une bête féroce et perfide ; il était ennemi de Dieu et se livrait à des

pratiques abominables. Constance, qui était son collègue dans le gouvernement, en Asie, ne commettait aucune action répréhensible ; au contraire, il aimait les hommes et les traitait avec bonté. Il fit annoncer aux chrétiens dans toutes les parties de sa province, par la voix du héraut, qu'ils devaient suivre les ordres du Seigneur, le vrai et unique Dieu. Il défendit de leur faire subir aucune violence, de les persécuter, de leur enlever leurs biens, ni de les inquiéter en aucune manière. Il défendit également de les empêcher de célébrer leur culte dans les saintes églises, afin qu'ils pussent prier pour lui et pour son gouvernement. Sur ces entrefaites, trois ans après la fin de la persécution qu'il avait organisée contre les chrétiens, Dioclétien le tyran tomba gravement malade et il perdit la raison. En conséquence, on le déposa, et, à la suite d'une résolution du sénat romain, on l'exila dans une île couverte de forêts, appelée Wârôs, située en Occident, où il demeura dans la solitude. Dans cette île se trouvaient quelques croyants, qui avaient échappé (à la persécution), lesquels lui donnaient sa nourriture journalière, avec laquelle il pouvait sustenter son corps. Vivant dans ces conditions et dans la solitude, il recouvra la raison et, ambitieux du pouvoir, il demanda à l'armée et au Sénat de le faire sortir du château où il demeurait, de le recevoir et de le reconnaître comme empereur, comme auparavant. Mais les officiers, l'armée et le Sénat repoussèrent sa demande, en disant : Cet homme qui a perdu la raison et qui est tombé en démence et que nous avons déposé, nous ne voulons pas le reprendre. En conséquence, sa mélancolie augmenta, et cet ennemi de Dieu et de ses saints martyrs ne put réaliser son désir, il versait des torrents de larmes, lorsque les malheurs l'entouraient de tous côtés ; sa raison s'obscurcit de plus en plus, il devint aveugle, sa vie se consuma et il mourut.

Maximien, endurci dans les crimes, opérait de nombreux enchantements sur Dioclétien ; il était adonné à des pratiques abominables et aux invocations des démons^[93] ; il ouvrait le ventre aux femmes enceintes et sacrifiait aux démons impurs des hommes et des animaux. Au milieu de ces actes, deux ans après la mort de son père, il s'étrangla et mourut de mort violente, non de la main d'un autre, mais de sa propre main. Le tyran Maximien (Galère), de son côté, ne laissait pas de commettre les mêmes crimes que Dioclétien, en Orient, en Afrique, dans la grande ville d'Alexandrie, en Egypte et dans la Pentapolis ; il était sans miséricorde pour les saints martyrs, faisant noyer les uns, exposant d'autres aux bêtes féroces, ou les faisant mourir par le glaive ou les livrant aux flammes. Il détruisait les églises, brûlait les saintes Écritures et relevait les temples des dieux qui étaient en ruines. Il n'épargnait pas même les femmes enceintes, auxquelles il ouvrait le ventre et en arrachait les enfants qu'il sacrifiait aux démons impurs. Enfin il forçait beaucoup de gens à adorer les idoles. Mais lui-même non plus n'échappa pas au châtement de Dieu. Par la volonté de Dieu, une toux opiniâtre se déclara dans sa poitrine, il dépérissait, ses intestins se tuméfièrent, des vers dangereux s'y produisirent et son haleine devint fétide, de sorte que l'on ne pouvait s'approcher de lui. Dans cette grave situation et dans ses tourments, il désespérait de la vie et ne trouvait aucun soulagement à ses maux. Alors il reconnut que la maladie qui l'avait frappé venait du Christ, le vrai Dieu, parce qu'il avait fait souffrir les chrétiens. Après avoir pris une ferme résolution, il ordonna à ses tribuns de faire cesser la persécution des chrétiens. Après cet acte d'humanité, la maladie que Dieu lui avait infligée le quitta et il recouvra la santé. Mais, six mois après sa repentance, il songea de nouveau à organiser une persécution des chrétiens, et il oublia celui qui l'avait guéri d'une grave maladie, c'est-à-dire Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur ; il recommença à faire mourir les chrétiens, éleva de nouvelles idoles dans la grande ville d'Antioche et s'adonna aux pratiques des démons et aux augures qu'il cultivait. Mais sur-le-champ le châtement le frappa : une guerre, du côté de l'Arménie, et une terrible famine dans tout son empire ; les champs ne donnaient pas de fruits et l'on ne trouvait rien dans les greniers ; les habitants manquant de nourriture mouraient d'inanition, et les riches devinrent pauvres, parce que les gens^[94] les eurent bientôt dépouillés. Tous les hommes se lamentaient et gémissaient ; ils ne pouvaient plus vivre, et l'on ne trouvait pas assez de personnes pour enterrer les morts. Les païens de l'Occident étaient dans l'affliction et dans le deuil, car ils regrettaient Dioclétien et son fils Maximien. Alors (Maximien) leur envoya son fils Maxence qui s'y créa une bonne réputation. En effet, le fils du tyran, hypocrite dès l'origine, s'appliquant à tromper les gens, cherchait à plaire à tous les Romains ; il honorait notre religion, il ordonna de suspendre la persécution des chrétiens et paraissait être l'un des serviteurs du Christ. Il commença par manifester un plus grand amour pour les hommes que tous ses semblables qui l'avaient précédé. Mais, après peu de temps, sa perfidie se révéla et il devint, ainsi que ses ancêtres, comme un loup dans son repaire ; il surpassa même la perfidie de ses ancêtres et montra les vices de sa nature ; il devint féroce et ne laissait de commettre aucune sorte de licence et de débauche. Il épousa tous les genres de volupté, abusa des hommes, et quant aux femmes, il prenait ouvertement celles qui étaient légitimement mariées ; il avait commerce avec elles, non en secret, mais en public, et les renvoyait ensuite à leurs maris. Il ne voulait pas, non plus, faire cesser l'oppression que les habitants subissaient d'après ses ordres. Il extorquait, sous beaucoup de prétextes, la fortune des riches, et quant à ceux qui n'avaient rien à donner, il prenait ce qu'il trouvait chez eux. Il fit mettre à mort plusieurs milliers de personnes pour (s'emparer de) leur fortune. On ne finirait pas de raconter les actes commis par ce tyran. Les habitants de la ville de Rome étaient réduits à l'impuissance ; car il les traitait d'une manière qui n'était pas conforme aux coutumes de leur ville.

Constance, au contraire, était un serviteur de Dieu, de bonne renommée, dont la conduite était sage et prudente, qui était aimé et vertueux ; tous les hommes priaient et faisaient des vœux pour lui, les magistrats, le peuple et l'armée. C'est lui qui fonda la ville de Byzance, et il suivait honnêtement la bonne direction ; puis il mourut et alla vers Dieu, en laissant son illustre fils, c'est-à-dire Constantin, aimé de Dieu, glorieux et resplendissant de vertu, le nommant empereur et son successeur comme souverain. Ce glorieux et bienheureux serviteur de la Trinité, accomplissait la volonté de Dieu en tout temps ; il aimait tous les sujets de son empire, traitait chacun avec bonté, gouvernait pendant tout son règne avec dignité, fermeté et piété, et devint grand devant le Dieu éternel. L'armée et le peuple l'honoraient, car il était animé d'un zèle louable pour Dieu. De son temps se révélèrent, dans leur puissance et leur vérité, la lumière et la sagesse chrétiennes, la charité et la tolérance. Il repoussait d'une manière absolue toute dénonciation ; mais il amena sans employer aucune violence, tous ses sujets à servir Dieu. Il ne laissait pas non plus d'ordonner que l'on reconstruisit les églises qui avaient été détruites, et il ne permettait point de faire obstacle à la sainte religion chrétienne de Dieu, par laquelle il avait été consacré, afin d'être un

vertueux et digne souverain. Il prit pour collègue dans le gouvernement de Rome le mari de sa sœur Constantia, Licinius, auquel il ne manquait aucune des qualités de Constantin, l'empereur intègre ; car celui-ci, par un solennel et terrible serment, lui avait fait prendre l'engagement de faire le bien et de ne pas se montrer hostile à Notre-Seigneur Jésus-Christ ni à ses serviteurs. C'est alors que Maximin^[95] le tyran, dominé par Satan, l'ennemi de Dieu, vint de l'Orient, dont il avait usurpé le gouvernement pour lui seul, avec l'intention de tuer Constantin, l'empereur intègre, et refusait d'exécuter l'édit émanant de Constantin et portant son sceau. En effet, il portait la guerre dans toutes les villes et les provinces du gouvernement de Licinius, jusqu'à la ville de Constantinople, sans réussir à s'en rendre maître. Le pieux Constantin et Licinius, mari de sa sœur, se préparèrent l'un et l'autre à combattre les oppresseurs : Constantin se mit en marche contre Maxence, qui résidait dans la ville de Rome, et Licinius contre Maximin, le tyran de l'Orient. En apprenant la marche de Constantin, le serviteur de Dieu, Maxence vint par bateaux dans le fleuve d'Italie qui coule près de la ville de Rome, et établit un pont solide pour le passage des combattants, de ses adhérents et des augures qui lui annonçaient les oracles diaboliques ; car il ignorait que l'assistance du Christ était avec le pieux Constantin. Lorsque Maxence le tyran et tous les siens, ainsi que ses cavaliers, eurent traversé le fleuve d'Italie par le pont, ils marchèrent, avant l'arrivée du pieux Constantin, à sa rencontre. Celui-ci, en s'approchant, s'arrêta à distance, sans engager la bataille ; il attendait afin de voir se manifester le secours de Dieu, tandis que les ennemis se prévalaient de leur grande force. Etant dans cette situation, Constantin s'endormit plein d'appréhension et de tristesse. Alors il vit en songe, au ciel, l'image de la sainte croix portant cette inscription : « C'est par ce signe de la croix que tu le vaincras. » Il se leva aussitôt et engagea la bataille ; il triompha de ses adversaires, qu'il extermina tous jusqu'au dernier. Ceux qui se trouvaient avec Maxence, le chef de l'armée, voulaient s'enfuir et gagner la ville de Rome ; mais, par la volonté de Dieu, le pont qu'ils traversaient s'étant rompu, ils furent tous précipités dans l'abîme, et l'on se réjouissait à Rome de la disparition des oppresseurs. Le sénat de Maxence, ses officiers, ses soldats, tout le peuple et les paysans avec leurs enfants, vêtus de leurs plus beaux habits et portant des cierges allumés, allèrent, accompagnés de musiciens, au-devant du serviteur de Dieu, l'empereur Constantin. Et non seulement la ville de Rome se réjouissait, mais toutes les villes et provinces se réjouissaient également, ainsi que la ville de Constantinople. Cependant Constantin ne s'enorgueillissait, ni ne se vantait de sa grandeur et de son triomphe, comme font les autres rois. Au contraire, il était humble et modeste ; il remerciait Dieu et glorifiait son Seigneur, le maître de l'Univers, Jésus-Christ, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Lors de son entrée triomphale à Rome, tous les habitants l'acclamèrent et les hommes qui avaient échappé à la mort dans la bataille se soumirent à lui. Constantin se rendit ensuite au palais portant la couronne de la victoire, et fit connaître à tous les habitants le miracle dont il avait été favorisé et la victoire qu'il avait remportée par le signe qu'il avait vu au ciel sous la forme de la sainte croix. En entendant ce récit tous s'écrièrent : « Grand est le Dieu des chrétiens qui nous a délivrés, nous et notre ville, de la main des oppresseurs ! » Constantin ordonna sur-le-champ de fermer les temples des idoles et fit ouvrir les portes des églises, non seulement à Rome, mais dans toutes les villes. Saint Sylvestre, le patriarche de Rome, lui prodiguait de sages enseignements et l'instruisait dans la vraie religion. Constantin alla ensuite attaquer les provinces de la Perse et, après avoir vaincu les Perses, il leur accorda la paix et les combla de présents, parmi lesquels était un cor dont on fait usage pour sonner devant le roi. Il traita avec bonté les chrétiens qui s'y trouvaient, remplaça les magistrats de la province et tous les agents par des fonctionnaires chrétiens, et construisit de belles églises dans toutes les villes et villages. Il envoya ensuite sa mère, l'impératrice Héléne, qui aimait Dieu, chercher, dans la sainte ville de Jérusalem, le bois de la glorieuse croix à laquelle avait été attaché Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (qu'il soit loué !). Ce fut du temps du bienheureux Abbâ, évêque de Jérusalem. Héléne éleva alors le magnifique édifice de la sainte Résurrection et reconstruisit la ville de Jérusalem plus belle qu'elle n'avait été auparavant, et elle est demeurée ainsi jus qu'à ce jour. L'empereur Constantin, de son côté, construisit dans la ville de Byzance une magnifique église d'une beauté admirable, une église, non de proportions modestes, mais très grande. Après avoir terminé la reconstruction de la ville de Constantinople, il l'appela de son nom, tandis qu'auparavant elle avait porté le nom de Byzance. Il aimait à y résider et il en fit une demeure du Christ. Il rassembla aussi les saintes Ecritures et les déposa dans les églises. Ensuite il assembla les trois cent dix-huit saints dans la ville de Nicée et fixa la foi orthodoxe. Il est impossible d'énumérer toutes les belles actions accomplies par lui. Un fonctionnaire d'entre les plus distingués, nommé , qui était chrétien, s'appliquait avec zèle à faire reparaître la glorieuse croix à laquelle avait été attaché Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (qu'il soit loué !). Les trois cent dix-huit réunis à Nicée honorèrent l'empereur Constantin, le serviteur de Dieu, et sa mère, la pieuse impératrice Héléne, leur consacrèrent un monument digne de leur mérite et écrivirent leur gloire du commencement à la fin.

Licinius, qui avait en partage le gouvernement de l'Orient, s'étant mis en marche contre Maximin le tyran, cet homme pervers et criminel, se voyant sur le point d'être attaqué, et connaissant l'issue malheureuse de la guerre de Maxence et sa défaite par l'empereur Constantin, le serviteur de Dieu, demanda la paix à Licinius. Celui-ci manda à Constantin que Maximin demandait la paix, qu'il acceptait la glorieuse et sainte religion des chrétiens, en abandonnant sa propre erreur, et qu'il avait conclu une convention avec lui. Constantin, dans un message, répondit que l'on devait accepter ses propositions. Alors Maximin, dissimulant sa perversité et sa perfidie, adressa une lettre à tous les agents sous ses ordres, leur défendant d'inquiéter les chrétiens. Cependant ses agents, en recevant cette lettre, reconnurent qu'il n'avait pas agi spontanément, mais en se conformant à la religion de ceux qui étaient ses maîtres. En conséquence, personne n'avait plus aucune considération pour lui, parce qu'auparavant il avait sévi contre les saints.

L'empereur Constantin, non seulement n'empêchait jamais les vénérables chrétiens de tenir des assemblées et de construire des églises, mais il observait fidèlement la religion chrétienne et fuyait l'idolâtrie ; c'est pourquoi il recommandait à tous que l'église fût laissée en paix et qu'il combattait pour la vraie religion.

Il y avait un homme nommé Gelasinus, de la ville de Mériammé, située près de Damas, à la distance d'un mille. Il se trouvait au milieu d'une foule de gens adonnés au culte des idoles, habitants de la ville d'Héliopolis du Liban.

Or ils s'étaient réunis au théâtre et y avaient amené des acteurs. Ceux-ci versèrent de l'eau froide dans un grand bassin d'airain et se mirent à mimer ceux qui allaient au saint baptême des chrétiens. L'un de ces acteurs s'était plongé dans l'eau et avait été baptisé ; et, lorsqu'il en sortit, on le revêtit d'un vêtement blanc ; car il avait été jusqu'alors acteur ; mais, après être sorti de l'eau, il refusa de jouer et de mimer de nouveau. Il déclara qu'il voulait mourir dans son état de chrétien, pour le Christ, et ajouta que, pendant que l'on tournait en dérision le saint baptême, il avait vu un grand miracle. Puis, comme il s'était un peu éloigné de cette eau, tous les assistants, mécontents et remplis de colère, car ils étaient païens, descendirent du théâtre, saisirent ce saint homme et le lapidèrent ; il reçut ainsi la couronne impérissable du martyr et il est compté parmi les saints martyrs. Ses parents et un grand nombre de chrétiens vinrent prendre son corps, l'enterrèrent dans la ville et construisirent une église sur l'endroit où son corps avait été déposé. Cet homme se nommait Gelasinus. Que Dieu ait pitié de nous par sa prière !

Maximin, le criminel, n'abandonna pas ses abominables erreurs ; il ne fut pas embrasé par l'esprit de piété qu'avaient obtenu de Dieu les pieux empereurs qui vivaient saintement, éclairés par la science et l'intelligence. Or ce tyran, qui était possédé par un démon qui l'égarait, méditait d'attaquer les empereurs, amis du Christ ; car il ne jouissait plus, comme autrefois, d'une autorité sans limite, et il n'était pas libre de choisir ce qui lui convenait et ce qui lui plaisait. Orgueilleux et opiniâtre, il commença à violer le traité qu'il avait conclu avec Licinius et s'efforça d'amener sa perte par la terreur,^[96] il changea d'idée, il excita les habitants et souleva les provinces et les agents^[97] de son empire. Il réunit des milliers d'hommes pour combattre les pieux empereurs, en se fiant aux démons par lesquels il était dirigé. Mais, dès qu'il eut commencé la guerre, le secours de Dieu lui faisant défaut, Licinius le vainquit, tua tous les guerriers sur lesquels il avait compté et les officiers ; les troupes qui restaient se rendirent à Licinius et se jetèrent à ses pieds. Voyant cela, Maximin, plein de terreur, car il était lâche, prit la fuite ; il quitta honteusement le champ de bataille et retourna dans sa province. Plein de colère et de fureur contre les prêtres des idoles, contre les devins et les augures, qui l'avaient persuadé par des sentences favorables, il les fit mettre à mort ; c'étaient ceux-là dont il s'était glorifié et dont il avait fait des divinités ; car alors il vit clairement que c'étaient des imposteurs qui ne pouvaient être d'aucun secours dans la guerre ; il renia les démons dont les sentences le dirigeaient, et il tua les magiciens qui accomplissaient des choses abominables. Cependant il ne s'occupait point du salut de son âme ; il était trop faible pour glorifier le Dieu des chrétiens et il repoussait sa loi et ses bienfaits. Licinius donna des ordres afin que l'on combattit les adversaires qui demeuraient ; et cela eut lieu dans la dixième année après la persécution des chrétiens dirigée par le père de Maximin, Dioclétien, l'ennemi de Dieu. Pendant tout ce temps, Maximin n'avait pas manifesté un repentir sincère, ni désiré obtenir son salut. Après sa fuite du champ de bataille, il fut en proie à une profonde affliction ; il fut frappé par Dieu d'une grave maladie, son corps était dévoré par le feu de cette maladie, qui brûlait dans son ventre, il devint méconnaissable, ses membres dépérirent, ses intestins se consumèrent, ses os furent mis à découvert, enfin ses yeux se détachèrent ; et, au milieu de ces tourments, son âme quitta son corps. C'est ainsi que les trois ennemis de Dieu, c'est-à-dire Dioclétien et ses deux fils avaient disparu. Mais, avant de mourir, le tyran Maximin reconnut que tout ce qui lui arrivait était la conséquence de sa rébellion contre le Christ et des violences qu'il avait exercées contre ses saints, les chrétiens. Licinius prit alors possession de l'Orient et y exerça le pouvoir, ainsi que dans les provinces adjacentes, et l'Eglise demeura tranquille et en paix. Il rétablit les édifices du culte, et l'Eglise brilla de la lumière du Christ. Ensuite Satan, le malfaiteur, qui cherche constamment à séduire les fidèles, comme un lion dévorant qui procède avec ruse, égara aussi Licinius et lui fit oublier ses actions louables d'auparavant ; il inclina à commettre les actions de ceux qui s'étaient aveuglés, il était jaloux de suivre leur mauvaise voie et n'avait pas le cœur satisfait comme antérieurement. Cependant, auparavant il n'était pas hostile à l'empereur Constantin ; mais ensuite, oubliant le traité et le pacte juré qu'ils avaient conclu, il conçut le dessein criminel de tuer Constantin, le grand empereur. Mais le Christ, le Dieu véritable, mit à néant le dessein de Licinius qui, autrefois, avait célébré et honoré Jésus-Christ ; puis, lorsqu'il le renia, Jésus-Christ le livra à une mort cruelle, sans lui faire grâce, parce qu'il avait commis des crimes. Licinius se mit à persécuter les chrétiens et à attaquer le pieux Constantin, ainsi qu'avaient fait les tyrans, ses prédécesseurs, dont Dieu avait anéanti la mémoire. Il commença aussi à démolir et à fermer les églises, et à faire mourir les saints croyants. Il dégrada ceux d'entre ses soldats qui étaient des fidèles chrétiens et il sévit contre les riches. Il établit, dans toutes les villes et dans les villages, des agents qui devaient empêcher les habitants de pratiquer le saint culte de Dieu, celui des chrétiens, afin que l'on ne priât point pour Constantin, l'empereur fidèle. Il les força à abandonner le culte de Dieu pour celui des fausses divinités et commit de nombreux actes criminels. Mais Constantin ne cessa pas de glorifier et d'adorer le Seigneur, le Dieu véritable. Il rassembla une nombreuse armée sous les ordres de Crispe César, qu'il avait proclamé, qui était brave, bienveillant envers les hommes et un pieux serviteur de Dieu. Ils se mirent en marche contre les ennemis de Dieu, guidés par Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et ses légions inébranlables. Bien que Licinius fut son beau-frère, Constantin, prêt à défendre la sainte religion que ce tyran avait abandonnée, afin de servir les fausses divinités, accourut pour le châtier, le jeta à terre et détruisit toute son armée par un carnage terrible. Tous ces malheurs venaient de frapper Licinius, parce qu'il avait renié le Christ et qu'il avait violé la foi jurée et le pacte qu'il avait conclu avec Constantin, Celui-ci s'empara de son empire et le réunit à son propre empire ; il prit possession de l'Orient et de l'Occident et de toutes les provinces, à droite et à gauche. Tous reconnurent son autorité et il rétablit la paix partout ; il vivait en paix avec tout le monde et était béni de chacun ; il défendait, comme il convenait, les frontières de son empire, de sorte que ses ennemis se soumirent et le reconnurent, par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu, le Dieu véritable. Il éleva au rang d'empereurs ses deux fils, Constance et Constant, avec honneur et majesté, puis il mourut sans regret ni trouble ; car Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu, protégeait son empire jusqu'à la troisième génération. Le bienheureux Constant ressemblait à son père : il suivait la bonne voie et, jusqu'à la fin de ses jours, pratiquait la vertu.

Après sa mort, les habitants du Yémen apprirent à connaître Dieu et furent illuminés par l'éclat de la gloire de

Notre-Seigneur Jésus-Christ (qu'il soit loué !), par le fait d'une sainte femme nommée Théognoste. C'était une vierge, une religieuse, qui avait été enlevée de son couvent situé sur le territoire romain, emmenée comme captive et donnée au roi du Yémen. Cette femme chrétienne était douée à un haut degré de la grâce du Seigneur et elle accomplissait de nombreuses guérisons, et quant au roi de l'Inde, elle le convertit à la vraie foi : il devint chrétien par son influence, ainsi que tous les habitants de l'Inde. Puis le roi de l'Inde et ses sujets demandèrent au pieux empereur Honorius de leur donner un évêque. En apprenant qu'ils avaient embrassé la vraie religion et qu'ils s'étaient convertis à Dieu, l'empereur éprouva une grande joie et leur donna un saint évêque, nommé Théonios, qui les exhortait, les instruisait et les fortifiait dans la foi du Christ notre Dieu, jusqu'à ce qu'ils fussent dignes de recevoir le baptême qui est la seconde naissance : tout cela par l'effet de la prière de la sainte vierge Théognoste. Gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul accomplit des miracles et confère des bienfaits à ceux qui espèrent en lui ! Il en fut également ainsi dans l'*Inde* qui est la grande Inde. En effet, les habitants de ce pays avaient autrefois accueilli un homme de noble naissance nommé Afroûdit, originaire de l'Inde, et l'avaient choisi pour évêque ; il fut institué et ordonné par Athanase l'apostolique, patriarche d'Alexandrie, à qui il avait raconté comment ses gens avaient acquis la grâce du Saint-Esprit et comment ils avaient obtenu le salut de leur âme par le mérite du saint baptême et étaient devenus dignes de ce bienfait.^[98]

Quant à l'empereur Constantin, l'ami du Christ, il avait toujours auprès de lui un ange lumineux du Seigneur, qui le dirigeait et lui faisait connaître la volonté de Dieu, qui ne le quittait jamais jusqu'au jour de sa mort de perpétuelle mémoire, et qui aussi le réveillait chaque jour et le faisait lever pour prier. (Dieu) ne s'est manifesté ainsi à aucun autre empereur. C'est en voyant les merveilles du ciel que Constantin mourut pieusement, une oblation au Seigneur, et entra dans le repos, au ciel.

Chapitre LXXVIII. Les fils du grand empereur Constantin s'appelaient Constance, Constant et Constantin. Ils divisèrent l'empire de leur père en trois parts qu'ils se partagèrent par le sort. A Constance échut l'Asie et il en prit le gouvernement. Constantin eut pour sa part Constantinople et il s'établit dans la résidence de son père. Constant régna à Rome, la capitale de l'empire romain. Mais l'hostilité éclata entre Constant et Constantin à cause (du partage) de l'empire et de leurs sujets. Quand ils en vinrent aux armes, Constantin trouva la mort dans la bataille. Alors Constant, qui était le plus jeune des deux, n'eut pour résidence que Rome, tandis que Constance régna à Byzance qui est Constantinople. Sous son règne apparut Arius ; il s'attacha à sa doctrine et devint Arien. Alors (à la suite de son hérésie), Sapor-Arsakios, roi de Perse, attaqua l'empire romain, et la guerre dura longtemps entre eux. Enfin ils conclurent la paix, et il y eut paix et amitié entre l'empire romain et la Perse. En retournant à Byzance, Constance construisit un pont, prodigieux ouvrage, sur le fleuve nommé Pyrame en Cilicie.^[99] Il arriva aussi, sous son règne, que la ville de Nicée, l'illustre ville des trois cent dix-huit Pères, éprouva un terrible tremblement de terre ; par la volonté de Dieu, afin que les Ariens ne pussent pas s'y réunir et corrompre la sainte foi orthodoxe établie par nos saints Pères, les trois cent dix-huit évêques, qui y étaient assemblés autrefois, du temps de Constantin de bienheureuse mémoire. C'est la colère de Dieu qui les en empêcha.

Ensuite il parut au ciel un signe, c'est-à-dire la sainte croix, qui se montra au milieu du jour, au-dessus du saint lieu où avait été crucifié Notre Sauveur Jésus-Christ, avant l'arrivée (?) de Cyrille, évêque de Jérusalem, et des autres évêques qui l'accompagnaient. Alors Cyrille et les évêques qui étaient avec lui adressèrent à l'empereur Constance une lettre au sujet de ce phénomène extraordinaire et du grand miracle qui venait de se manifester.

L'empereur Constant était plein de zèle pour la foi de son père et sincèrement attaché à la religion de Dieu. Il ressemblait à celui de ses frères qui était mort dans la guerre, et il blâmait et détestait son frère qui régna en Asie, parce qu'il n'avait pas gardé la foi du pieux Constantin, son père, et parce qu'il avait promulgué plusieurs décrets contre Athanase l'apostolique, patriarche d'Alexandrie, et l'avait chassé de son siège, pour plaire aux hérétiques, c'est-à-dire aux Ariens. La haine et l'hostilité qui divisaient les deux frères, les empereurs Constance et Constant, étaient des plus violentes ; elles avaient pour motif, non seulement la mort de leur frère, mais aussi la personne de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et la conduite de Constance, qui ne suivait pas la voie de son père et qui mécontentait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà pourquoi Constant nourrissait contre son frère une grande haine. Sur ces entrefaites, Constant, ayant vécu selon le cœur de Dieu, mourut en maudissant son frère Constance à cause de ses actions coupables. Après sa mort, l'empereur Constance envoya un officier avec l'ordre de tuer Athanase, l'illustre Père, le prince de l'Église. Celui-ci, jusqu'alors, avait été protégé par Constant contre les mauvais desseins de son frère qui, craignant son frère, avait dissimulé ses intentions criminelles ; après la mort de Constant, il dévoila ses pensées intimes et voulut le tuer. Mais la droite du Seigneur Très-Haut protégea Athanase, qui prit la fuite et se cacha et demeura sauf. L'officier envoyé pour saisir Athanase l'apostolique sévit contre les chrétiens ; car il était de la secte de Mani. A cette époque, les Ariens n'étaient pas les seuls à troubler l'Église ; les Manichéens, de leur côté, s'étaient mis à persécuter les chrétiens, et se livraient contre eux à toutes sortes d'excès et à des massacres.

Ensuite il s'éleva contre la ville de Rome un puissant général, nommé Magnence, qui s'empara du gouvernement au moment du coucher du soleil, sans autorisation de Constance. Il alla en Europe et livra bataille à Constance, et il y eut un grand nombre de morts des deux cotés ; enfin, Magnence l'usurpateur tomba lui-même, Constance fut vainqueur et s'empara de toutes ses possessions. Mais, après avoir remporté la victoire, il ne rendait pas grâces à Dieu, ainsi qu'avaient fait les empereurs chrétiens, qui l'avaient précédé ; au contraire, il s'attachait entièrement aux Ariens. Il réunit ensuite un concile d'évêques hérétiques à Milan c'est-à-dire en Italie, sur l'instigation de ces hérétiques, qui avaient rejeté la foi orthodoxe et renié la religion de la Sainte-Trinité, et il les força d'écrire une sentence d'excommunication contre Athanase l'apostolique, patriarche d'Alexandrie, et les évêques, ses adhérents. Voici les noms de ceux qui furent exilés avec Athanase l'apostolique : Libère, patriarche de Rome, successeur de Jules ; Paulin, métropolitain des Gaules ; Denys, métropolitain d'Italie ; Lucifer, métropolitain de l'île de Sardaigne. On nomma Auxentius l'Arien évêque de la province d'Italie. Constance exila aussi le vénérable vieillard et

confesseur^[100]..., évêque d'Occident, et il chassa également de leurs sièges et exila les saints (Pères) qui avaient assisté au concile de Nicée. Ensuite, lorsque l'empereur Constance se trouvait à Rome, les femmes nobles étant venues le prier de rappeler Libère de l'exil, il le fit revenir à Rome. Mais, après le retour du patriarche Libère, Félix, son auxiliaire, qui avait communiqué avec les Ariens et que l'on avait proclamé patriarche, après l'expulsion de son maître, mécontent de sa réinstallation, le traita avec hauteur et devint son ennemi. Alors on le chassa lui-même de Rome et on l'exila en Occident.

En ce temps, Constance envoya Gallus, le fils de son frère, de l'Orient, pendant la nuit.^[101] Gallus, qui était un parfait chrétien, avait auparavant lutté contre Magnence, l'avait tué et était ensuite retourné à Constantinople, Constance l'ayant nommé empereur de Rome, l'envoya pour y résider. Après son arrivée à Rome, son frère Julien, de triste renommée, quitta la province de Bithynie et se rendit à Constantinople, auprès de l'empereur Constance. Celui-ci avait fait mettre à mort plusieurs de ses parents, et Julien craignait d'être calomnié auprès de l'empereur. Or Julien était un vaillant guerrier. Auparavant il avait demeuré, en qualité de lecteur, dans l'église de Nicomédie ; mais il était agité par le doute au sujet de la religion chrétienne. Gallus régnant à Rome, par la volonté de l'empereur Constance, qui était son beau-frère et qui l'aimait, n'y resta que peu de temps et mourut. Alors Julien cessa de lire les saintes Écritures, se rendit au milieu des troupes et des officiers romains, laissa pousser ses cheveux et devint un grand capitaine. Ensuite il fut proclamé empereur en Europe, selon la coutume chrétienne, par la volonté de l'empereur Constance. Mais il n'attendit pas qu'on eût placé sur sa tête la couronne impériale, selon la coutume ; égaré par les devins et les augures, il devint un serviteur des fausses divinités, aspira au rang suprême et ouvrit les hostilités contre l'empereur Constance. Celui-ci, informé de ces faits, rassembla une nombreuse armée dans les villes de Syrie, et vint en Cilicie, pour livrer bataille à Julien ; car il comptait le faire périr. Etant dans ces dispositions, Constance tomba malade et mourut, avant d'avoir achevé sa carrière ; car Dieu l'accabla de malheurs, afin qu'il retournât à la terre dont il était sorti. Lorsque Julien eut connaissance de la mort de Constance, il prit possession de son empire ; il se montra plein de fermeté et de vigueur et rendit à leurs sièges les évêques qui avaient été exilés : il ramena de l'exil Athanase l'apostolique et le renvoya à Alexandrie, sa ville épiscopale ; il renvoya Mélece à Antioche, Cyrille, l'auteur des homélies, à Jérusalem ; Eusèbe, Lucifer et Hilaire, en Occident, et de même les autres chacun dans son église. Mais peu de temps après, il dévoila son incrédulité et son apostasie, à l'instigation des philosophes, dont l'un s'appelait Libanais, de la ville d'Antioche, l'autre Maxime, augure ; soutenu et encouragé par eux, il ferma les églises et ouvrit les temples, enleva les précieux vases de la maison du Seigneur et les donna ouvertement aux imposteurs. Ensuite il se déclara l'ennemi des serviteurs de Jésus-Christ et se proclama le restaurateur des temples ; il offrait des sacrifices abominables aux idoles, allumait le feu devant l'autel des faux dieux, souillait la terre du sang du sacrifice impur, et corrompait l'air de la fumée de la graisse. A l'instigation des païens, il envoya des gens pour tuer le grand Athanase l'apostolique. Mais Athanase quitta son siège, s'enfuit et se cacha, et Julien ne put l'atteindre. Semblable à Satan, son père, cet empereur tyrannique détruisait les édifices sacrés fondés par l'empereur Constantin, l'ami de Dieu, et transformait les édifices sacrés en demeures de démons et en temples d'idoles. (Les païens) opprimaient les pauvres chrétiens et se mirent à les accabler de railleries, à les dépouiller de biens, à les tuer, et à leur faire subir toutes sortes de mauvais traitements, non pendant un court espace de temps, mais pendant très longtemps ; ils poussaient contre les chrétiens des rugissements comme des animaux féroces, et les terrifiaient.

A cette époque, des malfaiteurs et des idolâtres allumèrent un bûcher, afin de brûler le corps de saint Jean-Baptiste. Mais l'intervention de Notre-Seigneur Jésus-Christ mit à néant leur dessein : effrayés par une terrible apparition, ces gens pervers prirent la fuite. Quelques habitants d'Alexandrie, qui avaient assisté à cette scène, prirent le corps de saint Jean, le transportèrent à Alexandrie et le remirent secrètement à saint Alhanase le patriarche, avant sa fuite. Celui-ci le déposa dans la maison d'un magistrat, l'un des principaux habitants de la ville, auquel il le confia. Ce secret n'était connu que de quelques prêtres et de Théophile, troisième patriarche (après Athanase), qui, au moment où l'on apportait ainsi à Alexandrie le corps de saint Jean, était lecteur et psalmiste. En effet, Athanase eut pour successeur le patriarche Pierre, auquel succéda son frère Timothée Acte mon, c'est-à-dire le Pauvre, et à celui-ci Théophile, qui détruisit le temple appelé^[102] et le convertit en une église. C'est cette église, grand et superbe édifice, d'une magnificence extraordinaire, que Théophile consacra avec pompe pour être la demeure du corps de saint Jean-Baptiste.^[103] On rapporte encore qu'après un long espace de temps, Théophile fit déposer le corps de saint Jean, avec le chef, dans le tombeau qui avait été construit au milieu de l'église. Et à cette occasion il organisa de grandes réjouissances et une fête solennelle, et les habitants de la ville, glorieux de leur patriarche, le comblèrent d'éloges.

Chapitre LXXIX. On rapporte au sujet de saint Théophile, patriarche d'Alexandrie, qu'il était né de parents chrétiens, à Memphis, la ville du Pharaon, autrefois appelée Arcadia. Étant resté orphelin dans sa tendre enfance, avec une petite sœur, il avait une esclave éthiopienne, qui avait appartenu à ses parents. Or, une nuit, à la pointe du jour, cette esclave prit les deux enfants par la main et les conduisit au temple des abominables divinités, le temple d'Artémis et Apollon, afin d'y prier, selon l'erreur des païens. Lorsque ces enfants entrèrent dans le temple, les idoles tombèrent à terre et se brisèrent. Alors l'esclave, redoutant la vengeance des prêtres des détestables idoles prit la fuite et emmena les enfants à Nikious. Puis, craignant que les gens de Nikious ne la livrassent aux prêtres des idoles, elle emmena les enfants et vint à Alexandrie. Poussée par une inspiration divine, la grâce du Seigneur s'étant fixée sur elle, elle prit les enfants et les conduisit à l'église, afin de connaître exactement les saintes pratiques des chrétiens. Dieu révéla immédiatement au saint Père Athanase, patriarche d'Alexandrie, la situation de ces enfants, lors de leur entrée dans l'église, et l'endroit où ils étaient placés, près de la chaire. Athanase donna l'ordre de garder ces trois assistants jusqu'à ce que l'on eût terminé la messe. On lui amena ensuite les enfants et l'esclave, et il interrogea cette dernière en ces termes : « Pourquoi as-tu agi ainsi, et pourquoi les dieux privés de raison ne t'ont-ils pas assistée, et au contraire, voyant des enfants de l'Eglise, sont-ils tombés à terre et se sont-ils brisés ? Or, à partir d'à présent, c'est à moi que ces enfants appartiennent. » L'esclave,

étonnée des paroles du saint, voyant qu'il connaissait le secret de ce qui s'était passé dans le temple, sentit alors l'impossibilité de nier ce qu'elle avait fait ; elle se jeta à ses pieds et lui demanda le baptême de la religion chrétienne. Athanase les baptisa et en fit des chrétiens ; ils furent illuminés de la grâce et devinrent des hommes nouveaux. Quant à la petite fille, il l'envoya dans un couvent de vierges, pour qu'elle y demeurât jusqu'au moment de son mariage ; puis elle fut mariée à un habitant de Mahallé, ville du nord de l'Egypte, autrefois appelée Didouseyâ. C'est là que naquit saint Cyrille, l'astre sublime qui brillait en tout lieu par son enseignement, celui qui, revêtu du Saint-Esprit, fut patriarche après saint Théophile, son oncle maternel. Quant à saint Théophile, après l'avoir baptisé, on rasa à l'enfant la tête, on l'adjoignit au nombre des lecteurs et on le fit *agnostés*. Il fut élevé avec soin, ainsi qu'on élève les saints ; il grandit et devint un adolescent selon le cœur de Dieu ; il apprenait toutes les Ecritures de l'Eglise inspirées par Dieu et observait leurs prescriptions. Ensuite il fut élevé au rang de diacre, et il était plein d'ardeur pour la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en pureté et en sainteté. Enfin il revêtit la dignité sacerdotale ; il devint le premier et s'assit sur la chaire de Saint Marc l'évangéliste dans la ville d'Alexandrie. Et, lorsqu'il fut patriarche, il illuminait toute la ville du flambeau de sa sainte foi ; il parvint à soustraire toutes les villes d'Egypte au culte des idoles et ne laissa subsister aucun adorateur des ouvrages de sculpture, ainsi que l'avait prédit de lui saint Athanase l'apostolique.

Chapitre LXXX. Or le misérable Julien se mit à construire le temple des Juifs à Jérusalem qui avait été détruit par les Romains, et y offrait des sacrifices ; car il aimait à répandre le sang. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ (qu'il soit loué !) fit échouer tout ce qu'il entreprenait et ce qu'il ordonnait. Sapor Arsacès, le roi des Perses, qui était pacifique et qui avait payé tribut à l'empereur Constantin, l'ami de Dieu, se mit en campagne pour attaquer les Romains. C'est à cette époque que le saint martyr Domèce termina sa sainte vie. Lorsque, après avoir offert des sacrifices aux dieux, dans une ville appelée Casius, située sur le territoire d'Antioche, à une distance de six milles, où se trouvait l'idole d'Apollon, l'empereur Julien, l'ennemi de Dieu, accompagné des aruspices et des augures imposteurs, se fût mis en marche avec l'armée romaine contre les Perses, il vint à passer près d'un endroit isolé, où il voyait réunis beaucoup de gens, hommes, femmes et enfants ; car beaucoup de malades trouvaient leur guérison par la prière de saint Domèce, le serviteur de Dieu. Il demanda quelle était cette foule. On lui répondit : « Un moine fait des miracles et guérit des malades ; la foule que tu vois, ce sont des chrétiens qui reçoivent sa bénédiction et qui sont guéris par lui. » Alors Julien, plein de colère, envoyant vers saint Domèce un soldat, lui dit insidieusement d'un ton menaçant : « Si tu demeures dans cette caverne pour plaire à ton Dieu, pour quelle raison cherches-tu à plaire aux hommes, et pourquoi ne te dérobes-tu pas ? » Saint Domèce répondit : « J'ai fait abandon de mon âme et de mon corps entre les mains du Dieu du ciel, le Dieu véritable, Jésus-Christ, Voilà bien des années que je me suis enfermé dans cette caverne. Quant à cette foule qui vient me trouver avec foi, je ne puis la chasser, En entendant ces paroles, l'empereur donna à ses soldats l'ordre de fermer sur lui l'entrée de la caverne, de sorte que le saint vieillard mourut.^[104] C'est ainsi qu'il acheva sa sainte vie, le vingt troisième jour du mois de *hamlé*,^[105] et qu'il reçut la couronne du martyre qui est impérissable.

Mais ce tyran, Julien, ne tarda pas à être atteint par le châtement de Dieu. Il marcha vers les idolâtres, ses pareils, c'est-à-dire les Perses ; il se précipita en avant et ne revit plus jamais l'empire romain, contrairement à ce que lui avaient annoncé les imposteurs, en disant : « Nous sommes réunis, nous, les dieux, au moment de ton entrée dans le fleuve, pour t'assister. » Ce malheureux fut trompé par leur langage ; il ne put ouvrir la bouche au milieu du flux de leurs paroles. On avait nommé ce fleuve, fleuve de feu, à cause des bêtes féroces qui s'y trouvaient, et ce nom lui est resté.^[106] Or Julien était obstinément attaché à Terreur, et il s'appelait lui-même contempteur de la parole de Dieu ; car il avait placé son espoir dans les fausses divinités et consultait les démons (les oracles) qui, impuissants pour le sauver, l'égarèrent par leurs vaines manifestations ; ils troublaient son esprit, et il devint l'ennemi de Dieu, le créateur plein de gloire, et de notre sauveur Jésus-Christ, qui a répandu son sang pour une multitude d'hommes et est devenu le fondement de vérité pour les croyants, lui qui venge ses serviteurs chrétiens (de leurs ennemis). Julien versa le sang d'un grand nombre de chrétiens ; beaucoup de fidèles furent tués, sous son règne, et il avait organisé une violente persécution contre tous ceux qui invoquaient le nom du Christ. Pendant que cet impie se disposait à attaquer les Perses, le châtement envoyé par Notre-Seigneur Jésus-Christ vint l'atteindre, et il fut tué par la main de son serviteur Mercurius, le martyr. Dans la nuit où cet abominable tyran fut tué, saint Basile, le Théophore, évêque de Césarée de Cappadoce, eut un songe. Il voyait les cieus ouverts et Notre-Seigneur Jésus-Christ, assis sur son trône de gloire, disant à haute voix : Mercurius, va tuer Julien, l'ennemi de mes oints ! Saint Mercurius, qui se tenait devant lui, revêtu d'une cuirasse brillante et ornée de fleurs, en entendant l'ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disparaît un instant, puis il reparait un instant, et, après avoir disparu de nouveau, il reparait pour la troisième fois et dit à haute voix : J'ai tué l'empereur Julien, comme tu l'as ordonné, ô Seigneur, et il est mort ! L'évêque se réveilla plein de terreur. Or Julien tenait en grand honneur saint Basile, car ils étaient liés d'amitié dès leur enfance, ayant étudié ensemble, et Basile lui avait souvent adressé des lettres, pour l'engager à abandonner son erreur ; mais Julien n'avait pas accueilli ses conseils. S'étant levé, l'évêque Basile appela les vénérables prêtres et les fidèles pour la prière de nuit, dans l'église. Après l'office, il leur raconta le rêve qu'il venait d'avoir, en ajoutant : Julien serait-il vraiment mort ? Le clergé et le peuple, effrayés de ces paroles, le prièrent de garder le silence, jusqu'à ce que l'événement fût certain. Mais l'homme de Dieu ne voulait pas se taire ; au contraire, il en parlait ouvertement et sans crainte ; car il avait confiance en Dieu et en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et bientôt la vision de saint Basile fut une réalité : dans toutes les provinces on annonça la mort de Julien, le tyran, que Dieu avait fait exterminer par la main de son saint martyr Mercurius. Or ce tyran conduisait l'armée à sa perte et l'exposait à toutes sortes de maux. Il fit couper le nez à deux hommes de Perse, qui, lui servant de guides, l'avaient conduit dans des montagnes désertes sans issue, où il n'y avait point d'eau, alors qu'il voulait marcher contre les Perses : les soldats romains périrent, en cet endroit, de faim, de soif et de fatigue ; car ces hommes de Perse avaient usé de ruse contre les Romains et les avaient conduits à leur perte ; mais Julien, le tyran, ne reconnut pas dans cet événement l'évident châtement de Dieu.^[107] Ses crimes

avaient rempli toute sa vie, qui était de quatre-vingt-quatre ans.^[108]

Après la mort de Julien, les troupes romaines s'assemblèrent pour proclamer un empereur et, avec le secours de Dieu, ils tombèrent tous d'accord, pendant qu'ils étaient en Perse, à choisir Jovien, car celui-ci était chrétien orthodoxe, et un pieux serviteur de Dieu. Il ne désirait pas être empereur ; il le devint malgré lui ; c'est parce qu'il avait été auparavant le général en chef, qu'il obtint la couronne de l'empire. Après avoir été proclamé, il monta sur un endroit élevé et, d'une voix forte, adressa au peuple et à l'armée ces paroles : Si vous voulez que je sois votre empereur, soyez chrétiens comme moi, croyez en Jésus-Christ et soyez ennemis des faux dieux ! Le peuple et l'armée s'écrièrent immédiatement, d'une voix unanime : Nous sommes chrétiens ! Dorénavant notre souverain sera le Christ et sa vénérable croix ! En conséquence, ils acclamèrent l'empereur et le comblèrent d'éloges.^[109]

Lorsque les Perses eurent appris la mort de Julien, ils envoyèrent des ambassadeurs au pieux empereur Jovien, pour traiter de la suspension des hostilités et de la paix. L'empereur Jovien les accueillit avec joie, et il y eut désormais paix et amitié entre les Romains et les Perses. Ceux-ci consentirent à lui payer tribut, et Jovien leur fit remise du tribut d'une année, parce que Julien, le tyran, avait détruit et complètement rasé la ville de...^[110] Mais il leur ordonna de construire, en dehors des frontières de leur empire, une ville qui leur appartiendrait. Il nomma cette ville Amide, l'entoura de murs solides et de fortifications, la peupla d'une population nombreuse et la fit semblable à l'ancienne ville, à celle qu'avait détruite Julien, le tyran. Le gouverneur de la ville insista beaucoup auprès de l'empereur Jovien, pour qu'il lui donnât le nom de Rome ; mais Jovien refusa de le faire, à cause de la paix et de l'amitié qui existaient entre les Romains et les Perses.^[111]

suivant

[47] C'est-à-dire « un certain temps ».

[48] Je crois que la leçon des mss. qui, d'après l'ensemble du récit, désigne évidemment Cambyse, n'est qu'une erreur de copiste. Cependant il est possible que le texte original mentionnât en cet endroit, *Bagosès*, général d'Artaxerxès II, d'après Josèphe, *Antiq.* lib. XI, cap. VII, 1.

[49] La forme correcte de ce nom m'est inconnue.

[50] Au sujet du récit légendaire contenu dans ce chapitre, qui résume, en confondant les personnages et les époques, l'histoire des invasions des Assyriens et des Perses et celle des insurrections des Égyptiens contre la domination persane, voyez mon mémoire inséré dans le *Journal asiatique* septième série, t. X (1877), p. 512.

[51] Dans le texte de Jean Malalas, les noms de Lavinium, Alba et Albania, sont également confondus. Mais l'explication d'*Alba* ne se trouve pas dans Jean Malalas.

[52] Littéralement : « et dans la langue des Barbares elle est appelée Ville neuve. »

[53] Comparez *Joann. Mal. citron.*, col. 265 BC. – *Georg. Cedren. comp.*, col. 281. – L'explication du nom de Carthage se trouve dans Cedrenus ; elle manque dans Malalas.

[54] La Chronique Pascale (col. 289) indique le roi Achaz comme contemporain de la fondation de Rome.

[55] Le traducteur arabe a pris ces *commotions* pour un tremblement de terre.

[56] *La place du combat*, est la traduction de « course de chevaux ». Le traducteur s'est figuré que c'étaient les femmes qui, dans cette occasion, remplissaient le rôle d'écuyères.

[57] Comparez *Joann. Mal. Chron.*, col. 284. – *Chron. Pasch.*, col. 296 et 297. – Après ce passage si complètement défiguré de la narration, il a paru inutile de reproduire le non sens que renferment les deux phrases suivantes, dont la première résume le récit du texte original sur l'institution des *Brumalia* (comparez *Joann. Mal., chron.*, col. 285 et 288 ; – *Chron. Pasch.*, col. 300 A ; – *Georg. Hamart. chron.*, col. 65) ; la seconde paraît être un fragment de la narration touchant l'origine des quatre factions et représente probablement la phrase qu'on lit dans la Chronique Pascale : combinée avec une explication de l'origine des gardes prétoriennes, appelés *Præsentes*. (Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 281.)

[58] Le texte de ce verset est conforme au texte vulgaire de la version éthiopienne des Psaumes.

[59] Ces phrases sont inintelligibles. Il ne serait pas impossible que le traducteur eût reproduit et défiguré ainsi le récit qu'on lit dans la Chronique Pascale (col. 304 et 305 ; – cf. *Joann. Antioch. fragm.*, l. c. fragm. 33, § 1) relatif à l'introduction de l'usage des toges bordées de pourpre.

[60] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 308 B. – Le nom de Ptolémée a été considéré par le traducteur comme un titre analogue à Pharaon.

[61] Ce résumé de l'histoire des soixante-dix interprètes de la Bible ne s'accorde entièrement avec aucune des autres versions.

[62] Dans cette phrase, qui renferme encore d'autres erreurs, ce nom est présenté comme celui d'une ville ou d'une province.

[63] Le commencement de cette phrase renferme un malentendu ; car il était dit, sans doute, dans le texte original, que Seleucus enleva les biens d'Antigonus. Le reste n'est qu'un résumé tronqué du récit légendaire de la

fondation d'Antioche qu'on lit dans la chronographie de Jean Malalas (col. 312 et suiv.).

[64] Ce n'est pas le nom d'une ville, mais nom de la (belle-) fille de Seleucus.

[65] Le traducteur, dans cette première phrase du chapitre, a altéré le sens de l'original.

[66] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 348. – On voit que le traducteur a commis plusieurs erreurs. Le passage concernant Hérode ne se trouve pas dans Jean Malalas.

[67] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 348 AB. Il n'est pas question dans Jean Malalas de l'agrandissement de la ville d'Antioche.

[68] On ne voit pas pour quelle raison le traducteur a changé le Phare en un palais ou une citadelle.

[69] Cette information, relative au canal d'Alexandrie, ne vient pas d'une source byzantine.

[70] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 352 A.

[71] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 297. – *Georg. Cedren. comp.* col. 273, 329, 341. – Au lieu de la phrase : « Il avait blâmé le consul, » etc., il y avait probablement dans l'original : *Il blâmait le consul Manlius Capitolinus, qui, alors qu'il exerçait le pouvoir*, etc. La dernière phrase renferme également une erreur de traduction.

[72] Nous ne savons pas exactement à quelle époque on a commencé à attribuer à Esdras les βροντολόγια ou καλονδολόγια dont il est question dans ce chapitre. Deux rédactions de ce livre, portant le nom d'Esdras, se trouvent à la Bibliothèque nationale (mss. grecs de l'ancien fonds n° 22, fol. 277, et n° 2286, fol. 110-111). Celle qui est contenue dans le manuscrit 2286 est très analogue au texte publié par Ducange (*Gloss. s. v. καλονδολόγια*, t. I, col. 548). Ce texte a été publié par Boissonade (*Not. et Extr.*, t. XI, 2^e partie, p. 186 et suiv.). Le texte du ms. 22 est entièrement différent. (Voyez, sur une autre rédaction, *Lambecii Comment. de Augustiss. Biblioth. Cæsarea Vindob.*, éd. Kollar, t. VI, p. 270. – Comparez Fabricius, *Cod. pseudepigr. Vet. Testant.*, p. 1162 ; – *Cod. apocr. Novi Testam.*, t. II, p. 952.) – Du reste, ce chapitre paraît être une interpolation du traducteur arabe.

[73] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 361 et suiv.

[74] Quoique le texte grec portât, sans doute, *le sénat*, il est certain que le traducteur éthiopien, ici et plus loin, dans le même chapitre, a voulu exprimer l'idée d'*armée*.

[75] C'est-à-dire, des oracles.

[76] Domitianopolis.

[77] C'est-à-dire, le châtement.

[78] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 405 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 604 et suiv.

[79] C'est l'abolition des combats des gladiateurs qui est ainsi travestie par notre texte.

[80] Sur les différentes versions du martyre de Drosis, fille de Trajan, et de ses compagnes, voyez *Acta Sanct.*, sept. t. VI, p. 300 et suiv. Le Synaxaire jacobite rapporte cette légende au 18^e jour du mois de hatour. (Ms. arabe de la Bibliothèque nationale, supplém. n° 90, fol. 55 v°. – Wüstenfeld, *Synaxarion*, p. 121. – Ms. éthiopien de la Bibliothèque nationale, n° 126, fol. 78.) Le texte éthiopien du Synaxaire présente la transcription exacte de ces mots, sauf celui de Trajan.

[81] C'est-à-dire, qui avait vu trois persécutions des chrétiens ; car la persécution de Trajan était considérée comme la troisième.

[82] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 416.

[83] Eusèbe, *Hist. Eccles.*, IV, II.

[84] Comparez Eusèbe, *l. c.*

[85] Le traducteur ayant confondu les noms de Trajan et d'Hadrien, a ajouté le mot *le premier* pour distinguer les deux règnes.

[86] Il est possible que l'auteur ou le traducteur ait confondu le nom de Verus avec Pius.

[87] Le traducteur éthiopien s'est figuré l'acte testamentaire comme un pacte contractuel.

[88] Jean Malalas (col. 424) raconte qu'Antonin, outre les deux portes, construisit à Alexandrie un hippodrome, et fit paver la ville d'Antioche, notamment la place entre les deux portiques construits par Tibère.

[89] Dans le texte original probablement, il était question de la consécration d'Antonin et de l'empereur son prédécesseur.

[90] Au sujet de cette citadelle, voyez Victor Tununensis ep., *Chron. ad ann. 555 (Patrol. lat.*, t. LXVII, col. 960). – Gisb Cuperi *Nole in Ub. (Lactantii) Demortibus*

[91] Ce récit de la prise d'Alexandrie diffère, ainsi que le reste de l'histoire de Dioclétien et de ses collègues, de la narration de Jean Malalas.

[92] Sur cette expression, voyez Combefis, *SS. Eustathii Petri. acta græca*, p. 211 ; - Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. V, p. 465.

[93] C'est-à-dire qu'il consultait les oracles et les augures.

[94] Mot provenant d'un malentendu.

[95] Le traducteur a confondu Maximin avec Maximien.

[96] Il manque évidemment ici dans le texte quelques mots et, de plus, le sens original a été mal rendu par les traducteurs.

[97] Ou *les sujets* ?

[98] La première partie de cette *Histoire* est un résumé du récit de Rufin (*Hist. eccles.*, lib. I, cap. X), reproduit par Socrate (*Hist. eccles.*, lib. I, cap. XX), par Sozomène (*Hist. eccles.*, lib. II, cap. VII) et par d'autres, relatif à la conversion des Ibères du Pont-Euxin. C'est par erreur que l'auteur ou le traducteur a introduit dans cette narration les noms de l'*Inde* et du *Yémen*. Mais notre texte n'a pas été emprunté directement à ces auteurs, qui ne mentionnent pas le nom de sainte Théognoste. Il vient de la même source que l'histoire de sainte Théognoste insérée dans le Synaxaire jacobite, au dix-septième jour du mois de septembre.

[99] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 488.

[100] Il s'agit probablement d'Osius le confesseur.

[101] Ce récit a été entièrement défigurés par le traducteur.

[102] Fausse transcription de Sérapis ?

[103] Comparez Rufin, *Hist. eccles.*, lib. II, ch. XXVIII.

[104] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 489. - *Chron. Pasch.*, col. 745.

[105] Dans les martyrologes grecs, la mémoire du martyr de saint Domèce figure au 23 mars. Le nom du mois éthiopien donné par notre texte est une erreur de la traduction.

[106] Ces phrases si mal traduites correspondent à un passage de l'histoire ecclésiastique de Théodoret, dans lequel cet auteur rapporte un oracle donné à Julien et l'explication des mois de cet oracle παρὰ θηρὶ ποταμῷ, appliqué au Tigris. (Voy. Théod., lib. III, cap. XVI, - Comparez *Georg. Hamart. chron.*, l. c., col. 669.)

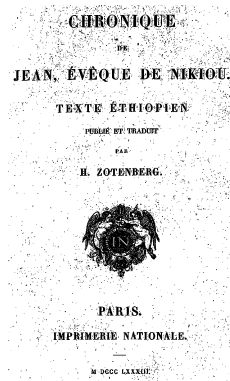
[107] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 493.

[108] Ce chiffre corrompu ne s'explique pas par une erreur des copistes. Il vient peut-être d'une confusion avec la date de 364 de J.-C, année de la mort de Julien, d'après le calcul d'Eusèbe.

[109] Comparez *Chron. Pasch.*, col. 749.

[110] **ΑΙΡΑΡΑ** paraît être la corruption du nom du patrice Arinthée, chargé de négocier la paix avec les Perses.

[111] C'est l'épisode de Nisibe qui est ainsi travesti



JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

CHRONIQUE chapitres LXXXI à LXXXIX

Œuvre numérisée par Marc Szwajcer

[chapitres LI à LXXX](#) - [chapitres XC à CX](#)

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

[précédent](#)

Chapitre LXXXI. Lorsque la guerre fut terminée, Jovien, l'empereur chrétien, quitta la Perse et ramena sains et saufs les soldats qui avaient échappé à la mort. Mais tous ceux qu'il voyait dans les mauvais sentiments de Julien, le tyran, il les extermina et les fit disparaître. Il ouvrit, sans retard, les églises de Constantinople et ferma les temples. Il restitua aux chrétiens les villes que Julien leur avait enlevées et établit dans toutes ses provinces des gouverneurs chrétiens ; il détruisit les temples jusqu'à leurs fondements, et le nombre des païens diminua. Il prohiba aussi la religion des Ariens, qui étaient hostiles au Christ ; car il était orthodoxe, sans fléchir, et adorait sincèrement la sainte Trinité, qui donne la vie à tous. L'éclat qu'il répandait par ses actions, ainsi que par sa foi orthodoxe et ferme, était comme la lumière du soleil ; il était plein de vertus et il prodiguait ses bienfaits à tous les hommes de son temps. Il adressa à toutes les provinces de l'empire romain une ordonnance ainsi conçue : Jovien, Pieux, Auguste, souverain empereur, maître de l'univers, à tous les chrétiens de mon empire. Je vous recommande à Dieu et me réjouis avec vous au sujet de la sainte église qui est au milieu de la cité comme le nombril au milieu du ventre. Elle a triomphé d'une manière éclatante de tous ceux qui l'avaient combattue. Elle a été l'objet du ressentiment de l'empereur Julien, qui l'a fait fermer. J'en ordonne la réouverture ; qu'elle soit rendue à sa paisible existence, afin que le pur et saint sacerdoce y puisse être conféré et que l'on y fasse monter au ciel des prières, que Dieu voudra exaucer avec faveur. Emprisons-nous donc de l'ouvrir, accomplissons ses offices, honorons ses ministres, afin que tout le peuple et l'armée de Rome y accourent ; car elle leur a été donnée par le Seigneur clément et miséricordieux, pour qu'ils s'y livrassent à la prière et à des supplications avec une ferveur parfaite. Jovien adressa aussi une lettre à saint Athanase l'apostolique, patriarche d'Alexandrie, pour qu'il revint dans sa ville avec honneur. Cette lettre était conçue en ces termes : De la part de Jovien, empereur, à saint Athanase, l'ami de Dieu. Nous admirons ta personne, ta sage conduite, tes relations avec les empereurs, tes vertus chrétiennes et tes nobles efforts pour la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ (qu'il soit loué !). Nous te demandons, ô maître vénérable, qui as supporté tant de peines ; qui n'as pas cédé à ceux qui t'ont persécuté, ni reculé devant les périls qui ont fondu sur toi ; qui as réduit à néant la haine et la colère et qui ne t'en es pas plus soucie que d'un fétu de paille, en suivant les traces de la foi orthodoxe jusqu'au bout, laissant l'exemple de ta vie héroïque à tes successeurs que tu as liés par une foi parfaite et par la vertu ; nous te demandons de revenir à présent, dans nos États, de reprendre ton enseignement salutaire, de garder l'église, de gouverner le peuple du Christ et d'adresser tes ferventes prières à Dieu, pour nous et notre empire, afin que par ta prière nous trouvions le salut. Car nous croyons que nous obtiendrons l'assistance de Dieu Très-Haut, lorsqu'elle sera demandée par ta pure et sainte bouche, dont les paroles sont inspirées par le Saint-Esprit. Nous t'adressons cette lettre, pour Rengager à éclairer le peuple de la lumière du Christ, à abolir les idoles que Dieu déteste, et à abolir aussi l'hérésie des Ariens, que nous avons chassés, pour que nous obtenions notre salut par ta prière.^[112] » Saint Athanase, l'apostolique, lumière du monde, après avoir lu cette lettre, convoqua les saints évêques et les vénérables docteurs, et composa deux traités : l'un sur le Verbe de Dieu qui est l'une des trois personnes de la sainte Trinité ; l'autre sur les préceptes du Christ. Puis il adressa à saint Basile, qui méditait constamment sur les œuvres de Dieu et cherchait à les comprendre, une lettre ainsi conçue : Le pieux empereur Jovien, adhère complètement et avec empressement à la foi orthodoxe du concile de Nicée. Réjouis-toi donc : il est orthodoxe et il a rétabli la foi véritable de la sainte Trinité.

L'empereur Jovien acheva sa carrière paisiblement et pieusement, faisant ce qui est agréable à Dieu. Alors,

s'étant mis en route pour se rendre à Byzance, il contracta une maladie ; il traversa la Cilicie et la Galatie et vint dans une ville nommée Didastana, où il mourut. Le monde ne méritait pas de posséder un empereur tel que lui, qui était bon, pieux, clément, modeste, chrétien et orthodoxe.

Chapitre LXXXII. Après la mort de Jovien, l'ami de Dieu, régna Valentinien. Comme il y avait une grande affliction parmi les officiers, à cause de la mort de l'empereur Jovien, il était venu pour pleurer avec les autres. Et comme, tout en se lamentant, ils se préoccupaient de choisir un empereur, alors Salluste, le tribun, qui était chef de l'armée (préfet du prétoire) et qui jouissait d'une grande autorité parmi les officiers, s'approcha et leur donna son avis en disant : C'est Valentinien qui nous convient le mieux comme empereur, car il a été autrefois général et il a été exilé par Julien, le tyran, à cause de sa foi orthodoxe. Sur cet avis de Salluste, les officiers de l'armée et les troupes le proclamèrent empereur et l'on fit annoncer, dans toutes les provinces, par la voix du crieur public, que Valentinien, homme juste, chrétien, dont le langage est véridique et les paroles sincères, était monté sur le trône. Après avoir pris le gouvernement, Valentinien nomma Salluste, qui ne faisait nulle acceptation de personne, premier ministre, chef de l'armée. Salluste, dans l'exercice de ses fonctions de premier ministre, faisait régner le droit et la justice dans toutes les provinces ; il était homme d'expérience et ne se laissait pas corrompre par des dons. L'empereur voyait avec joie qu'il appliquait la justice. Puis Valentinien nomma son frère Valens empereur et l'envoya à Constantinople, tandis que lui-même se rendit à Rome et prit le gouvernement de l'Occident. Il condamna plusieurs magistrats qui commettaient des actes de prévarication et acceptaient des dons. Un homme, nommé Rhodane, officier du palais, avait commis un acte de concussion à l'égard d'une veuve et s'était emparé de ses biens. Cette femme alla en informer l'empereur qui ordonna à Rhodane de lui restituer tous ses biens. A partir de ce jour, il fut respecté par les officiers, l'armée, et par tout le peuple ; car cet empereur honnête et juste haïssait les actes de prévarication ; il jugeait selon la justice et observait le droit.^[113] Ce grand empereur n'épargnait pas même sa femme, l'impératrice Marina, qui avait acheté un jardin d'une jardinière à laquelle elle n'avait pas payé le prix qu'il valait, parce que les estimateurs en avaient fait l'estimation, ayant égard à la personne de l'impératrice et qu'ils avaient incliné en sa faveur. Le pieux Valentinien ayant appris ce que venait de faire sa femme, envoya des hommes craignant Dieu, afin d'évaluer avec soin ce jardin, et il les fit jurer solennellement de procéder à cette estimation avec une rigoureuse justice. Lorsque les estimateurs se furent transportés dans le jardin, ils trouvèrent que l'impératrice avait fait subir à la jardinière un préjudice considérable, et qu'elle ne lui avait payé qu'une faible partie du prix. L'empereur, très irrité contre l'impératrice, l'éloigna de sa présence, la fit sortir du palais et prit une femme nommée Justine, avec laquelle il vécut jusqu'à la fin de ses jours. Quant à sa première femme, il la chassa et l'exila de la ville, et il restitua le jardin à la femme qui l'avait vendu.^[114]

L'empereur Valentinien éleva au rang d'empereur son fils Gratien, qu'il avait eu de cette femme qu'il avait chassée. Et, après avoir accompli des actions louables en grand nombre, il tomba malade et mourut, fidèle à la foi de la sainte Trinité, dans un château appelé *Wâtân*. Il eut pour successeur son frère Valens, qui auparavant avait été chrétien et, dès lors, suivait la voie des Ariens et s'attacha à leur croyance réprouvée. Il persécutait les orthodoxes, et leurs églises furent ouvertement données aux hérétiques impies ; il confisquait injustement les biens des habitants de Byzance et des autres villes.^[115] Sous le règne de ce méchant homme, il y eut un cataclysme dans la ville de Nicée,^[116] où s'était assemblé le saint concile : la mer monta et couvrit la ville. A cette époque était préfet, à Alexandrie, la capitale de l'Egypte, un homme nommé Tatien, qui construisit, à l'endroit appelé Bruchium, deux énormes portes de pierre, par lesquelles il faisait passer le grand fleuve, et qui munit l'Egypte de fortifications.

En ces temps, il arriva un miracle par l'intervention de saint Athanase, l'apostolique, le père de la foi, patriarche d'Alexandrie. En effet les flots de la mer avaient envahi Alexandrie, menaçaient de submerger entièrement la ville et avaient déjà pénétré jusqu'à l'endroit appelé Heptastadion. Alors le vénérable Père, accompagné de tout le clergé, se rendit au bord de la mer, et tenant dans sa main le livre de la sainte Loi, il éleva sa main au ciel et s'écria : O Seigneur, Dieu qui ne faillis point à tes promesses, c'est toi qui as promis à Noé, après le déluge, en disant : Je ne veux pas amener une autre fois un déluge sur la terre ! A la suite de cette invocation du saint, la mer se retira dans ses limites et la colère de Dieu s'apaisa. C'est ainsi que la ville fut sauvée par la prière de saint Athanase, l'apostolique, l'astre sublime.^[117]

Chapitre LXXXIII. Mais voici les illustres empereurs, Gratien et Théodose, les serviteurs de Dieu, qui étaient pleins de zèle pour le bien. L'un délivra les saints croyants des chaînes dont les avait chargés l'empereur Valens, et il fit cesser la persécution des chrétiens. Quant à l'autre, il aimait Dieu avec ardeur, rendit aux fidèles leurs églises et détruisit l'idolâtrie. Il prohiba aussi la doctrine des méchants Ariens et établit la vraie religion, exempte de toute erreur. Grégoire, le théologien, qui auparavant avait été obligé de se cacher et de fuir d'une maison à l'autre et de ville en ville, parut à Constantinople et affermit l'Eglise. (Théodose) construisit aussi une sainte église, monument magnifique. Il chassa de la ville Eudoxe, l'hérétique, le contempteur du Saint-Esprit, et, après avoir chassé ce misérable, il envoya un message à Basile, évêque de Césarée de Cappadoce, à Grégoire de Nysse et à Amphiloque d'Icone, les théosophes, et leur recommanda d'édifier l'Eglise par la vérité et le Saint-Esprit. Ceux-ci disputaient contre les hérétiques, les réduisaient au silence et les confondaient, et proclamaient, en tout lieu, la vraie foi des orthodoxes. Pour en revenir à l'histoire de l'empereur Théodose, l'ami de Dieu, il arriva, lorsqu'il se rendit à Byzance, auprès de Gratien, l'empereur bienheureux, qu'il eut un songe. Il voyait comme Méléce, patriarche d'Antioche, lui posa sur la tête la couronne impériale, par la volonté des princes.^[118]

Il y avait un Arien, demeurant hors de la ville.^[119] Lorsque Amphiloque vint à la cour impériale, il trouva, assis sur des trônes, l'empereur Théodose et ses deux fils, Arcadius et Honorius, que Théodose avait créés empereurs, de son vivant. L'évêque, en se présentant devant eux, salua Théodose, mais ne salua point ses fils. Or Théodose était

blesse parce qu'il n'avait pas salué ses fils. Puis, l'évêque, voyant que l'empereur était mécontent de lui, lui dit : « Sache, ô empereur, que c'est ainsi qu'agissent ceux qui ne saluent pas le Fils et le Saint-Esprit, consubstantiels avec le Père, c'est-à-dire les hérétiques blasphémateurs. Toi, tu ne les as pas expulsés de tes Etats. » L'empereur, en entendant ce langage, reconnut que cet évêque était l'un des meilleurs d'entre les fidèles, et il garda le silence. Et immédiatement, il manifesta son zèle pour la cause de la religion orthodoxe, en promulguant une loi, sous son règne, par laquelle il défendait de laisser demeurer aucun hérétique dans les villes romaines, ni dans les clos, ni dans les champs, ni dans les villages.^[120]

Pendant que l'empereur Théodose séjournait en Asie, il surgit un usurpateur nommé Maxime, originaire de la province de Britannia, qui tua Gratien, le bienheureux empereur, par un guet-apens, s'empara de ses Etats par la force et établit sa résidence à Rome. Valentinien, frère puîné de Gratien, se réfugia à Thessalonique. Quant à Maxime, le tyran, il ne se souciait pas de Dieu, car il était Arien. Il surgit encore un autre, nommé Eugène³, qui avait été auparavant un docteur parmi les païens, qui persécutait les serviteurs du Christ, et qui aimait à pratiquer des sortilèges et les pratiquait habituellement.^[121] Cet homme, avec le consentement de l'armée, qui était d'accord avec lui, s'empara des États de Valentinien et fit mourir ce prince traitreusement. Lorsque Théodose apprit ces événements, il rassembla une nombreuse armée, marcha contre les deux usurpateurs, Maxime et Eugène, et les tua avec l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il était le serviteur ; il vengea ainsi les deux empereurs, Gratien et Valentinien, et prit possession de l'empire romain tout entier et le soumit à son autorité. Il donna aux croyants orthodoxes toutes les églises, dans tout son empire, et il expulsa les Ariens blasphémateurs. Ensuite il convoqua, à Constantinople, un synode d'évêques, cent cinquante saints pères. Il extirpa toute incrédulité et toute hérésie de toutes les provinces de son empire, y introduisit le culte du Dieu un en trois personnes, et fit régner la foi orthodoxe. Le clergé était rempli du Saint-Esprit et parfait dans ses actions, ses paroles et dans toutes ses pensées, et la paix régnait dans l'Eglise, parce que les évêques étaient réunis dans la concorde et dans l'union. Alors, voyant cette situation, Satan fut jaloux et se mit à déchirer et à disperser les membres de ce corps intact, c'est-à-dire la sainte Eglise. En effet, Grégoire le théologien, étant venu assister au concile des chefs du clergé de l'Eglise, édifiait et illuminait par son enseignement la ville de Constantinople. Timothée, patriarche d'Alexandrie, l'exhorta dans un langage angélique à abandonner Constantinople, la ville impériale, et à se rendre à son siège et à son ancienne église, c'est-à-dire à Nazianze (?), pour la gouverner et la garder, parce qu'il n'était pas permis qu'il quittât une église pauvre, pour occuper une église riche ; que c'était là, en quelque sorte, un acte de fornication, un acte contraire aux canons des Pères. Mais, en cela, les évêques d'Orient et les autres évêques présents, qui entendaient ces discours, n'étaient pas d'accord avec lui. Ils étaient encore divisés sur un autre sujet. En effet, le patriarche Timothée s'était arrogé le droit de nommer patriarche de Constantinople Maxime, qui était un homme éminent et qui avait beaucoup souffert de persécutions des Ariens. Il y avait donc désaccord entre les Orientaux et les Egyptiens. Mais Grégoire fut le médiateur et il rétablit l'union parmi eux. Maxime, qui avait été nommé à Constantinople, sans le consentement des évêques, demeurait dans la ville. Alors on fit sortir Grégoire de la ville impériale, sur l'avis de tous les évêques, et il se rendit dans son ancienne église. Grégoire, dont le cœur était ferme comme le roc, n'avait nul souci des choses de ce monde. Tous les habitants le regrettaient ; car il avait sauvé la ville impériale de Constantinople de la prostitution des Ariens. On fit aussi sortir de la ville Maxime, ainsi que tous les évêques qui avaient été ordonnés par lui, et on le renvoya au couvent qu'il avait dirigé auparavant. Ensuite on élut comme patriarche, du consentement des cent cinquante évêques, un homme de grande naissance de la ville de Constantinople, nommé Nectaire, homme sage et prudent, dont la vertu et la piété étaient admirées de tout le monde : on le nomma malgré sa résistance ; puis il s'appliquait à combattre la doctrine des Ariens et défendait avec ardeur la foi orthodoxe. L'union ayant été ainsi rétablie au sein du concile, les évêques s'en retournèrent contents dans leurs provinces. Mais Satan, l'ennemi de notre race, ne manqua pas de susciter des troubles contre le patriarche Nectaire. Alors que Théodose, l'empereur ami de Dieu, s'était mis en marche, à la tête d'une nombreuse armée, pour combattre l'usurpateur Maxime, l'Arien, et que, dans un lieu appelé Milan,^[122] où se trouvait cet Arien usurpateur, les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, sans en être encore venues aux mains, certains Ariens répandirent, par toute la ville de Byzance, la nouvelle mensongère que l'empereur Théodose avait été vaincu dans la bataille et toute son armée détruite. Tous les chrétiens furent dans la crainte et dans la terreur, et les orthodoxes, cédant à leur crainte, se tournèrent vers les Ariens. Ceux-ci, dans leur fureur, allèrent mettre le feu à la maison du patriarche Nectaire.^[123] Aussitôt après que l'empereur Théodose, l'ami de Dieu, eut été informé de leurs méfaits, il attaqua l'usurpateur Maxime et le tua.

En ces temps, le saint patriarche Théophile construisit à Alexandrie une magnifique église, à laquelle il donna le nom de l'empereur Théodose,^[124] et une autre église, qu'il appela, du nom de son fils, Arcadia.^[125] Il y avait un temple dans la ville de Sérapis,^[126] que Théophile convertit en une église qui fut consacrée par lui au nom d'Honorius, le second fils de Théodose. Mais cette dernière, située en face de l'église du patriarche saint Pierre, le sceau et le dernier des martyrs, était aussi appelée église des saints martyrs Cosme et Damien.

Les chrétiens demeuraient alors, sous le règne de l'empereur Théodose, dans une paix parfaite.

Ensuite, Théodose fit exécuter, aux faubourgs de la ville d'Antioche, des constructions considérables. Il fit un nouveau mur, reliant la montagne à la tour^[127] de l'empereur Tibère I^{er}, et il fit élever des murs autour des champs et des clos qui en étaient dépourvus.^[128]

Il arriva ensuite de grands désordres et des actes de révolte, dont les auteurs étaient les Ariens, dans la ville de Thessalonique. Une querelle s'étant élevée entre les habitants et des officiers,^[129] les Ariens se mirent à lancer des pierres à ces officiers, en outrageant ainsi l'empereur. Celui-ci, informé du crime des Ariens, faisant semblant de se rendre à Rome, vint à Thessalonique avec toute son armée, et, usant de ruse, envoya au milieu de la

population les soldats qui exterminèrent les Ariens. Le nombre des morts fut de quinze mille.

L'empereur, ayant été réprimandé à cause de ce grand massacre d'Ariens, par le patriarche Mélèce,^[130] qui était ému de pitié pour des chrétiens, avait manifesté une grande colère contre le patriarche ; puis il regretta de s'être emporté contre lui ; il fit pénitence en jeûnant, en distribuant des aumônes et en versant d'abondantes larmes, et en priant pour obtenir le pardon et la rémission de son péché.

En ces temps, il survint dans la ville d'Antioche une sédition et des événements funestes. En effet, l'empereur, pressé par les nécessités de la guerre qu'il avait à soutenir dans cette province, ainsi que partout ailleurs, ordonna la levée d'un impôt extraordinaire, dans toutes les provinces de son empire ; et l'on arrêta les habitants et on les maltraitait. Les troupes, qui se trouvaient à Antioche, voyant que l'on pendait, sans miséricorde, leurs frères, manifestèrent leur mécontentement, et les habitants de la ville précipitèrent du haut du mur le cerceuil de bronze qui renfermait le corps de la bienheureuse Flaccille,^[131] épouse de l'empereur Théodose, et le traînèrent dans les rues. Lorsque l'empereur fut informé de ces faits, il fut extrêmement irrité. Il révoqua les magistrats de la ville et les exila à Laodicée. Quant aux officiers d'Antioche, qui avaient gravement offensé l'empereur, il ordonna, pour les punir, de livrer aux flammes la ville avec tout ce qui y existait. Ceux qui furent chargés de brûler la ville étaient Césaire, préfet (maître des offices) et Hellébique,^[132] le général. Alors, un moine du désert, un saint de Dieu, se présenta devant les officiers chargés de brûler la ville et leur parla ainsi : « Écrivez à l'empereur Théodose et dites-lui de ma part ceci : Tu n'es pas seulement empereur, mais tu es homme comme nous, quoique tu sois le premier. Tu es sujet aux mêmes misères que toute créature qui est l'image de Dieu. Or, quand lu condammes l'image de Dieu, tu offenses Dieu qui a créé l'homme à son image. Tu es irrité au sujet d'une statue de bronze muette ; combien plus Dieu sera-t-il irrité contre toi et ton gouvernement, quand il s'agit de son image vivante, pourvue d'une âme ! Car c'est lui, lui seul, le Seigneur et roi de l'univers, qui t'a donné le pouvoir. Puisque tu es en colère à cause d'une statue de bronze qui a été détruite, sache que nous pourrions en faire une pareille ; mais toi, tu ne pourras pas faire un cheveu de la tête d'une seule des personnes que tu veux tuer. » A cette époque vivait un prêtre, nommé Jean et surnommé Chrysostome, qui, avant d'être élu patriarche, enseignait pieusement et qui, alors, enseignait et prêchait dans toute la ville. Or, craignant d'être tué par les Ariens, il avait pris la fuite et avait laissé la ville privée de son enseignement salutaire.^[133] Lorsque l'empereur Théodose connut ce fait, il éprouva des regrets et revint de sa colère. Il rétablit dans leurs fonctions, à Antioche, les magistrats de la ville qu'il avait exilés et rendit la liberté à ceux qui étaient en prison. Il adressa à ses agents la réponse suivante : « J'ai été irrité à cause de ma femme morte, Flaccille, qui aimait Dieu, et qu'ils ont outragée, sans qu'elle l'ait mérité d'eux. C'est pourquoi j'ai voulu les punir. Mais, à présent, pour plaire à Dieu qui aime les hommes, afin qu'il soit satisfait de moi, qu'il me donne son aide et qu'il me fasse triompher des incrédules, des barbares et de tous mes ennemis, je leur pardonne ; que la ville d'Antioche soit sauvée et que les habitants demeurent en paix, sans agitation ! »

L'empereur Théodose, après avoir vaincu les usurpateurs, demeura clans la ville de Rome et fit mourir beaucoup d'hérétiques. En ces temps, les boulangers ayant établi des souterrains et des basses-fosses et élevé des constructions dans lesquelles ils préparaient la pâte, y commettaient des actes abominables contre des hommes, notamment des étrangers, des clients et beaucoup de gens qui y venaient soit pour manger et boire, soit dans une intention de libertinage. Les marchands de vin faisaient passer subrepticement ceux qui se présentaient, chez les boulangers, et ceux-ci les saisissaient et les retenaient de force : ces captifs ne pouvaient plus se sauver, et, s'ils criaient, personne ne pouvait les entendre. Ils employaient les uns à tourner la meule pendant toute leur vie, et faisaient demeurer d'autres dans le lieu de débauche, jusqu'à leur vieillesse, et ne les en laissaient pas sortir. Or un soldat de l'empereur que l'on avait poussé par un guet-apens dans ce lieu où se trouvait la meule, et que l'on avait torturé pendant longtemps, las de supporter son sort, fit un effort énergique, tira son sabre et tua plusieurs de ceux qui cherchaient à le retenir ; les autres, effrayés, le laissèrent sortir, et il alla dénoncer cette affaire à l'empereur. Celui-ci fit amener les boulangers, les punit sévèrement et fit détruire leurs repaires. Quant aux femmes prostituées, il les fit promener publiquement, avec accompagnement de sons de cloche, dans la ville de Rome, afin que leur crime fût connu de tous. Il fit aussi exposer publiquement les boulangers. C'est ainsi que Théodose extirpa complètement ces crimes.^[134]

Théodose acheva sa vie vertueuse, laissa une mémoire illustre à ses successeurs et mourut en paix. Il termina sa sainte vie, pieusement et sans péché, et passa de ce monde périssable à la vie éternelle.

Chapitre LXXXIV. Après la mort de l'empereur Théodose, l'ami de Dieu, son empire passa à ses deux fils, Arcadius et Honorius, qui lui étaient nés de la bienheureuse Flaccille, sa femme. Il les avait nommés empereurs de son vivant : Arcadius, pour régner à Constantinople, et Honorius, à Rome. Le corps de l'empereur Théodose fut déposé dans l'église des saints apôtres, à Constantinople.

Arcadius et Honorius étaient parfaitement fidèles à la religion chrétienne. Le pieux Honorius étant tombé malade, son frère Arcadius, en recevant cette nouvelle, partit pour Rome, afin de le visiter. Or Honorius était, par sa sainteté et sa chasteté, un ascète, et il pratiquait, tout en demeurant dans le palais impérial, la vie des anachorètes. Il cultivait la vertu, suivait une discipline sévère et se mortifiait beaucoup ; il portait le cilice sous la tunique de soie qui était le vêtement impérial ; il couchait sur la terre, jeûnait tous les jours de sa vie, priait et chantait des psaumes, et, d'une manière permanente, couronnait ses exercices de piété par ses vertus ; il méprisait profondément le royaume terrestre et aspirait au royaume céleste, et il était tel que Dieu fut content de lui. Il exécuta toutes les mesures louables qui n'avaient pas encore été exécutées par son père, et abolit tous les abus qui étaient une offense à Dieu. Une coutume de ses contemporains était que, dans les arènes, deux hommes luttaient ensemble, et que celui qui avait vaincu l'autre, le tuait, sans être coupable de meurtre. Ce fut alors

qu'un moine, nommé Télémaque, dont la vie était comme celle des anges du ciel et qui était venu de l'Orient à Rome, voyant pratiquer cet abominable et sanglant spectacle, adjura les combattants et leur ordonna solennellement au nom de Jésus-Christ de cesser la lutte, et de renoncer à cette action diabolique de tuer un frère. Les combattants, en entendant ces paroles, déposèrent leurs armes, lancèrent des pierres contre lui, et répandirent le sang de ce pieux ascète, Télémaque, l'homme de Dieu.^[135] Lorsque le saint empereur Honorius apprit l'événement, il fit cesser cette coutume dans la ville de Rome et l'abolit définitivement ; et il y régna ensuite la paix du Seigneur plein de gloire, le maître suprême. Il détruisit aussi les abominables temples d'idoles et les convertit en édifices consacrés aux saints martyrs.

Pendant le séjour de l'empereur Arcadius à Rome, un officier de l'armée, d'origine barbare, nommé Gainas, se révolta contre l'empereur et prit les armes contre lui ; il enrôla un grand nombre de barbares et excita de grands troubles. L'empereur Arcadius quitta Rome immédiatement, retourna à Byzance, plein de zèle pour la religion orthodoxe de son père, et tua l'usurpateur Gainas, l'apostat, qui appartenait à la secte des misérables Ariens.^[136] Il demeura ensuite en paix. Puis l'empereur ami de Dieu, Arcadius, tomba malade et mourut, au temps du pontificat de saint Jean Chrysostome. Son fils, Théodose le jeune, avait été proclamé empereur avant la mort de son père.

Après l'avènement de Théodose le jeune, il y eut une grave sédition à Rome. En effet, l'empereur Honorius (comme beaucoup de sénateurs^[137] étaient hostiles à ce saint de Dieu, à cause de sa belle vie, car il craignait Dieu et accomplissait toutes ses prescriptions), avait abandonné, par dépit, ses États et s'était rendu dans la ville de Ravenne. Alors un capitaine de la province de la Gaule, nommé Athalaric, partit à la tête d'une nombreuse troupe, pour s'emparer de la ville de Rome. Lorsqu'il parut (devant la ville), il s'allia avec les ennemis de l'empereur, qui lui offrirent le tribut de la ville ; mais il le refusa, se rendit au palais et prit tous les trésors de l'empire. Il enleva aussi la sœur de l'empereur Honorius, nommée Placidie, qui était vierge ; puis ce conquérant retourna en Gaule. Il avait un agent, nommé Constance,^[138] lequel ramena, à l'insu de ce conquérant, la jeune fille à son frère, l'empereur Honorius. L'empereur le combla d'honneurs et le nomma premier ministre ; plus tard il l'éleva à la dignité d'empereur et lui donna la jeune fille, sa sœur, en mariage. Ensuite ils partirent tous deux, l'empereur Honorius et Constance, de Ravenne, prirent la ville de Rome et firent mettre à mort les hommes, au nombre de quatre^[139] qui avaient été les auteurs de la sédition contre leur maître, l'empereur Honorius. Celui-ci confisqua leurs biens et brisa le pouvoir du rebelle. Ensuite l'empereur Honorius, l'ami de Dieu, remit son empire à Constance, l'époux de sa sœur, et se rendit à Constantinople, où il fut le collègue de son neveu, Théodose le jeune, en partageant son gouvernement. Mais peu de temps après, il retourna à Rome, étant tombé gravement malade, à la suite de ses exercices multipliés d'ascétisme et de mortification, par le jeûne et la prière ; ses membres se tuméfièrent et il mourut, quittant ce monde périssable, dans sa virginité et sans laisser de fils. Constance, empereur de Rome, eut de Placidie, sœur de l'empereur Honorius, un fils à qui il donna le nom de Valentinien. Mais il surgit un usurpateur, nommé Jean, qui s'empara de ses États par la force.^[140]

Théodose le jeune, après la mort de son oncle Honorius, régna seul à Constantinople. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de virilité, comme il n'était pas encore marié, il était en butte aux obsessions de ses sœurs, Arcadia, Marina et Pulchérie, qui l'engageaient à prendre une épouse et à se donner des enfants. Mais il leur répondait qu'il n'épouserait qu'une jeune fille distinguée, belle, aimant Dieu, intelligente et instruite. Sur cette déclaration, on chercha pour lui, dans toute la ville impériale, et il n'y avait pas (une telle femme) ni parmi les filles de sang royal, ni parmi celles de parents illustres, et l'on parcourut toutes les contrées.^[141] Enfin on rencontra une femme qui était arrivée à Constantinople, et qui surpassait par sa beauté toutes les femmes de l'époque. Elle avait une contestation avec ses frères au sujet de l'héritage de son père et elle était venue pour se plaindre à l'empereur de l'injustice qu'elle avait subie. Le nom de la jeune fille était Athénaïs ou Eudocie. Son père, nommé Héraclite, avait deux fils, dont l'un s'appelait Valérien, l'autre Genesius, et une fille, celle dont nous venons de parler. Leur père, en mourant, ayant recommandé à ses deux fils, de remettre, comme sa part de l'héritage, cent livres d'or à sa fille, celle-ci, mécontente, refusa d'accepter cet argent, disant : « Ne mérité-je pas d'être l'égale de mes frères dans l'héritage ? » Mais les frères refusèrent de lui accorder ce droit et la chassèrent de la maison de son père. Alors la sœur de sa mère la prit, et la conduisit de la province d'Hellade dans la ville de ... chez un frère de son père. Là se trouvait la sœur d'un nommé...^[142] le philosophe, et cette femme, qui résidait habituellement à Byzance, par des démarches habiles, mit la jeune fille en présence des sœurs de l'empereur. Celles-ci, ayant su qu'elle était vierge, la firent venir auprès d'elles, au palais, et en parlèrent à l'empereur. Théodose se rendit auprès d'elle, la regarda sans se cacher et elle lui plut. Alors il la convertit au christianisme, et elle reçut le nom d'Eudocie ; car elle était païenne, de la secte des philosophes ; puis il l'épousa selon la loi des chrétiens, célébra des fêtes de noces en son honneur, et la proclama impératrice. Lorsque ses frères apprirent qu'elle était devenue la femme de l'empereur Théodose et qu'elle avait été proclamée impératrice, ils eurent peur et s'enfuirent, se cachant dans l'intérieur de l'Hellade. Elle leur adressa une lettre les engageant à venir d'Athènes à Constantinople, et elle leur donna de hautes positions auprès de l'empereur : elle nomma Genesius préfet de l'Illyrie, et Valérien général de l'armée. Et elle leur dit : « Si vous n'aviez pas mal agi envers moi, je ne serais pas venue dans la capitale et je ne serais pas devenue impératrice ; c'est par la volonté de Dieu que je suis venue ici. Or je n'agirai pas avec vous comme vous avez agi envers moi. » Alors ils s'inclinèrent vers la terre et lui rendirent hommage. Ensuite elle mit au monde une fille qu'elle appela, du nom de la mère de Théodose, Eudoxie.^[143]

Sous le gouvernement de l'empereur Théodose, il y eut des dissensions dans l'Eglise de Constantinople, à cause de l'exil du bienheureux patriarche Jean Chrysostome, qui avait été exilé du temps d'Arcadius, père de Théodose, parce que l'impératrice Eudoxie avait été irritée contre lui, au sujet de l'affaire de la vigne d'une veuve.^[144]

Il y eut ensuite un grand tremblement de terre dans la capitale : l'empereur manifestait une profonde douleur,

ainsi que tous les sénateurs, le clergé et le peuple, et ils marchaient pendant plusieurs jours les pieds nus.^[145]

Les Isaures s'emparèrent inopinément et par surprise, de la ville de Séleucie de Syrie, ainsi que de la ville de Tibériade, et, après avoir complètement pillé la contrée, ils s'en retournèrent en Isaurie, leur pays, en passant par la montagne appelée Amanus (?).

Toute la population (de Constantinople) ignorait pour quelle cause saint Jean Chrysostome avait été exilé pendant si longtemps et jusqu'à la mort de l'impératrice Eudoxie. A cette époque, il y avait à Constantinople un patriarche nommé Atticus, qui, par sa conduite pleine de sagesse et de prudence, réussit à persuader à l'empereur Théodose d'écrire au saint et sage patriarche d'Alexandrie, Cyrille, successeur de Théophile, pour qu'il consentit à ce que le nom de saint Jean Chrysostome fût inscrit dans les diptyques de l'Eglise avec ceux de tous les patriarches morts avant lui. Saint Cyrille accueillit cette proposition avec une grande joie ; car il aimait l'ami de Dieu, saint Jean Chrysostome, l'orthodoxe, et le vénérât comme un grand docteur. Et dans cette circonstance, il y eut une grande joie dans l'Eglise, l'empereur Théodose fit de nombreuses libéralités aux églises et fit reconstruire dignement celles qui avaient été détruites.

A cette époque, les habitants orthodoxes d'Alexandrie, remplis d'un saint zèle, rassemblèrent une grande quantité de bois et brûlèrent le lieu des philosophes païens.^[146]

L'empereur Théodose n'oublia pas non plus, ni n'abandonna la ville de Rome. Il y envoya un officier, nommé Aspare, avec une nombreuse armée, afin de combattre l'usurpateur Jean. Il vainquit ce rebelle, et délivra Valentinien, le fils de sa tante Placidie et de Constance, le fit demeurer auprès de lui et le maria avec sa fille, celle qui lui était née de l'impératrice Eudocie. Valentinien eut d'elle deux filles ; il nomma l'une Eudocie, et l'autre Placidie.^[147]

Théodose choisit un homme d'entre les philosophes nommé Cyrus et le nomma préfet. C'était un homme sage, de mœurs austères, incorruptible, attaché à la probité et à la justice. De plus, il aimait à élever des constructions nouvelles. Les murs (de Constantinople) étant en ruines depuis longtemps, il les releva en peu de temps. Il n'était point orgueilleux et il était très aimé de tous les habitants de Constantinople. Lors d'une famine, l'empereur Théodose fut témoin comme toute la population acclamait et honorait Cyrus, le préfet. Alors certaines gens furent jaloux de lui et l'accusaient auprès de l'empereur Théodose, disant qu'il avait l'intention de se révolter pour usurper son trône. L'empereur ayant accueilli leurs calomnies, fit arrêter cet homme, l'accabla de mauvais traitements et confisqua tous ses biens. Ces accusations n'étaient pas le seul motif qui le firent agir ainsi. Il était irrité contre lui et voulait le tuer, parce qu'on avait crié : « Il est comme un autre empereur Constantin l'ancien I » Cyrus ayant été prévenu, se réfugia dans une église, et là on le fit métropolitain de la ville de Smyrne, dans la province d'Asie, où les habitants venaient de tuer leur évêque. Lorsqu'il eut pris possession de son siège de métropolitain de Smyrne, il adressa une longue et ardente prière au Dieu du ciel, pour lui rendre grâce de l'avoir sauvé d'une mort imméritée. Sur ces entrefaites, le jour solennel de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ étant arrivé, le peuple et le clergé l'engagèrent à monter en chaire, selon la coutume des évêques, et lui demandèrent de leur parler de la grandeur, de la majesté et de la gloire du maître de l'univers et de sa sainte Nativité. Cyrus leur parla d'abord du péril de mort auquel il venait d'échapper, puis il continua son sermon ainsi : Sachez, mes frères, qu'aujourd'hui est le jour de la Nativité de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Nous l'honorons comme il convient parce qu'en vertu de sa seule volonté, il a été conçu dans le sein de la sainte Vierge Marie, lui qui est le Verbe primordial, créateur ; qu'il soit glorifié avec son Père éminemment bon et son Saint-Esprit qui donne la vie, Trinité consubstantielle, éternellement ! Tous les habitants de la ville vénéraient Cyrus, qui s'appliquait sans relâche à accomplir les devoirs du ministère et les fonctions sacrées ; il remplit sa fonction sacerdotale d'une façon parfaite jusqu'à ce qu'il mourût, entouré de vénération.^[148]

Il arriva encore, sous le règne de l'empereur Théodose, qu'après la mort des patriarches de Constantinople, Atticus et Sisinnius, on fit venir, d'Antioche à Constantinople, pour y enseigner, Nestorius, qui se donnait pour un ascète et docteur versé dans les Écritures ; on le nomma patriarche et il devint un fléau pour les chrétiens dans tous les pays. Aussitôt il se mit à enseigner et à blasphémer contre Dieu, et il refusait de croire que la sainte Vierge Marie eût enfanté Dieu : il l'appelait *mère du Christ*, disant que le Christ avait deux natures. Il y avait à ce sujet, à Constantinople, de graves dissensions et de grands troubles. On détermina l'empereur Théodose à convoquer à Éphèse, un concile composé d'évêques du monde entier.^[149] Deux cents évêques s'étant réunis, ils excommunièrent et déposèrent Nestorius et ses adhérents. Ceux-ci, avec lesquels était d'accord Jean, patriarche d'Antioche, revinrent ensuite à notre sainte religion. Ils communiquèrent avec les deux cents évêques et avec notre saint Père Cyrille, patriarche d'Alexandrie ; ils confirmèrent la (profession de) foi et rejetèrent Nestorius, parce qu'il enseignait la même fausse doctrine qu'Apollinaire. Il ne restait qu'un petit nombre de ceux qui avaient soulevé ces querelles et qui avaient suivi Nestorius, tandis que les croyants orthodoxes gagnèrent en force et devinrent de plus en plus nombreux, sous le règne de l'empereur Théodose ; enfin, Archélaüs, comte d'Orient, se joignit à eux, et devint l'un des nôtres dans la foi orthodoxe, de sorte qu'il n'y eut plus que quelques personnes qui persévéraient dans l'erreur de Nestorius. L'Eglise demeura ensuite en paix et dans la concorde, pendant tout le règne de l'empereur Théodose, l'ami de Dieu.^[150]

Les patriarches qui occupaient (ensuite) le siège de Constantinople, du temps de Théodose, furent les sages patriarches Maximien et Proclus. Le sage Proclus avait, dans son enfance, étudié avec une grande application, et, lorsqu'il était plus âgé, il eut le privilège de demeurer dans la ville (impériale) en se vouant au service de Dieu. Alors il fréquentait assidûment le patriarche Atticus, et écrivait et apprenait tous les enseignements de Dieu. Puis il fut ordonné diacre et, lorsqu'il eut atteint l'âge, on le fit prêtre. Le patriarche Sisinnius, successeur

d'Atticus, le nomma évêque au siège de Cyzique ; mais les habitants de cette ville refusèrent le précieux don dont il les favorisait ainsi, car ils n'étaient pas dignes de recevoir cet instrument choisi de Dieu. En conséquence, Proclus demeura dans la retraite, à Byzance, à l'époque où Nestorius, étant patriarche, troublait l'Eglise, en manifestant sa haine contre Notre-Dame la sainte Vierge Marie, mère de Dieu. Or saint Proclus composa une homélie sur Notre-Dame la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, qu'il prononça dans l'église de Constantinople, devant le peuple assemblé, et dans laquelle il attaqua vivement Nestorius, parce que son esprit allait à la perdition. Son homélie commençait ainsi : Nous célébrons la fête de la Vierge et nous proclamons avec notre langue ces paroles : Aujourd'hui, louons Marie, la mère de Dieu.^[151] ! En entendant ces paroles, tout le peuple glorifiait Notre-Dame, lui adressait des louanges et manifestait un grand enthousiasme. Quant à Proclus, comme il avait touché le cœur de l'empereur Théodose et de tout le peuple, ils voulaient, après l'exil et la déposition de Nestorius, l'élever au siège patriarcal de Constantinople. Mais certains habitants d'entre les principaux de la ville s'y opposaient, en disant dans leur zèle : Cet homme a été évêque d'une petite ville ; comment pourrait-il être le pasteur de cette grande ville ? En conséquence, on nomma patriarche de Constantinople, Maximien, qui, lui aussi, était un prêtre craignant Dieu, mais qui n'était pas pareil à Proclus en sagesse et en science. Il occupa le siège patriarcal pendant deux ans et six mois, vivant dans la retraite et dans la dévotion, puis il mourut en paix. Alors l'empereur Théodose fit venir Proclus, avant que l'on eût enterré Maximien, et ordonna de le nommer au siège de Constantinople. Célestin, patriarche de Rome, écrivit, au sujet de Proclus, au patriarche d'Alexandrie et aux autres évêques. Ceux-ci lui répondirent en ces termes : La loi de l'Eglise ne s'y oppose pas ; que Proclus occupe le siège patriarcal, à Byzance ; car c'est la volonté de Dieu ! En conséquence Proclus occupait le siège patriarcal avec honneur et dignité, dirigeant avec sagesse les intérêts de son troupeau, dans la capitale de l'empire, et combattait les partisans de l'erreur de Nestorius. Il adressa une lettre à l'illustre Armenius, dans laquelle il réfutait Théodore de Mopsueste et Nestorius l'hérétique, et il les excommunia et les rejeta.^[152] Déjà du temps du bienheureux Maximien, l'Orient avait été délivré de la souillure de Nestorius l'hérétique, et la paix régnait désormais dans l'Eglise.

Proclus ramena aussi le corps de saint Jean Chrysostome à Constantinople : il y avait quarante-cinq ans depuis que ce patriarche avait été exilé dans une île appelée Thrace, sous le gouvernement de l'empereur Théodose l'ancien, l'ami du Christ. Proclus fit placer le corps du saint dans l'église des saints Apôtres où reposaient les corps de nos saints Pères les patriarches, qui avaient terminé leur carrière dans la piété et dans la foi orthodoxe, à Constantinople. Il ramena également les (corps des) autres évêques, qui avaient été injustement exilés avec lui et que l'on n'avait pas pu ramener, du temps du bienheureux Atticus.^[153] C'est ainsi que la discorde disparut de l'Eglise, les membres séparés se joignirent, et Proclus les réunit ensemble. Il composa une homélie, digne de la gloire de saint Jean Chrysostome, dans laquelle il demandait à Dieu de pardonner aux parents de l'empereur Théodose le jeune, le péché qu'ils avaient commis envers saint Jean Chrysostome.^[154]

Il arriva aussi, sous le règne de cet empereur, que les barbares qui avaient échappé à la défaite de Jean l'usurpateur, se réunirent et envahirent le territoire de Rome. Lorsque l'empereur ami de Dieu en fut informé, il méditait, selon son habitude, et sa pensée se tourna vers Notre-Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ (qu'il soit loué !), et il jeûnait et pria ; il se montrait plein de pitié pour les pauvres, était charitable envers les malheureux, accomplissait assidûment et avec piété des œuvres agréables à Dieu et pratiquait beaucoup d'autres exercices semblables. Il recommanda à Proclus, aux prêtres et aux moines de prier Dieu pour lui, afin qu'il lui donnât la victoire sur ses ennemis et pour que ses peines et ses œuvres ne fussent pas vaines. Dieu exauça sa supplication, et le capitaine barbare nommé Rhoilos mourut. En effet, Dieu le frappa d'un coup de foudre, et il fut anéanti ; et un grand nombre de barbares moururent de cette mort envoyée par Dieu. Puis un feu descendit du ciel et consuma ceux qui étaient restés. Tous les peuples de la terre reconnurent par cet événement, la puissance du Dieu des chrétiens, et l'on constata la piété et la foi de Théodose, le pieux empereur.^[155]

En ces temps il y avait à Alexandrie une femme païenne, philosophe, nommée Hypathie, qui, constamment occupée de magie, d'astrologie et de musique, séduisait beaucoup de gens par les artifices de Satan. Le préfet de la province l'honorait particulièrement, car elle l'avait séduit par son art magique : il cessait de fréquenter l'église, comme il en avait l'habitude ; il y venait à peine une fois par hasard. Et non seulement, il agissait ainsi en ce qui le concernait personnellement, mais il attirait auprès d'Hypathie beaucoup de fidèles et lui-même faisait bon accueil aux mécréants. Or, un certain jour, alors que, sur l'ordre d'Oreste, le préfet, qui suivait la coutume des juifs habitant Alexandrie, l'on donnait un spectacle, et que tous les habitants de la ville étaient assemblés au théâtre, Cyrille, qui avait succédé comme patriarche à Théophile, cherchait à être exactement renseigné à ce sujet. Un chrétien, nommé Hiérax, homme instruit et capable, qui avait l'habitude de railler les païens, qui était dévoué au vénérable patriarche et recevait ses avis, et qui était versé dans la science de la religion chrétienne, ayant été aperçu au théâtre par les juifs, ceux-ci s'écrièrent : Cet homme ne vient pas ici dans une bonne intention, mais pour apporter du trouble ! Oreste, le préfet, qui haïssait les enfants de la sainte Eglise, fit saisir Hiérax et le fit battre publiquement au théâtre, quoique cet homme n'eût commis aucun crime. Cyrille fut très irrité contre le préfet non seulement à cause de ce fait, mais aussi parce qu'il avait fait mettre à mort un vénérable moine du couvent de Pernôdj,^[156] nommé Ammonius, et d'autres moines. Le gouverneur de la province,^[157] ayant été informé de cet événement, fit dire aux juifs : Cessez vos hostilités contre l'Eglise ! Mais les juifs, qui se prévalaient de l'appui de cet autre magistrat qui était d'accord avec eux, ne tinrent aucun compte de cet avertissement ; puis, accumulant crime sur crime, ils complotèrent un massacre au moyen d'un guet-apens. Ils prirent avec eux des hommes et les postèrent pendant la nuit, dans toutes les rues de la ville, tandis que certains d'entre eux criaient : L'église de Saint-Athanase l'apostolique est en feu ! Chrétiens, au secours ! Les chrétiens, ne se doutant point du piège, sortirent à leur appel, et aussitôt les juifs tombèrent sur eux, les massacrèrent et firent un grand nombre de victimes. Au matin, les autres chrétiens, en apprenant le crime commis par les juifs, se rendirent auprès du patriarche, et tous les fidèles réunis se portèrent, pleins de colère, vers les synagogues des juifs, s'en

emparèrent, les sanctifièrent et les transformèrent en églises, l'une desquelles reçut le vocable de saint Georges. Quant aux assassins juifs, ils les chassèrent de la ville, pillèrent leurs propriétés et les firent partir dans le plus grand dénuement, sans que le préfet Oreste pût les protéger. Ensuite la foule des fidèles du Seigneur, sous la conduite de Pierre le magistrat, qui était un parfait serviteur de Jésus-Christ, se mit à la recherche de cette femme païenne qui, par ses artifices de magie, avait séduit les gens de la ville et le préfet. Ayant découvert l'endroit où elle se trouvait, les fidèles, en y arrivant, la trouvèrent assise en chaire. Ils l'en firent descendre et la tramèrent à la grande église, nommée *Cæsaria*.^[158] Cela se passait pendant le carême. Puis, l'ayant dépouillée de ses vêtements, ils la firent sortir, la traînèrent dans les rues de la ville jusqu'à ce qu'elle mourût et la portèrent à un lieu appelé Cinaron, où ils brûlèrent son corps. Tout le peuple entourait le patriarche Cyrille et le nommait le *nouveau Théophile*, parce qu'il avait délivré la ville des derniers restes de l'idolâtrie.^[159]

Chapitre LXXXV. Peu de temps après cet événement, les juifs d'un endroit nommé *Cimétéria*, situé entre Chalcedoine^[160] et Antioche de Syrie, alors que, suivant leur habitude, occupés à se divertir, à s'enivrer et à se livrer au libertinage, ils jouaient des jeux de théâtre, prirent l'un d'entre eux, rappelèrent le Christ et l'adorèrent, par dérision, et ils blasphémèrent contre la croix et contre ceux qui donnent leur foi au crucifié. Après avoir audacieusement commis un tel sacrilège, ils prirent un enfant, l'attachèrent à une croix et s'en amusèrent ; puis, comme ils étaient lâches, ils tuèrent cet enfant, qui mourut courageusement. Les chrétiens en apprenant les crimes que venaient de commettre les juifs, se précipitèrent sur eux avec fureur, et il y eut beaucoup de morts des deux côtés. Lorsqu'il fut rendu compte à l'empereur Théodose de ces crimes commis par les juifs, il ordonna aux magistrats de la ville de punir les coupables. En conséquence, on prit des mesures sévères contre les juifs qui demeuraient en Orient, et l'on punit tous ceux qui avaient outragé le Christ et ses fidèles.^[161]

A cette époque, beaucoup de juifs de Crète devinrent croyants et se firent chrétiens, à la suite d'une grande calamité qui les avait frappés.

Chapitre LXXXVI. Un juif, nommé *Phiskis*, s'attribua par imposture le rôle suivant. Il disait : Je suis Moïse, le prince des prophètes ; je suis envoyé du ciel par Dieu, et viens pour conduire les juifs qui habitent cette île, à travers la mer, et veux vous établir dans la terre de promission. Il séduisit ainsi les juifs, en leur disant : C'est moi qui ai délivré vos pères de la main du Pharaon, alors qu'ils étaient esclaves des Égyptiens. Il passa une année entière à parcourir la Crète, à leur annoncer cet événement et à les séduire, dans toutes les villes et dans tous les villages ; il les détermina à abandonner leurs industries et à mépriser les propriétés et les biens ; et, en conséquence, ils dissipèrent leurs fortunes. Lorsque le jour qu'il leur avait fixé pour les emmener fut proche, il leur ordonna de le suivre avec leurs femmes et leurs enfants au bord de la mer, puis il leur donna l'ordre de se précipiter dans la mer. Beaucoup d'entre eux périrent, les uns dans leur chute, les autres engloutis au fond de la mer. Cependant Dieu, qui aime les hommes, eut pitié de ses créatures et ne permit pas qu'ils mourussent tous de cette façon terrible. Plusieurs chrétiens qui se trouvaient là, en ce moment, pour regarder, en sauvèrent un grand nombre des flots de la mer ; les autres, qui ne s'étaient pas précipités dans la mer, furent préservés par cette circonstance. Les juifs, voyant que le faux prophète avait péri dans les flots, reconnurent que c'était un imposteur, et, sur-le-champ, ils abandonnèrent leur croyance erronée. A cette occasion un grand nombre de juifs vinrent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, reçurent la lumière du saint baptême qui procure le salut, et crurent en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet événement eut lieu sous le règne de l'empereur Théodose le jeune, l'ami de Dieu, et sous le pontificat d'Atticus, patriarche de la grande ville de Constantinople.^[162]

Chapitre LXXXVII. L'empereur Théodose, lorsque, dans son enfance, il apprenait les saintes Ecritures inspirées par Dieu, avait eu pour compagnon d'études un enfant, nommé Paulin, fils d'un ministre, et les deux enfants avaient grandi ensemble. L'empereur Théodose aimait Paulin, et il lui avait conféré le troisième rang après l'empereur, c'est-à-dire la dignité de *domesticos*.^[163] Paulin était maintes fois couché à table avec l'empereur et l'impératrice, tant était grande l'intimité qui existait entre eux. Puis il arriva qu'il tomba malade, et, pendant sa maladie, on apporta à l'empereur, de la part d'un fonctionnaire qu'il estimait, une pomme, bien que ce ne fût pas la saison des fruits, dont l'empereur et les officiers de la cour^[164] admiraient la beauté. L'empereur donna cent pièces d'or à celui qui l'avait apportée, et l'envoya à sa femme. Celle-ci l'envoya à Paulin, parce qu'il était souffrant et qu'elle avait une grande affection pour lui. Paulin ignorait que ce fruit avait été donné à l'impératrice par l'empereur. Celui-ci, étant venu bientôt après pour lui rendre visite, vit chez lui la pomme. Il rentra aussitôt au palais, fit appeler l'impératrice et lui dit : Où donc est la pomme que je t'ai donnée ? L'impératrice, craignant que l'empereur ne fût mécontent d'elle, ne voulut pas avouer et dit : Je l'ai mangée, ne croyant pas que tu m'en demanderais compte. – Ne l'as-tu pas envoyée à quelqu'un ? demanda l'empereur. Elle nia de nouveau. Alors il fit chercher la pomme, et l'impératrice Eudocie fut couverte de confusion. Les deux époux vécurent pendant longtemps dans le chagrin et la discorde, puis l'impératrice exposa à l'empereur ce qui s'était passé, en appuyant ses paroles par un terrible serment, et elle sut le convaincre que c'était par crainte qu'elle ne lui avait pas d'abord dit la vérité, parce qu'elle avait redouté son mécontentement.

Paulin, de son côté, fut très inquiet et il dit en lui-même : Il vaut mieux pour le malade de demeurer en sa maladie. Lorsqu'il fut rétabli, il conçut de mauvais desseins, et il maltraita Mar-Basilios, l'un des solitaires du désert, que les hérétiques avaient rejeté.^[165] Quelque temps après, l'empereur fut averti que Paulin formait des projets coupables, qu'il aspirait au trône et qu'il préparait une révolte. En conséquence il lui fit trancher la tête, ainsi que Paulin avait voulu agir lui-même avec l'empereur, l'ami de Dieu. L'impératrice Eudocie et l'empereur Théodose l'avaient affectionné et l'avaient honoré d'une manière extraordinaire.^[166] Des historiens qui altèrent les faits, des hérétiques, qui ne se tiennent pas à la vérité, ont prétendu que Paulin a été mis à mort, à cause de l'impératrice Eudocie. Mais l'impératrice Eudocie était sage et chaste, sans tache et parfaite en toutes ses actions.

L'empereur Théodose envoya une lettre au désert de Scété, en Egypte, pour consulter les saints, parce qu'il n'avait pas d'enfant mâle qui pût lui succéder sur le trône. Les saints lui répondirent : Lorsque tu auras quitté ce monde, la foi de tes pères sera changée. Or, comme Dieu t'aime, il ne te donne pas d'enfant mâle, afin qu'il ne soit pas dans le péché. En conséquence, l'empereur Théodose et sa femme, très affligés de cette prophétie, cessèrent tout commerce conjugal, et vécurent, d'un commun accord, dans une parfaite chasteté.^[167] Ensuite, après qu'ils eurent marié leur fille aînée Eudocie avec Valentinien, empereur d'Occident, ainsi que nous l'avons rapporté précédemment, et qu'ils eurent achevé de célébrer le mariage à Constantinople, les deux époux étant partis pour Rome, l'impératrice Eudocie demanda au pieux empereur Théodose l'autorisation de visiter les lieux saints de Jérusalem et d'y adorer pieusement ; car elle avait fait un vœu en ces termes : Quand j'aurai mené à bonne fin le mariage de ma fille, je visiterai les lieux saints. J'accomplirai, disait-elle, mon vœu envers Dieu dans le parvis de la maison de Dieu, en présence de tout le peuple, au milieu de Jérusalem ; et j'implorerai Dieu pour qu'il conserve ton gouvernement, pendant longtemps, en paix. L'empereur, lui ayant donné son consentement, écrivit aux gouverneurs de toute la province, leur ordonnant de recevoir l'impératrice d'une manière digne d'elle, et il la fit accompagner à Jérusalem par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, pour qu'il la bénit et la dirigeât dans l'accomplissement des bonnes œuvres. C'est ainsi que se réalisa pour elle tout ce qu'elle avait demandé à Dieu : elle arriva à Jérusalem, restaura les églises et les habitations, et fit construire un couvent pour les vierges et un hospice pour les pèlerins, et leur attribua de grands biens. Elle fit aussi relever les murs de Jérusalem qui étaient tombés en ruines depuis longtemps. Tout ce qu'elle entreprenait, elle l'exécutait avec autorité. Ensuite l'impératrice se retira du monde et elle vivait dans la solitude.^[168] L'empereur, de son côté, se livrait au jeûne et à la prière, chantant des cantiques et des hymnes et menait une vie pieuse. Ses sœurs non mariées, plus âgées que lui, les bienheureuses Arcadia et Marina, étaient mortes et étaient allées auprès de Jésus-Christ qu'elles aimaient, avant que l'impératrice eût quitté le palais. Pendant le séjour de l'impératrice à Jérusalem, mourut saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, ainsi que Jean, patriarche d'Antioche. Alors reparurent les hérétiques nestoriens, les douze évêques d'Orient, qui s'étaient cachés devant le saint patriarche Cyrille, ceux qui reniaient la sainte Trinité et qui divisaient le Christ en deux natures.^[169] Les évêques hérétiques de Constantinople et d'autres provinces se réunirent aussi à part et à l'insu de tout le monde, et ils disaient que la séparation de l'empereur et de l'impératrice n'avait pas Dieu pour motif, mais qu'ils s'étaient séparés à cause de Paulin et en inimitié. C'est pourquoi l'empereur fut très mécontent du patriarche Flavien et de ses partisans et il leur dit : Le feu allumé par les nestoriens qui était éteint, vous l'avez rallumé de nouveau. En effet, ils avaient suscité de grands troubles dans l'Eglise. Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose, protégeait le patriarche Flavien. Mais elle ne pouvait pas le protéger ouvertement, parce qu'elle craignait la ferme autorité de l'empereur Théodose, qui haïssait ceux qui prétendaient que le Christ avait deux natures, après avoir été un ; et ceux qui avaient formé cette conception coupable travaillaient en vain.

La sœur de l'empereur, Pulchérie, dans sa perversité, lui demanda un jardin, et l'empereur lui accorda l'objet de son désir. Alors elle écrivit un acte frauduleux en ces termes : Le palais de l'impératrice, ses clos et ses jardins, tout cela m'est donné par l'empereur. Et elle remit ce document à l'empereur pour qu'il le signât. Lorsqu'on en fit la lecture devant le Sénat assemblé, Pulchérie se leva, et, se tenant au milieu des hommes, sans pudeur, reprocha d'une manière insolente à l'empereur d'accomplir avec négligence les actes du gouvernement. Puis, lorsqu'il prit le document pour le lire et le signer, il y trouva écrits ces mots : En ce qui concerne l'impératrice Eudocie, elle devient mon esclave.^[170] L'empereur très irrité, à cause de ce qu'il venait de lire, et aussi parce que Pulchérie était insolente et qu'elle manquait de pudeur, la fit transporter dans un local et donna au patriarche l'ordre de lui imposer la main et de la consacrer diaconesse. A la suite de cet événement, il y eut une grande inimitié et une grande haine entre l'impératrice Eudocie et Pulchérie, et l'empereur se sépara de sa sœur Pulchérie.^[171]

Ensuite l'empereur donna l'ordre de convoquer un autre concile dans la ville d'Éphèse et il y fit venir Dioscore, qui avait été nommé patriarche d'Alexandrie après Cyrille. Flavien, patriarche de Constantinople ; Eusèbe, évêque de Dorylée ; Domnus, patriarche d'Antioche ; Ihas, Jean, Théodoret et ^[172], évêques d'Orient, furent déposés.

Après cet événement, l'excellent empereur Théodose tomba malade et mourut : il quitta cette vie pour aller auprès de Dieu. Tandis que l'impératrice Eudocie vivait dans la retraite, aux saints lieux de Jérusalem, Pulchérie, audacieusement, sans avoir pris l'avis de Valentinien, empereur de Rome, ni celui des magistrats et du Sénat, publia un décret impérial, épousa Marcien général de l'armée (le tribun), plaça sur sa tête la couronne impériale et le fit empereur ; elle devint sa femme et sacrifia sa virginité.^[173] L'empereur, de son vivant, l'avait surveillée, malgré elle, afin d'empêcher que quelqu'un n'eût commerce avec elle et n'usurpât ensuite sa couronne.

Le jour de l'avènement de Marcien, il y eut, sur toute la terre, une obscurité, depuis la première heure du jour jusqu'au soir, pareille à l'obscurité qui était tombée sur l'Égypte, du temps de Moïse, le prince des prophètes. Les habitants de Constantinople, saisis d'une immense frayeur, étaient consternés ; ils pleuraient, se lamentaient, et manifestaient leur affliction par des cris et des gémissements extraordinaires ; il leur semblait que la fin du monde était proche. Le Sénat, les magistrats, l'armée, et toute la population, grands et petits, qui étaient dans la ville, en plein désordre, s'écriaient : Jamais, sous les règnes précédents, dans l'empire romain, nous n'avons entendu ni vu un événement pareil ! Et ils murmuraient beaucoup, sans parler ouvertement. Le lendemain, Dieu, dans son amour pour les hommes, eut pitié d'eux : le soleil se leva et la lumière du jour reparut.^[174]

L'empereur Marcien convoqua dans la ville de Chalcédoine, un concile, composé de six cent trente-six évêques. Ceux-ci déposèrent Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et décidèrent que Flavien, qui avait été déposé autrefois et qui était mort dans l'exil, du temps de Théodose, l'empereur bienheureux, fût mentionné dans les diptyques ; et l'on

inscrivit son nom, comme patriarche orthodoxe, dans les diptyques de l'Eglise. Puis, lorsque des troubles éclatèrent à Constantinople et parmi toutes les populations, Marcien tomba gravement malade ; il resta malade pendant cinq mois, ses pieds se tuméfièrent et il mourut. La durée de son règne avait été de six ans. Pulchérie était morte avant Marcien.

A cette époque s'endormit, dans la sainte ville de Jérusalem, l'impératrice Eudocie, pleine du mérite des bonnes œuvres et de la foi pure. Elle avait refusé de communiquer avec Juvénal, évêque de Jérusalem, et avec les hommes qui avaient été assemblés à Chalcédoine ; car elle savait qu'ils avaient altéré la vraie religion de nos saints Pères et des empereurs orthodoxes. Au contraire, elle demandait la bénédiction aux moines-prêtres qui étaient en communion avec Théodose, patriarche d'Alexandrie.^[175] Après avoir ainsi accompli ces choses, elle mourut, et l'on déposa son corps, avec honneur et avec des panégyriques, dans le tombeau qu'elle avait construit de son vivant. C'est ainsi qu'elle alla vers Dieu le très glorieux.

Chapitre LXXXVIII. Après la mort de Marcien, régna l'empereur Léon l'ancien. Sous son règne, la ville d'Antioche fut profanée [et couverte de ruines] à la suite d'un tremblement de terre. Il tomba du ciel, dans la ville de Constantinople, au lieu d'eau, une pluie d'éclairs, et (les flammes) s'élevaient au-dessus des toits. Les habitants, consternés, vinrent à Dieu avec des prières et des supplications. Or ces éclairs avaient été du feu ardent, que Dieu, à cause de son amour pour les hommes, avait éteint et changé en éclairs. Après cette pluie d'éclairs, il y eut de nouveau, à Constantinople, un feu, tombé du ciel, comme il n'y en avait jamais eu auparavant : il s'étendait d'une mer à l'autre. L'empereur, craignant d'être atteint par les flammes, quitta le palais et demeura dans une église, consacrée à saint Mammès, pendant six mois, se livrant à des prières et à des supplications, ainsi que l'on avait fait du temps de Marcien.

L'empereur Léon défendit, le saint jour du dimanche, pour la sanctification du sabbat, tous les jeux de théâtre et des musiciens. Il expulsa aussi les Ariens de toutes les provinces de son empire et défendit à tous ses sujets de les laisser entrer dans les églises.^[176]

Il arriva aussi, sous le règne de cet empereur, que l'on accusa un philosophe, nommé Isocase, fils de ^[177]... C'était un homme d'une haute sagesse et un juge intègre ; comme il était païen, il favorisait les gens de Cilicie, alors qu'il remplissait les fonctions d'Interprète^[178] à Antioche. L'empereur le livra entre les mains de Pusaëus, le préfet, général en chef (préfet de prétoire), pour l'expulser. Mais on l'arracha d'entre les mains du préfet, et on le conduisit, nu et les mains attachées au dos, à la porte appelée Zeuxippe, où il y avait une foule de gens assemblés. Le préfet, se tenant sur le tribunal, lui adressa la parole en ces termes : Vois-tu bien quel triste spectacle tu offres au milieu de cette assemblée ? Il répondit : Je le vois et ne m'en étonne pas ; car je suis homme et suis tombé dans la souffrance du corps ; ainsi que je jugeais les hommes, je méjuge maintenant moi-même. En entendant cette fière réponse, les gens du peuple qui assistaient (au jugement), l'arrachèrent d'entre les mains du préfet et le conduisirent dans une église et, sans qu'on lui fit subir aucune violence, il crut en Jésus-Christ, disant : Mes pères étaient des idolâtres, me voilà devenu chrétien ! On l'instruisit dans la religion chrétienne et on le baptisa et il devint chrétien ; puis on le mit en liberté, il reprit ses fonctions et retourna dans sa province, avec l'amitié de l'empereur.^[179]

Lorsque l'empereur Léon fut instruit des troubles qui avaient eu lieu à Alexandrie, du temps de Marcien, et des meurtres qui avaient été commis à cause du concile de Chalcédoine, et qu'il apprit que les habitants avaient rétabli la vraie foi en une seule nature de Jésus-Christ et qu'ils avaient tué Protérius, l'évêque des Chalcédoniens, qui avait donné prise contre lui (cet évêque avait d'abord été archiprêtre à Alexandrie ; puis, lorsqu'il eut signé le rescrit impérial, les Chalcédoniens l'avaient nommé évêque, mais la population orthodoxe s'était soulevée contre lui, l'avait tué et avait brûlé son corps) ; lorsque l'empereur Léon eut appris tout cela, il nomma patriarche d'Alexandrie, Timothée, disciple du patriarche Dioscore. Timothée, auparavant, avait vécu pieusement comme moine au couvent de Cal-môn et il était prêtre ; il fut nommé patriarche après la mort de Dioscore, qui avait été déposé illégalement par l'empereur Marcien et son concile. Or Timothée refusa d'adhérer au concile des Chalcédoniens qui troublait le monde entier.

L'empereur Léon adressa ensuite à tous les évêques une lettre, les adjurant de lui faire connaître exactement leur opinion au sujet de ce qui s'était passé au concile de Chalcédoine. Mais, comme les évêques craignaient l'empereur, ils se dérobèrent et ne se prononcèrent point vis-à-vis de lui, au sujet du concile. Il n'y eut que deux évêques qui lui exprimèrent leur sentiment : l'un, nommé Eustathe, de Béryte, homme plein de savoir et d'expérience, et versé dans les écritures saintes, déclara à l'empereur que ce fut par crainte de Marcien que (les évêques de Chalcédoine) avaient altéré la foi, de sorte que le monde entier a été troublé, ainsi que toute l'Eglise. Le second (qui répondait de cette manière), était un évêque nommé Amphiloque, de la ville de...^[180] Les autres évêques, ses sujets, s'abstinrent de parler ouvertement à l'empereur de la tyrannie de l'empereur Marcien, et de lui dire que ce que l'on avait fait à Chalcédoine avait été fait par crainte de l'autorité impériale et du pouvoir.

En ce temps se fit connaître Eutychès le Nestorien, qui recherchait la perdition ; c'était un homme qui ignorait les saintes Ecritures, parce qu'il ne s'appliquait pas à les apprendre.

Or le patriarche Timothée, à son arrivée à Alexandrie, fut enlevé et conduit dans un lieu appelé Chersonèse (?), où on le fit demeurer. Il y eut du mécontentement et des émeutes à Alexandrie. Le préfet de la ville qui avait usé de violence envers le saint patriarche Timothée, tomba en pourriture et mourut.^[181] Alors les habitants disaient entre eux que tout ce malheur qui l'avait frappé était un châtement de Dieu glorieux et très haut, à cause du traitement que l'on avait infligé au serviteur de Dieu, le patriarche Timothée, afin que tout le monde reconnût que Dieu veille

sur ses élus et qu'il rend justice aux opprimés.

Après l'empereur Léon et les empereurs ses successeurs, régna Basilasque, lequel proclama Auguste son fils Marc et le prit pour collègue, pendant peu de temps.^[182] Comme sa sœur Vérine avait agi d'accord avec lui, elle lui demanda (de proclamer Auguste) le chef des magistrats (le maître des offices) de l'empereur, et elle obtint pour lui la dignité de Patrice.^[183]

Or l'empereur fit chercher le saint patriarche Timothée, dans le lieu d'exil où Pavait envoyé Léon l'ancien, et l'appela auprès de sa personne. Lorsqu'il fut amené à Constantinople avec les honneurs et les égards dus à sa dignité sacerdotale, le Sénat et le peuple lui firent grand accueil. Une lettre fut envoyée dans toutes les provinces et à tous les évêques avec l'ordre d'expulser tous ceux qui professaient la foi des Chalcédoniens, de les excommunier et de les rejeter. De son côté, saint Timothée, ainsi que ses pieux compagnons firent à l'empereur Basilasque cette déclaration prophétique : Du jour où tu auras renié la profession de foi contenue dans cet écrit, ton gouvernement ne subsistera plus et ton règne déclinera rapidement. Il répondit : Je ne renierai jamais cette profession de foi ; au contraire, je réunirai un concile dans la ville de Jérusalem, afin que la foi orthodoxe soit définitivement établie. Le saint patriarche Timothée, ayant entendu ces paroles, se rendit à Alexandrie, portant avec lui la profession de foi écrite au nom de l'empereur, et occupa son siège. Mais l'empereur Basilasque, s'étant laissé séduire par des dons, manqua à sa parole, détruisit ce qu'il avait précédemment établi, et ne convoqua point de concile dans la ville de Jérusalem, ainsi qu'il Pavait promis au patriarche Timothée ; au contraire, il écrivit une autre lettre, par laquelle il ordonna de laisser les Chalcédoniens dans leur foi et de les respecter. En conséquence, la prophétie du vénérable Père Timothée et des religieux, ses compagnons, s'accomplit ; il y eut, à Constantinople, une peste (si meurtrière) qu'il manquait de gens pour enterrer les cadavres qui pourrissaient ; puis la ville de Gabala, en Syrie, fut détruite par un tremblement de terre. Enfin Zénon, empereur de Rome, se mit en campagne et souleva la province d'Isaurie, et, ayant rassemblé une nombreuse armée, il marcha sur Constantinople. En arrivant dans la ville d'Antioche, il fit arrêter le patriarche Pierre, qui devait le renseigner sur les desseins de l'empereur Basilasque à son égard. Basilasque apprenant la marche de Zénon, envoya pour le combattre les généraux Armatius et Serbâtôs (?)^[184] avec un grand nombre de soldats qu'il avait au palais, à Byzance. Lorsque ces officiers s'étaient présentés, il les avait adjurés par le saint baptême de ne pas le trahir, ni de mal agir envers lui. Mais ils s'abstinrent de combattre l'empereur Zénon et lui firent dire secrètement : « Nous nous retirerons vers un endroit, rends-toi complètement maître de la ville. De plus, ils avaient donné à Basilasque un conseil insidieux en lui disant : Prends une route différente et livre bataille à Zénon, à la porte de Constantinople. Puis, au moment où Zénon approcha des murs, tous les sénateurs allèrent au-devant de lui, et il fut très heureux d'être ainsi accueilli par eux. La belle-mère de Zénon, nommée Vérine, fit jeter son frère Basilasque dans une citerne. Comme il y était en danger, ainsi que sa femme Zénonide et ses enfants, ils se réfugièrent auprès du baptistère d'(une) église. Tous les sénateurs rendirent hommage à l'empereur Zénon et le proclamèrent leur empereur. Celui-ci envoya à l'église (dans laquelle s'était réfugié Basilasque), lui enleva les attributs de l'empire qu'il portait sur lui, l'attira par une fallacieuse promesse, lui et ses enfants, puis il chassa les malheureux du palais et les fit transporter dans la province de Cappadoce, dans un château nommé Linnès. Le préfet de la province, lorsqu'ils lui furent amenés, les enferma dans une tour, suivant l'ordre de l'empereur, et les y laissa sans nourriture et sans eau ; on les laissa mourir sans pitié et on les enterra au même endroit.^[185] Quant au patriarche Pierre, on le transporta, chargé de chaînes, dans la ville d'Euchaïtès du Pont, parce qu'il avait été dans les bonnes grâces de l'empereur Basilasque, et l'avait soutenu ; c'est lui aussi qui l'avait couronné ; c'est pourquoi Basilasque l'avait nommé patriarche. [On nom nia ensuite patriarche d'Antioche Etienne,]^[186] qui proscrivait la secte de Nestorius. En conséquence tous les habitants de la ville le détestaient, et il fut massacré par la population d'Antioche et le clergé, dans un endroit appelé ^[187], le jour de la commémoration des Quarante martyrs ; après l'avoir tué, on jeta son corps dans le fleuve appelé Oronte. L'empereur Zénon désigna, à sa place, un autre patriarche nommé Calandion, en le distinguant d'une manière particulière.^[188] Lorsque l'empereur retourna dans sa ville, il distribua beaucoup d'aumônes aux pauvres et établit en ce lieu comme son lieutenant, Armace ainsi que son fils, César, conformément à la promesse qu'il leur avait donnée. Cet Armace, étant maître du gouvernement, adopta des allures tyranniques et devint très puissant ; personne n'osa lui résister et il forma de coupables projets. L'empereur, informé de ses actions criminelles, le fit tuer dans la galerie du palais. Puis, comme il se proposait de marcher contre la Perse, considérant la jeunesse du César Basilasque, fils d'Armace, il lui ôta la couronne d'investiture, ordonna de le créer métropolitain de Cyzique et distribua ses biens au peuple.^[189]

Voyant toutes ces choses, Théodoric, l'un des patrices,^[190] ... craignant de subir, de la part de l'empereur Zénon, le même sort qu'Armace, se mit à la tête de ses guerriers, qui étaient des Goths de la province de Mésie ; Théodoric avait été élevé dans la capitale, et connaissait la science profane. Il marcha sur la ville de Sélymbrie, soumit les habitants et s'empara de toute la province de Thrace. Il vint ensuite avec une force formidable, de la ville de Sycène, et demeura longtemps sans pouvoir rien entreprendre contre la ville de Byzance ni contre l'empereur Zénon. Alors il marcha sur la ville de Rome, se fit amener le chef des barbares, qui portait le titre de *rex*, nommé Odoacre, sur l'avis du Sénat, s'empara de la ville de Rome par la force, tua tous les barbares et y résida pendant quarante-sept ans à titre de roi : il n'admit aucun autre roi à côté de lui et y fit reconnaître la souveraineté de l'empereur Zénon ; il ne prenait aucune mesure sans l'avis de l'empereur, et était respecté par les magistrats et par le Sénat.

Une femme patricienne de Rome, nommée Juvenalia, qui avait été l'épouse de ...,^[191] vint trouver Théodoric et lui dit : Voilà trois ans, que je suis sous le coup d'une injustice et que j'ai un procès avec le patrice Firmus, et l'on ne m'a pas rendu justice. Théodoric fit appeler les juges et leur dit : Je vous avertis que si, dans deux jours, vous n'avez pas terminé le procès de cette femme avec ses adversaires, et si vous ne rendez pas justice aux deux parties

avec équité et selon la loi, je vous fais trancher la tête. Les juges se retirèrent immédiatement, et demeurèrent deux jours à terminer selon la justice le procès de cette femme. Alors celle-ci alluma un cierge et (tenant ce cierge), vint trouver le roi pour lui rendre grâce et lui dit : Voici mon procès qui est demeuré si longtemps en suspens terminé grâce à tes ordres. Le roi fit alors appeler les juges et leur parla ainsi : Hommes pervers, qui venez de terminer en deux jours une affaire que vous n'avez pu terminer en trois ans ! Puis il donna l'ordre de leur trancher la tête. La crainte se répandit dans la ville, et Théodoric délivra les citoyens de Rome de toute injustice. Ensuite, après la mort de Théodoric, régna Athalaric, qui était de la secte des Ariens.

L'empereur Zénon envoya ensuite un officier, appelé *Questor*, à Alexandrie, afin de lui amener le patriarche Timothée, l'homme de Dieu. Lorsque le questeur se présenta devant le patriarche Timothée et lui dit que l'empereur l'appelait auprès de lui, le patriarche lui répondit : L'empereur ne me verra pas. Et aussitôt il tomba malade et mourut, ainsi qu'il avait dit.^[192] Alors la population orthodoxe se leva et élut comme patriarche l'archidiacre Pierre, surnommé Mongus.^[193] Les magistrats de la ville voulurent l'arrêter, mais il s'échappa d'entre les mains des soldats et se réfugia dans la maison (de l'un) des fidèles ; et il y eut des troubles dans la ville. Les partisans de Proterius le chalcédonien, de leur côté, élurent un patriarche, nommé Ayes,^[194] qui mourut peu de temps après, tandis que les fidèles... [puis les Chalcédoniens élurent un patriarche]^[195] nommé Jean, l'un des Tabionnésiotes.^[196] Celui-ci, également, s'était emparé du siège d'Ayes, en corrompant les magistrats par des dons. Il déclarait avoir pris l'engagement solennel de ne point rechercher l'agrément de l'empereur Zénon pour sa nomination au gouvernement de l'Église. Lorsque l'empereur Zénon fut informé de ce propos, il fut très mécontent et donna l'ordre de l'expulser. Jean, en apprenant que l'empereur avait ordonné de l'expulser, prit la fuite et se rendit dans la ville de Rome. A cette époque, Acacius, patriarche de Constantinople, étant en faveur auprès de Zénon, détermina l'empereur à faire écrire l'Hénotique, c'est-à-dire la profession de foi des trois conciles de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse, et à faire rejeter les autres conciles. C'est pourquoi il fit revenir, de la ville de ... à Antioche, le patriarche Pierre, qui autrefois avait pris la fuite.^[197] Calandion, patriarche d'Antioche, dans la crainte d'être tué parce qu'il était chalcédonien, s'enfuit ; car les habitants avaient déjà tué le patriarche Étienne, son prédécesseur. Le clergé et le peuple priaient pour l'empereur Zénon, et le patriarche Pierre accepta l'Hénotique de l'empereur. Cependant il y eut, sous son pontificat, des troubles dans la ville au sujet de la profession de foi écrite par l'empereur, parce que nous maudissons le concile de Chalcédoine et la profession de foi réprouvée (des évêques) qui proclame que le Christ a deux natures, tandis que l'écrit de Zénon déclare (seulement) que le verbe de Dieu qui a été fait chair est d'une seule nature et que l'on devait mentionner (dans les diptyques) les évêques qui avaient été expulsés.

L'empereur Zénon, lorsqu'il eut reçu en grâce Armace, père du César, avait fait un pacte avec Illus^[198] et était d'accord avec lui. Puis l'armée d'Illus avait combattu contre l'empereur Zénon. Illus, voyant qu'Armace qui aimait l'empereur Zénon, avait été mis à mort, et craignant le même sort, se réfugia en Isaurie. Il avait fait demander à l'impératrice Véline, belle-mère de Zénon, de fléchir l'esprit de l'empereur en faveur d'Armace ; mais Véline n'y avait pas réussi. L'empereur Zénon avait caché à son frère Longin les mauvais desseins qu'il nourrissait contre celle-ci, pour qu'il n'y eût pas de mécontentement et une cause de troubles à Byzance, car elle avait été autrefois impératrice ; dans le plan qu'il avait ourdi, il était convenu avec Illus qu'il l'éloignerait et l'enverrait en Isaurie, et l'y ferait mourir. Lorsque Véline se rendit dans ce lieu, Illus vint et s'enferma dans le château, plaça un grand nombre de soldats pour le garder et prit avec lui Longin, le frère de l'empereur. Lorsqu'elle sut ces circonstances, elle envoya un message à sa fille, l'épouse de l'empereur, et celle-ci demanda à l'empereur de permettre à Véline de demeurer dans le château d'Isaurie. L'empereur lui répondit : Je ne puis mécontenter Illus le patrice ; mais adresse-toi toi-même à lui, et, s'il consent, je le lui permettrai. Alors l'impératrice lui envoya un message et le pria avec des larmes de pardonner à sa mère, et de la laisser demeurer dans ce lieu. Mais Illus refusa de lui accorder sa demande et lui dit : Sans doute, tu veux que j'élève un autre empereur pour remplacer ton mari ! L'impératrice extrêmement irritée contre lui, alla trouver l'empereur et lui dit : Est-il possible que je demeure dans le palais en même temps qu'Illus ? L'empereur lui répondit : Fais ce que tu voudras ; car je t'aime bien plus qu'Illus et que beaucoup d'autres. L'impératrice, encouragée par cette parole de l'empereur, ordonna à *Adrianus*^[199] de le tuer. *Adrianus*, le chef des eunuques, en chargea un homme appelé *Scholarius*,^[200] qui, étant général de l'armée, avait avec ses gens libre accès à la résidence de l'empereur. Il arriva et tira son sabre pour frapper Illus et lui trancher la tête, dans la galerie du palais. L'un des officiers, voyant cela, accourut et lui arracha le sabre, après qu'il eut, au lieu d'atteindre la tête, coupé l'oreille droite d'Illus. L'eunuque *Scholarius* qui avait frappé Illus fut tué, et Illus emporté par ses gens dans sa maison. L'empereur Zénon, informé de cet événement, déclara par serment qu'il avait ignoré cet attentat de l'eunuque contre Illus. Lorsque Illus fut guéri, il demanda à l'empereur Zénon de lui permettre de se rendre en Orient, pour changer d'air, afin d'éviter un retour de sa maladie. Dissimulant ses desseins perfides, il lui parla avec humilité, pour qu'il le laissât partir, et Zénon, sans reconnaître la ruse, lui en donna l'autorisation. Il nomma à sa place un homme nommé ... et lui donna le pouvoir. Or, Illus désirait emmener avec lui Léonce et Pamprépius, sous le prétexte qu'ils négocieraient la conciliation entre Véline, mère de l'impératrice, et l'empereur Zénon, pour qu'elle revînt auprès de lui honorablement. L'empereur agréa cet arrangement et laissa partir ces trois personnes, ainsi que (deux) autres personnages illustres, nommés Marsos et Valianos (?),^[201] magistrats de l'Isaurie, et plusieurs préfets et beaucoup de troupes. Lorsqu'ils furent arrivés à Antioche la grande, Illus y demeura pendant une année, et les habitants de la ville le comblèrent d'honneurs. Puis, s'étant rendu en Isaurie, il fit descendre Véline du château et ils se lièrent par des serments réciproques. D'accord avec Pamprépius qui était adonné à la magie et au mensonge des démons,^[202] il détermina les officiers à créer empereur Léonce, et ils le proclamèrent dans l'oratoire de Saint-Pierre, hors des murs de Tarse, capitale de la Cilicie. Or Véline adressa une lettre à toutes les villes, aux préfets et aux troupes d'Orient, ainsi qu'aux villes d'Égypte, pour les engager à reconnaître le gouvernement de Léonce sans opposition. Puis l'impératrice Véline,

Auguste, écrivit une lettre ainsi conçue : Je vous fais savoir, au sujet de notre empire, qu'à la mort de l'empereur Léon, d'heureuse mémoire, nous avons nommé empereur Trascalissée, qui est Zénon, pour être l'exécuteur fidèle de notre autorité et pour qu'il gouvernât bien le peuple. Voyant à présent qu'il a abandonné la probité, et reconnaissant qu'il est insatiable, nous le considérons comme un tyran et (nous le déclarons) usurpateur et rebelle. Maintenant nous avons nommé un autre empereur, chrétien, aimant Dieu, distingué par la piété et la justice, afin qu'il relève le pays par sa bonne conduite, qu'il mette fin à la guerre, et pour qu'il protège ses sujets, selon la loi établie. Nous avons donc couronné de la couronne impériale, Léonce, pour être empereur de l'empire romain, lequel s'appliquera à faire le bien. Lorsque cette lettre eut été lue dans la ville d'Antioche, toute la population s'écria : Agis avec bonté envers nous, ô Seigneur ; fais ce qui est pour notre bien ! On envoya aussi la lettre à Alexandrie. Léonce vint ensuite à Antioche, résida dans le palais et nomma Lillianus préfet et juge (préfet du prétoire). Après y être resté quinze jours, il se rendit à Chalcis, ville de l'Isaurie,^[203] pour attaquer les habitants de cette ville qui refusaient de le reconnaître et l'appelaient rebelle à l'empereur. Quand il eut lutté un mois et demi contre les habitants de la ville sans réussir à s'en emparer, l'empereur Zénon, ayant connu la situation, envoya contre ces conjurés un officier scythe, nommé Jean, vaillant homme de guerre, avec de nombreuses troupes. Illus, qui se trouvait en Cilicie, en apprenant que Léonce n'était pas en mesure de résister au général Jean, se transporta auprès de Léonce et de Vérine, et ils résolurent de fuir ensemble et de s'enfermer dans un château d'Isaurie appelé Papyris. En conséquence, Léonce quitta, dans une fuite précipitée, la province d'Orient, et ces trois personnages, c'est-à-dire Léonce, Illus et Pamprepius, accompagnés de Vérine, se retirèrent dans ce château, auquel les troupes de l'empereur Zénon vinrent mettre le siège. Vérine mourut dans ses murs. Les gens du château ayant su que Pamprepius avait l'intention de se tourner contre eux, le tuèrent et jetèrent son corps du haut des murs. Les troupes, après de grands efforts, s'emparèrent enfin du château, et en firent sortir ces rebelles, c'est-à-dire Léonce, qui s'était perdu lui-même, et Illus qui était cause de tout le mal. On les plaça sur le tribunal, au milieu de la foule, on les condamna à mort, on les décapita et on porta leurs têtes à l'empereur Zénon, à Constantinople.

On rapporte encore de l'empereur Zénon que, causant (un jour) avec Maurianus l'astrologue, avec lequel il était lié d'amitié et qui lui prédisait tout ce qui arrivait, il lui demanda qui obtiendrait l'empire après lui. Maurianus lui répondit : C'est *Siléntiaire*^[204] qui prendra ton empire ainsi que ton épouse. En conséquence, il croyait que c'était un homme illustre nommé Pelage, qui avait été autrefois patrice et que l'on avait injustement déposé. L'empereur, ayant confié *Siléntiaire* à la garde de six hommes dévoués, leur donna l'ordre d'étrangler cet homme innocent pendant la nuit. Après l'avoir étranglé, ils jetèrent son corps dans la mer. Lorsque cet affreux meurtre fut connu, personne ne sut garder le silence sur cette affaire ; notamment Arcadius, magistrat très honoré, fidèle à la justice, qui était un juge intègre et haïssait la violence, blâmait l'empereur à cause du crime qu'il venait de commettre avec cruauté, en faisant mourir le patrice *Siléntiaire*. L'empereur Zénon, informé de ces propos, fut très irrité contre Arcadius et donna l'ordre (de l'arrêter et) de le tuer, lorsqu'il entrerait au palais. (Les gardes) firent comme l'empereur l'avait ordonné, mais Arcadius s'échappa d'entre leurs mains.^[205]

L'empereur Zénon, en se rendant à l'église pour prier et implorer Dieu, tomba (subitement) malade d'une dysenterie et il mourut.

Chapitre LXXXIX. Le pieux empereur Zénon étant mort, Anastase, l'empereur chrétien, qui vivait dans la crainte de Dieu, lui succéda sur le trône ; c'était l'un des chambellans de l'empereur, qui, par la grâce de Dieu et par l'effet des prières de nos Pères égyptiens, devint empereur. En effet, l'empereur Zénon l'avait exilé dans l'île de Saint-Iraï, située dans le fleuve de Menouf. Les habitants de la ville de Menouf, par humanité, le traitaient avec bonté. Amonios, de la ville de Hezênâ, dans la province d'Alexandrie, et les habitants de cette ville se liaient d'amitié avec lui, l'honoraient et lui témoignaient une grande affection. Or, un jour, les gens de Menouf et ceux de Hezênâ convinrent, comme Anastase était en disgrâce auprès de l'empereur Zénon, de monter à son intention sur la hauteur, au couvent du saint Théophore Abbâ Jérémie d'Alexandrie. En effet, sur le territoire de ces deux villes demeurait un homme qui avait été favorisé par Dieu de la connaissance de toutes choses. Ils parlaient de la sainte vie de cet homme de Dieu ; ils voulaient être bénis par lui et désiraient qu'il priât pour eux le Christ son maître. Ils se rendirent donc à la demeure d'Abbâ Jérémie, l'homme de Dieu, qui les bénit tous, mais n'adressa aucune parole à Anastase. Celui-ci, au moment où tous partirent, fut très affligé ; il pleurait amèrement, disant en lui-même ; C'est à cause de mes nombreux péchés que l'homme de Dieu, en bénissant tous, m'a refusé sa bénédiction. Les gens de Menouf et Amonios de la ville de Hezênâ retournèrent auprès du saint homme de Dieu et lui firent part du chagrin d'Anastase. Abbâ Jérémie l'appela, le prit à part avec ses amis fidèles et avec Amonios, et lui dit : Ne t'afflige pas, en croyant et disant : C'est à cause de mes péchés que ce vieillard ne m'a pas béni. Il n'en est pas ainsi ; au contraire, je me suis abstenu de te bénir, parce que j'ai vu la main de Dieu sur toi. Comment oserais-je, moi qui commets tant de péchés, bénir celui qui est béni et honoré par Dieu ? Dieu t'a choisi entre des milliers pour être son oint ; car la main de Dieu, le Seigneur, est marquée sur la tête des rois ; et il a mis sa confiance en toi pour que tu sois son lieutenant sur la terre, afin que tu protèges son peuple. Seulement, quand tu te rappelleras mes paroles et que tu auras réalisé la prophétie, exécute fidèlement le mandat que je te donne aujourd'hui, afin que Dieu te sauve de tes ennemis, à savoir : Ne commets aucun péché, n'entreprends rien contre la religion chrétienne, la religion de Jésus-Christ, et n'adopte point la foi chalcédonienne, qui offense Dieu. Or ces recommandations qu'Abbâ Jérémie donna à Anastase, celui-ci les reçut et les grava sur les parois de son cœur, ainsi que Moïse, le prophète, reçut de Dieu les tables de l'alliance sur lesquelles étaient gravés les commandements de la loi. Quelque temps après, Anastase fut rappelé de l'exil auquel l'avait condamné l'empereur de cette terre en vertu de son pouvoir, puis il fut nommé empereur. Lorsqu'il fut sur le trône, il envoya un message aux disciples du saint Abbâ Jérémie et les fit venir auprès de lui. Parmi eux se trouvait Abbâ Vâyânôs, qui était parent d'Abbâ Jérémie. Or l'empereur leur demanda avec instance d'accepter de lui des provisions pour la route et pour le monastère ; mais ils refusèrent, leur père, saint Jérémie, leur ayant défendu d'accepter aucun objet, si ce n'est de l'encens pour célébrer la messe et pour offrir le sacrifice, et quelques objets sacrés. Anastase envoya aussi des gens dans l'île dans laquelle il avait été

autrefois exilé et fit construire par eux une grande et superbe église consacrée à saint Irai ; c'était auparavant une petite église. Il y fit porter beaucoup de vases d'or et d'argent et des étoffes précieuses. Il envoya aussi beaucoup d'or et d'argent à ses amis de Menouf et de Hezênâ, leur conféra des magistratures et fit entrer quelques-uns d'entre eux dans le clergé.^[206]

Cet ami de Dieu, Anastase, envoya à Antioche et dans toutes les autres villes des ordres, et fit cesser la guerre civile qui existait entre les habitants et les amena à respecter l'autorité, ainsi qu'il convient à des chrétiens. Il écrivit à tous les magistrats de son empire d'exécuter cette ordonnance et de veiller à ce que les habitants respectassent l'autorité, comme il convient à des chrétiens.

Il y eut ensuite, par l'effet de l'inimitié de Salan, des troubles dans sa résidence. Le peuple demanda tumultueusement que l'on ne mit pas en prison les émeutiers et les factieux ; car le préfet en avait livré un grand nombre pour les faire lapider. L'empereur refusa de les faire relâcher ; il fut très irrité et les fit charger par des cavaliers.^[207] Lorsque ceux-ci descendirent pour charger (les émeutiers), un esclave eut l'audace de s'approcher du siège de l'empereur et lança contre lui une pierre, pour le tuer ; puis il reprit sa place, pensant que personne ne l'aurait reconnu. L'assistance de Dieu avait protégé l'empereur ; la pierre était tombée sur l'enceinte du siège et l'avait brisée. Ayant remarqué cet esclave qui avait lancé la pierre contre l'empereur, (les gardes) se précipitèrent sur lui, le saisirent et le coupèrent en morceaux. La sédition devint très grave et les émeutiers brûlèrent le cirque de bronze, où se trouvaient les sièges des soldats, des cavaliers et de la foule, jusqu'au siège de l'empereur et jusqu'au portique de l'Hexaïppion, qui se trouvait à côté du siège construit par saint Constantin. Après de grands efforts, on devint maître des émeutiers par la force : un grand nombre d'entre eux furent punis, et le calme et la tranquillité furent rétablis dans toute la ville.

Les habitants d'Antioche agirent comme ceux de Constantinople. Ils mirent le feu à la synagogue des Juifs qui se trouvait à Daphné, y plantèrent la croix vénérée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, transformèrent la synagogue en une église, consacrée à saint Léonce, et tuèrent un grand nombre d'entre les Juifs. En apprenant ces faits, l'empereur envoya Procope, comte d'Orient, pour agir contre les factions séditeuses. Lorsque ce dernier arriva à Antioche,^[208] les chefs des factions s'enfuirent de la ville et se retirèrent dans le sanctuaire de Saint-Jean. Menas, le préfet, s'y rendit pendant la nuit, à la tête d'une nombreuse troupe ; il y eut une grande résistance et il tua l'un d'entre eux, nommé Éleuthère, dont la tête fut portée à Procope, le gouverneur ; les factions furent vaincues et l'on brûla le lieu de leur réunion, c'est-à-dire le prétoire. Alors il y eut une lutte terrible, le peuple tua le préfet Menas et brûla son corps. Procope prit aussitôt la fuite, et ne s'arrêta qu'à Constantinople. L'empereur, ayant appris sa fuite, le remplaça par un homme nommé Irénée, auquel il ordonna de se rendre à Antioche. Lorsque celui-ci arriva, il punit un grand nombre d'émeutiers et leur inspira une grande terreur, de sorte que les factions cessèrent de lutter les unes contre les autres, et il rétablit la paix parmi les habitants d'Antioche. L'empereur, de son côté, fit restaurer les édifices qui avaient été brûlés et construire plusieurs beaux portiques ; car il aimait, dans sa générosité, construire des édifices : il fit élever un grand nombre de constructions en Egypte, ainsi qu'une citadelle, au bord de la mer Rouge. Il s'appliquait à exécuter toutes sortes d'œuvres utiles, afin de demeurer en paix. Aux habitants de Daras, il fit construire un mur et pratiquer dans ce mur des ouvertures, semblables à des ponts, pour empêcher l'eau du fleuve de se répandre dans leurs champs.

Il arriva aussi, sous le règne de cet ami de Dieu, que des barbares impies, anthropophages et sanguinaires, vinrent du côté de l'Arabie vers les bords de la mer Rouge, (puis) se jetèrent sur les moines de la région de l'Euphrate, massacrèrent ou emmenèrent en esclavage les uns, et enlevèrent aux autres ce qu'ils possédaient, car ils haïssaient les saints et avaient les mêmes sentiments que les idolâtres et les païens ; et, après avoir fait un butin considérable, ils retournèrent dans leur pays. En apprenant ces faits, l'empereur fit construire de fortes tours pour protéger les demeures des moines, qu'il combla de bienfaits, ainsi que tous les moines de l'empire romain.

Certains gens de la ville d'Alexandrie s'étant audacieusement révoltés, tuèrent le préfet de la ville nommé Théodose, qui avait été élevé dans la maison du patriarche d'Antioche. L'empereur, en apprenant cet événement, fut très irrité et punit plusieurs habitants de la ville.

Les belles actions de cet empereur sont innombrables ; car il était un croyant orthodoxe, il était fidèle à Notre-Seigneur et sauveur Jésus-Christ, et il abolit la doctrine des Chalcédoniens, ainsi que le lui avait recommandé saint Jérémie, le serviteur de Dieu. Les gens de l'Illyrie avaient refusé de recevoir la lettre que Léon avait envoyée de Rome. Mais, comme la tyrannie de Marcien et de ses magistrats pesait sur eux, ils avaient craint de subir la même violence que Dioscore, patriarche d'Alexandrie.^[209] Or l'empereur Anastase, le serviteur de Dieu, approuvait l'édit de l'empereur Zénon. En conséquence il ordonna de tenir pour établie la profession de foi des trois conciles qui avaient eu lieu à Nicée, à Constantinople et à Ephèse, la première fois. Mais Euphémus, patriarche de Constantinople, à cette époque, était un chalcédonien qui séparait la nature du Christ qui est une en deux natures distinctes dans ses manifestations, disant que c'est le Verbe de Dieu qui opérait les miracles et que la misérable nature humaine subissait la passion. Il changea aussi le trisagion, que nous récitons ainsi : Saint Dieu, saint fort, saint immortel, qui a été crucifié pour nous, aie pitié de nous ! Euphémus ne le récitait pas comme nous, mais il le récitait ainsi : Saint Dieu, saint fort, saint immortel, aie pitié de nous ! En effet, il disait : Je ne le récite pas comme vous, pour éviter que (cette formule) ne s'applique à la sainte Trinité en trois personnes ; celui qui a été crucifié, nous l'adorons avec le Père et avec le Saint-Esprit. Car celui qui est devenu chair, sans se séparer (de la Trinité) est impassible en tant que Père, Fils et Saint-Esprit ; celui qui est consubstantiel au Père et au Saint-Esprit a souffert, mais non en sa qualité divine, et nul autre que lui, à Dieu ne plaise ! C'est bien l'une des personnes de la sainte Trinité, en son corps qui est uni avec elle et qui a une âme rationnelle, constituant une seule personne, qui est passible, mais elle est impassible dans sa divinité, qui est consubstantielle avec le Père et le Saint-Esprit, ainsi que nos saints Pères nous l'ont enseigné. Le savant Proclus s'était joint aux Nestoriens en

disant : Si le Christ était complètement impassible après son incarnation, il n'a pas plus souffert en son corps que n'a souffert la divinité du Fils. Or, en disant ainsi, il enseigne une erreur, et le Fils de Dieu n'aurait pas souffert en réalité. Voilà la proposition absurde de ceux qui proclament quatre personnes, au lieu de trois, comme ces imposteurs qui ont enseigné, au sujet du Fils, que c'est un autre qui a été crucifié, opinion abominable qui a été produite par des hérétiques. En conséquence, l'empereur Anastase destitua Euphémus de sa dignité, l'expulsa de Constantinople et l'exila à Euchaitès du Pont. Il nomma à sa place Macédonius, qui accepta de sa main l'héritage de l'empereur Zénon et qui n'admettait pas le concile de Chalcédoine ; il réussit à endormir l'esprit de l'empereur Anastase, en renfermant dans son cœur ses pensées perfides au sujet de la foi. L'empereur le força d'employer dans le trisagion la formule : 0 toi, qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous ! C'est ainsi qu'il établit cette règle.

Or les moines orthodoxes de Palestine avaient abandonné l'étude des Ecritures, et il s'éleva un schisme parmi eux ; car ils déclaraient qu'ils refusaient de recevoir l'héritage de l'empereur. Alors, comme ils eurent à subir des persécutions, à l'instigation d'un moine, grand fauteur de troubles, nommé Néphalios, ils députèrent à Constantinople des moines du désert, de vénérables anachorètes, et parmi eux Sévère, l'archimandrite,^[210] homme savant, versé dans les Ecritures et prêtre parfait, afin de demander à l'empereur qu'il ordonnât aux moines de rester en paix dans leurs demeures et leurs cloîtres et de prier pour lui. Lorsqu'ils vinrent pour parler à l'empereur, ils furent reconnus par les officiers, qui les conduisirent auprès du patriarche Macédonius, et ils eurent avec lui un entretien au sujet de la foi. Aussitôt il confessa ouvertement ce qui était renfermé dans son cœur, relativement à la doctrine corrompue qu'il suivait ; car il n'était pas possible qu'il la dissimulât toujours et qu'elle restât ignorée de tous. Il y avait un habitant d'Alexandrie nommé Dorothee qui possédait le traité sur la foi de saint Cyrille ; il s'était entretenu avec Sévère et l'avait trouvé imbu de la doctrine de saint Cyrille ; alors ils exhortèrent, l'un et l'autre, Macédonius et les Chalcédoniens, qui attribuaient à Jésus-Christ, le fils de Dieu, qui est un, deux natures ; et le livre leur ayant paru admirable, ils l'appelèrent *Philalétés*.^[211] Mais Macédonius et ceux, qui étaient avec lui, ainsi que les partisans des Nestoriens, disaient avec emportement : Le trisagion (que nous récitons) est celui que les anges prononcent dans leur sanctification. Sévère leur répondit : Les anges disent : Dieu saint, saint fort, saint immortel, aie pitié de nous ! En effet, les anges ne sont pas obligés de dire : qui as été crucifié pour nous ; car le crucifiement de Notre-Seigneur n'a pas eu lieu pour les anges ; c'est pour nous, pour les hommes, que Jésus-Christ, Notre-Seigneur et Sauveur, a été crucifié. C'est pour notre rédemption qu'il est descendu du ciel, qu'il est devenu chair, et qu'il a revêtu l'humanité ; c'est pour nous qu'il a été crucifié, du temps de Ponce-Pilate, et qu'il est ressuscité des morts, le troisième jour, ainsi qu'on lit dans les écrits sacrés rédigés par nos saints Pères de Nicée, de Constantinople et d'Ephèse, qui nous ont donné une parfaite définition de sa divinité. C'est pourquoi, nous autres chrétiens, nous sommes obligés de dire : 0 toi, qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous ! Nous croyons aussi que c'est Dieu, le saint, le fort, l'immortel, qui a été crucifié pour nous. De même, nous croyons en vérité que la sainte Vierge Marie a enfanté Dieu lui-même ; que ce n'est pas un autre que la Vierge à enfanté et un autre que les Juifs ont crucifié ; mais qu'il est le même dans la naissance, dans le crucifiement et dans la résurrection. Beaucoup d'autres (arguments) semblables furent adressés par écrit à l'empereur et aux magistrats, et (les moines) détruisirent jusqu'à leur base les opinions des impies Nestoriens. Comme ils avaient, par leur argumentation orthodoxe, réduit Macédonius au silence, et que son opinion s'était évanouie devant le langage de la vérité, il cherchait à circonvenir l'empereur et les magistrats en leur disant qu'il avait la même croyance que les orientaux et que, dans l'Eglise, il employait la formule : 0 toi qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous ! Mais en secret il excitait les hérétiques contre l'empereur et leur disait : On a apporté un changement à la religion de nos pères, les chrétiens. Alors les hérétiques se rassemblèrent et se rendirent au palais de l'empereur, afin de soulever une révolte avec l'intention de chasser Platon, qui dirigeait toutes les affaires de son empire et qui jouissait d'une grande et universelle considération. Cédant à la crainte, Platon s'enfuit et se cacha. Les hérétiques et les soldats qui étaient avec eux poussaient des cris et acclamaient le nom d'un autre empereur des Romains. Ils coururent à la maison de Marin le syrien, qui était l'un des Illustres, et brûlèrent sa maison et ses biens ; ils voulurent le tuer lui-même, mais ils ne le trouvèrent pas, car il avait pris la fuite et fut sauvé par l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet homme pieux avait été calomnié auprès du peuple par le patriarche Macédonius, l'imposteur, qui disait : C'est Marin qui détourne l'esprit de l'empereur de la vraie religion. Poussés par une haine féroce les gens du peuple le cherchaient pour le tuer sans qu'il s'y attendit. Or, au moment de pénétrer dans la maison de cet illustre magistrat, qu'ils saccageaient et dont ils enlevaient, en les partageant entre eux, tous les objets en argent qu'il possédait, les gens du peuple y trouvèrent un moine d'Orient. Ils le firent sortir et le tuèrent, croyant que c'était Sévère, l'ami de Dieu. Ils prirent sa tête et ils la promenaient dans toute la ville en criant : Voici l'ennemi de la sainte Trinité ! Ils se rendirent ensuite à la maison de Julienne qui était de la famille de l'empereur Léon, afin de proclamer empereur son mari, nommé Ariobinde. Celui-ci, en apprenant qu'ils venaient chez lui, s'enfuit. Le peuple continua à se livrer sans frein à ces excès. L'empereur Anastase, l'ami de Dieu, qui était guidé par la vraie religion, celle du Christ, se décida à agir : il convoqua le Sénat et vint occuper le trône, revêtu des vêtements impériaux. Le peuple, en le voyant, ressentit une grande douleur ; tous, pleins de tristesse et de repentir, et craignant la colère de l'empereur, lui demandèrent pardon, en confessant leur faute. L'empereur, élevant la voix, leur dit : Soyez sans crainte, je vous pardonne ! Aussitôt tous les gens du peuple se dispersèrent, chacun regagna sa demeure et l'ordre était rétabli. Après quelques jours, ces mêmes gens s'insurgèrent de nouveau. Alors l'empereur Anastase réunit un grand nombre de soldats et fit arrêter ces émeutiers. Ayant été amenés devant l'empereur, certains d'entre eux furent condamnés à avoir tous leurs membres brisés, d'autres furent décapités, d'autres encore exilés. L'ordre régna désormais, et les habitants de la ville apprirent à craindre l'empereur.^[212] C'est alors que l'on exila Macédonius, qui avait été une cause de perte pour beaucoup de gens ; il fut dépouillé de sa dignité épiscopale, considéré comme un meurtrier et expulsé de la communauté (des fidèles).

Les évêques d'Orient arrivèrent à Byzance et portèrent plainte auprès de l'empereur Anastase contre Flavien,

patriarche d'Antioche. Ils l'accusaient d'être nestorien après avoir accepté l'Hénotique de l'empereur Zénon, et, en outre, de s'être uni aux chalcédoniens et d'avoir accepté la lettre détestable de Léon qui, dans cet écrit, attribue deux natures et deux opérations à celui qui est un et indivisible, à Jésus-Christ, vrai Dieu. Le pieux empereur Anastase l'exila également, et le fit conduire à Pétra en Palestine, parce qu'il maudissait les orthodoxes et avait embrassé la foi des misérables hérétiques.

Or Vitalien, commandant des troupes de la province de Thrace, homme d'un mauvais cœur, haïssait Sévère, le saint de Dieu, que l'empereur Anastase, alors que les évêques orthodoxes d'Orient avaient porté témoignage en sa faveur, avait nommé patriarche d'Antioche, à la place de Flavien l'hérétique, qu'il avait exilé. Vitalien, que nous venons de nommer, se révolta contre l'empereur Anastase, s'empara de la province de Thrace, de la Scythie et de la Mésie, et rassembla une nombreuse armée. L'empereur envoya contre lui un général, nommé Hypatius, qui, dans une bataille, fut vaincu par Vitalien et pris vivant. On paya une grande somme pour sa rançon et Vitalien le renvoya. Lorsqu'il revint auprès de l'empereur Anastase, celui-ci le destitua et nomma à sa place un autre général nommé Cyrille, qui était de la province d'Illyrie. Lui aussi livra bataille à Vitalien, et il y eut un grand nombre de morts des deux côtés. Le général Cyrille se rendit dans une ville appelée Odysseus, et y demeura, et Vitalien dans la province de *Bulgarie*.^[213] Il donna beaucoup d'argent aux hommes qui gardaient les portes d'Odysseus, puis il alla pendant la nuit, tua le général Cyrille et s'empara de cette ville. Il envahit aussi la province de Thrace, qu'il pillait, et les villes d'Europe, ainsi que Syques, le détroit de Constantinople et le Sosthenium, et il s'établit dans l'église de l'archange Saint-Michel, en réfléchissant par quel moyen il pourrait se rendre maître de la ville impériale de Byzance.

L'empereur Anastase manda le philosophe Proclus, afin qu'il prêtât son concours à Marin. Lorsqu'il lui fit part des entreprises audacieuses du rebelle Vitalien, Marin tranquillisa l'empereur en lui disant : Je vaincrai ce rebelle avec l'aide de Dieu ; donne-moi seulement des combattants et que Proclus le philosophe vienne avec moi ; et fais-moi apporter du soufre brut vif, pareil à de la poudre d'antimoine. L'empereur le lui fit donner. Marin broya ce soufre et le réduisit en poudre, puis il dit avec assurance : Si tu jettes cela sur un édifice ou sur un vaisseau, il sera embrasé, lorsque le soleil se lève, et le feu le fera fondre comme de la cire. Marin prépara un grand nombre de vaisseaux, rassembla toutes les troupes qu'il put trouver à Constantinople, et partit pour aller attaquer Vitalien, selon l'ordre de l'empereur. En voyant approcher Marin, le rebelle prit tous les vaisseaux qu'il put trouver, embarqua un grand nombre d'archers, scythes et goths, et se dirigea vers Byzance, croyant pouvoir vaincre ses adversaires. Mais Marin et ses compagnons, avec l'aide de Dieu, vainquirent cet ennemi, le dessein de l'audacieux rebelle ne se réalisa point, et Vitalien, le fauteur de guerres civiles, dut s'enfuir. En effet, Marin remit le soufre brut aux matelots, et leur ordonna de le jeter sur les vaisseaux de l'ennemi, pour qu'ils fussent consumés par les flammes. Lorsque les vaisseaux de Marin et ceux du rebelle se trouvaient en présence, les matelots, vers la troisième heure du jour, jetèrent le soufre sur les vaisseaux de Vitalien, qui immédiatement prirent feu et coulèrent au fond. En voyant cela, Vitalien fut stupéfait, et les troupes qui lui restaient se mirent à fuir. Le général Marin poursuivit les rebelles, tuant tous ceux qu'il put atteindre, jusqu'à l'église de Saint-Mammès, et, comme la nuit approchait, il s'y arrêta, en en gardant la route. Vitalien, après sa défaite, marcha pendant toute la nuit, et, en proie à une grande terreur, se réfugia avec ses gens dans un lieu appelé Anchiale. Il avait parcouru, cette nuit, un espace de soixante milles, dans la crainte d'être poursuivi par Marin et de tomber entre ses mains. Le lendemain, il était complètement abandonné, ses gens l'avaient quitté et il demeura seul.

L'empereur Anastase distribua, dans le faubourg du Sosthenium, de nombreuses aumônes aux pauvres et aux malheureux. Il sortit de la capitale et vint demeurer dans l'église Saint-Michel, rendant grâce à Dieu pour tous les bienfaits dont il l'avait comblé et pour la victoire qu'il venait de lui accorder sur ses ennemis, et manifestant une foi strictement orthodoxe. Il ordonna ensuite de remettre une grande somme d'argent au philosophe Proclus. Mais celui-ci refusa de recevoir de l'argent, salua respectueusement l'empereur, et s'excusa en disant : Celui qui aime les richesses n'est pas digne d'être philosophe, et le mépris des richesses est l'honneur de ceux qui cultivent la philosophie. L'empereur le congédia et le tint en grand honneur.^[214]

Tous les croyants orthodoxes qui avaient accepté l'Hénotique du pieux empereur Zénon, étaient en grande estime auprès de l'empereur. A cette époque se signalait Jean, prêtre et moine, de la ville de Nikiou ; carie patriarche (d'Alexandrie) avait refusé de recevoir (l'Hénotique) ; et ce prêtre Jean, qui était savant, qui aimait Dieu et était très versé dans les Ecritures, demeurait dans le couvent de Fâr.^[215]

Les gens de la ville de Sâ et ceux d'Aqêlâ étaient en désaccord. Alors les évêques des deux villes se mirent en route, se rendirent auprès de l'empereur Anastase et lui demandèrent de leur donner des règles convenables, de tenir un concile, de chasser les Chalcédoniens et d'effacer de l'Eglise leur mémoire, et d'éloigner tous les évêques qui s'étaient unis à Léon l'hérétique, lequel proclamait deux natures. Mais l'empereur, par bonté, n'employait contre les hérétiques aucune contrainte ; chacun pouvait suivre son inclination. Cependant il traitait avec beaucoup d'honneur ceux qui étaient d'accord avec lui dans la foi orthodoxe, distribuait de nombreuses aumônes et il atteignit à la vertu parfaite.

Ensuite l'empereur tomba malade, étant parvenu à une haute vieillesse ; il mourut entouré d'une grande vénération, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, ainsi que dit l'écriture : « Toute la beauté de l'homme est comme l'herbe ; dès que le soleil se lève, l'herbe se sèche, sa fleur tombe et la beauté de son aspect se perd ; mais la parole de Dieu demeure éternellement. »

suivant

- [112] Le texte de cette lettre ne s'accorde pas entièrement avec celui que nous possédons en grec. (S. Athan, *opera, Patrol gr.*, t. XXVI, col. 813.)
- [113] Comparez *Joann. Mal.*, col. 505 et 508. – *Chron. Pasch.*, col. 757.
- [114] Comparez *Joann. Mal.*, col. 508 et 509. – *Chron. Pasch.*, col. 760.
- [115] *Joann. Mal.*, col. 509.
- [116] *Joann. Mal.*, col. 512 A.
- [117] Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, lib. VI, cap. II. Cette inondation est probablement celle qui eut lieu sous le règne de Julien (Voyez *Juliani imperat. quæ supersunt*, éd. Hertlein, Leipzig, 1875, t. I, p. 555. Comparez *Eutychiei Annales*, t. I, p. 481. – Chronique de Georges Ibn al-Amid. ms. arabe de la Bibliothèque nationale, supplément n° 751, fol. 218.
- [118] Comparez Théodoret, *Hist. eccles.*, lib. V, cap. VI. – Georg. Hamart, *l. c.*, col. 692 B. – Il s'agit de l'empereur Gratien et de son collègue.
- [119] Il s'agit, non d'un seul Arien, mais d'une communauté d'Ariens, de ceux qui étaient appelés *Exocionites*.
- [120] Comparez Sozomène, *Hist. eccles.*, lib. VII, cap. VI. – Théodoret, *Hist. eccl.*, lib. V, cap. XVI.
- [121] Il y a peut-être une lacune dans cette phrase.
- [122] Quoique le renseignement soit erroné, je ne pense pas que cela représente un autre nom que *Milan*.
- [123] Comparez Socrate, *Hist. ecclesiast.*, lib. V, ch. XIV. – Sozomène, *Hist. eccl.*, lib. VII, ch. XIV.– Théophane, *Chronogr.*, ad ann. 5877.
- [124] D'après Jean Malalas, l'église de Théodose à Alexandrie aurait été construite par Théodose le jeune. (Voy. *Joann. Mal. chron.*, col. 533.)
- [125] Comparez *Eutychiei Annales*, t. I, p. 529 et 549.
- [126] Peut-être, dans le texte original, était-il question du « quartier de la ville » que formaient les constructions du temple de Sérapis.
- [127] D'après les autres chroniques, Théodose fit relier le nouveau mur au mur construit par Tibère.
- [128] *Joann. Mal.*, col. 517.
- [129] ἀρχόντων τινέζ (Théodoret.)
- [130] Mélèce, au lieu d'Ambroise, erreur qui probablement a été amenée par le mot du texte original (ὁ ἐπίσκοπος) Μεδολάνων.
- [131] Il n'est pas douteux que les mots suivants « le cercueil de bronze qui renfermait le corps... » ne soient un malentendu de la traduction, au lieu de statue de bronze.
- [132] Transcription fautive de l'arabe.
- [133] Je ne saurais expliquer l'origine de ce renseignement erroné.
- [134] Telle est la vraie version de cet événement qui a été défigurée dans *l'Histoire ecclésiastique* de Socrate, dont le récit a été reproduit par différents auteurs. (Cf. Socrate, *Hist. eccles.*, lib. V, cap. XVIII. – Théophane, *Chronogr.*, ad ann. 5885. – *Hist. miscella (Patrol lat.*, t. XCV), col. 939 et suiv. – Cedrenus, *Hist. comp.*, col. 617 D. – Bar Hebræus, *Chron. eccl.*, éd. Abbeloos et Lamy, t. I, p. 115.)
- [135] Comparez Théodoret, *Hist. eccles.*, lib. V, ch. XXVI.
- [136] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 520.
- [137] συγκλητικοί.
- [138] Cette même erreur se trouve dans Théophane (*Chronogr. ad ann. 5895*).
- [139] Les mss. portent **Ϡ** et l'on pourrait croire qu'il manque un chiffre. Mais il est possible aussi qu'il s'agisse des quatre usurpateurs de la Gaule, Constantin, Julien, Jovin et Maxime.
- [140] Cf. *Joann. Mal.*, col. 521 et suiv.
- [141] Dans la Chronique pascalle on lit un texte probablement plus authentique.
- [142] Je ne connais pas les formes authentiques des deux noms évidemment corrompus.
- [143] *Joann. Mal. Chron.*, col. 525 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 792 et suiv.

[144] D'après une certaine tradition, S. Jean Chrysostome, dans un sermon, aurait comparé l'impératrice Eudoxie à Jézabel, parce qu'elle s'était approprié la vigne d'une veuve.

[145] Comparez *Joann. Mal.*, col. 541.

[146] Voyez, en ce qui concerne ce paragraphe, mon mémoire sur la Chronique de Jean, évêque de Nikiou, *Journal asiatique*, 7^e série, t. XII, p. 275. Comme c'est précisément vers cette époque que paraît avoir disparu d'Alexandrie la grande collection de livres du Musée, le renseignement de notre texte serait un témoignage très important, s'il n'était pas sujet à caution. On peut se demander s'il n'y a pas quelque relation entre ce passage et le passage suivant de la chronographie de Jean Malalas (*l. c.*, col. 536 A)

[147] Cf. *Joann. Mal. chr.*, col. 532 A.

[148] Comparez *Joann. Mal.*, col. 537 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 809. – Théophane, *Chronogr. ad ann.* 5937. – *Georg. Cedren. comp.*, col. 652, – Suidas, s. v. Θεοδοσίος et Κύρος.

[149] Comparez *Joann. Mal.*, col. 545 A

[150] Cf. Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, ch. XLI.

[151] C'est l'homélie qui, dans les collections de conciles, a été placée en tête des actes du concile d'Éphèse.

[152] C'est la lettre aux Arméniens, περὶ πίστεως, voyez Labbe, *Collect. concil.*, t. III, col. 1737 et suiv.

[153] La version exacte est qu'à la suite de cette translation, les fidèles partisans de S. Jean Chrysostome, qui s'étaient séparés de l'Eglise, rentrèrent dans son sein. (Voy. Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, cap. XLV.)

[154] Voyez la traduction latine de cette homélie dans Baronius, *Annal.*, t. VII, ad ann. 438, § 3.

[155] Comparez Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, ch. XLIII. – Théodoret, *Hist. eccles.*, lib. V, ch. XXXVII.

[156] Nom copte du désert de Nitrie.

[157] C'est-à-dire, le gouverneur militaire (*dux Aegypti*). D'après le récit de Socrate, cet avertissement aurait été donné aux juifs par le patriarche Cyrille.

[158] L'église de Césarion.

[159] Cf. Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, ch. XIII-XV. – *Joann. Mal.*, col. 536 A.

[160] *Chalcis*.

[161] Cf. Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, ch. XVI. – Théophane, *Chronogr. ad annum* 5908. – *Georg. Cedren.*, *Hist. comp.*, col. 641. – Georges Ibn al-Amid, dans sa chronique (ms. arabe de la Bibliothèque nationale, suppl. n° 761, fol. 230 v°) rapporte un fait analogue dont il place la scène à Alexandrie.

[162] Comparez Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, cap. XXXVIII. – *Historia miscella*, col. 958 et suiv. – Georges Ibn al-Amid, ms. de la Bibliothèque nationale, suppl. n° 751, col. 229.

[163] Paraît être la transcription de δομῆστικος. Mais le renseignement n'est pas exact. Paulin avait la dignité de *maître des offices*. C'est son père qui avait été κόμης δομῆστικῶν.

[164] Jean Malalas et la Chronique pascale portent καὶ πᾶρα ἡ σύλλητος αὐτοῦ.

[165] Je ne suis pas certain du sens de cette phrase, qui ne serait pas plus claire, si l'on traduisait : « car il avait maltraité Mar. »

[166] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 532. – *Chron. Pasch.*, col. 861 et suiv. – Théophane, *chron.* ad ann. 5940.

[167] Cette tradition a été recueillie par le Synaxaire jacobite (au 26^e jour du mois de touba; ms. arabe de la Bibliothèque nationale, suppl. n° 90, fol. 122 v°; – ms. éthiopien de la Bibliothèque nationale, n° 126, fol. 160 et suiv.) Le même fait est rapporté de l'impératrice Théodora, à qui S. Sabas aurait fait une réponse analogue. (Voy. Cyrill. Scythopol., *Vita Sabae*, dans Cotelier, *Eccles. Græcæ monum.*, t. III, p. 342.)

[168] *Joann. Mal.*, col. 532 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 804 et suiv. – Socrate, *Hist. eccles.*, lib. VII, cap. XLVII. – Théophane, ad ann. 5927 et 5942. – Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. I, cap. XX-XXII. – Cedrenus, col. 653.

[169] Il est probable que les douze évêques non mentionnés dans cette phrase, et la phrase tout entière, sont la reproduction inexacte d'un passage du texte original, dans lequel il était question des *douze Chapitres* de Cyrille d'Alexandrie qui étaient le sujet de nombreuses controverses parmi les évêques d'Orient. Cependant il est possible que ces douze évêques soient les mêmes que ceux dont il est fait mention dans la quatrième action du concile de Chalcédoine.

[170] Comparez Georg. Hamart., *Chron.*, col. 748. – Suidas, s. v. Πουλυερία. – Georges Cedrenus, col. 653 A. – (Voyez, sur ce passage, le mémoire inséré dans le *Journal asiatique*, *l. c.*, p. 289.)

[171] Comparez Théophane, *Chronogr.*, ad ann. 5940. – Georg. Cedrenus, col. 653 C. – *Joann. Zonar.*, éd. de Paris, t. II, p. 44.

- [172] Je ne connais pas la forme authentique du nom.
- [173] Cf. Grégoire Bar Hébraeus, *Chron. Syr.*, éd. Bruns et Kirsch, p. 77.
- [174] Ce récit a probablement été imaginé par quelque auteur monophysite.
- [175] Il s'agit de Théodose, moine d'Alexandrie, qui avait chassé de Jérusalem l'évêque Theodorus.
- [176] *Joann. Mal.*, col. 552 C, 553 B. – *Chron. Pasch.*, col. 825 et 828. – Théod. le Lecteur, *l. c.*, col. 173. – *Cod. Just.*, C. L. III, tit. XII, 9. *De diebus festis*.
- [177] Transcription fautive de l'arabe, et traduction inexacte de κωεστώριος du texte original que le traducteur a pris pour un nom propre, pour le nom du père d'Isocase.
- [178] Le traducteur arabe a ignoré le sens du mot κτήτωρ qu'on lit dans le récit parallèle des autres historiens, et il paraît l'avoir rendu, au hasard. Il est possible, cependant, que ce dernier mot soit employé pour désigner le *questeur* ou πάρεδρος (qui, à une certaine époque, remplissait les fonctions de *greffier*).
- [179] Il s'agit probablement d'Amphiloque, évêque de Sidon. Les deux formes paraissent être, l'une et l'autre, des altérations du seul nom d'Amphiloque.
- [180] Il s'agit probablement d'Amphiloque, évêque de Sidon.
- [181] C'était, d'après Liberatus et Zacharie le Rhéteur (*l. c. p. 144*), Stilas, commandant de l'armée.
- [182] *Joann. Mal.*, col. 561 et suiv.
- [183] Nous savons par un extrait de l'Histoire de Candidus conservé par la Bibliothèque de Photius (voyez *Patrol. greca*, t. LXXXV, col. 1749) que Véline, lors de sa conspiration contre le gouvernement de Zénon, avait voulu mettre sur le trône Patrice, son amant, il paraît, d'après notre texte, qu'elle avait demandé ensuite à Basilisque, pour Patrice, le titre d'Auguste, Mais le traducteur a pris le titre d'Auguste pour un nom propre et il a confondu le nom de Patrice avec la dignité de patrice.
- [184] Le nom du second officier, qui n'est mentionné par aucun autre document, est évidemment corrompu.
- [185] *Joann. Mal.*, col. 564 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 833 et suiv.
- [186] La phrase que j'ai suppléée, pour rendre la narration intelligible, ne suffit pas pour en rétablir l'entière exactitude ; car la lacune est plus considérable.
- [187] Etienne fut massacré dans l'église de S. Barlaam.
- [188] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 565. – Théophane, *l. c.*, *ad annum* 5969 suiv. – Cedrenus, col. 672.
- [189] Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. XXIV. – *Chron. Pasch.*, col. 837 et suiv. – *Joann. Mal.*, col. 565 et suiv.
- [190] Théodoric était maître de la garde et ami de l'empereur.
- [191] Transcription altérée du nom de Théodoric.
- [192] Cf. Liberatus, *Breviarum*, ch. XVI. – *Journ. asiat.*, 7^e série, t. XII (1878), p. 303 et suiv.
- [193] Μογγός des auteurs grecs.
- [194] Transcription altérée du surnom de Timothée Salofaciolo que l'on trouve sous les formes les plus variées dans les différents auteurs : Zacharie le Rhéteur; Evagrius (lib. II, ch. XL); Théophane (ad ann. 5952); Liberatus (*Brev.*, cap. XVI), *Salophaciolus sive Asbus (Albus)* ; (ms. ar. de la Biblioth. nat., suppl. n° 751, fol. 233) et Eutychiüs, (*Ann.*, t. II, p. 103).
- [195] Ces mots ne remplissent qu'en partie la lacune qui se trouve ici dans le texte.
- [196] Erreur de transcription qui se rencontre encore plusieurs fois dans notre texte. Il s'agit du couvent des Tabionnésiotes à Alexandrie.
- [197] Il s'agit du patriarche d'Antioche, Pierre Foulon qui, exilé à Pityonte, avait quitté cette ville et s'était réfugié dans l'église de S. Théodore (c'est ce nom qui a donné naissance à la forme de notre texte) d'Euchaïtès. On voit que le traducteur a complètement dénaturé le sens du texte original.
- [198] Toute la première partie de ce récit, dans notre texte, n'est qu'un tissu d'erreurs : le pacte conclu entre Zénon et Armace est confondu avec l'accommodement de Zénon et d'Illus; le refus d'Illus de consentir au séjour de Véline dans le palais impérial à Constantinople, est confondu avec la détention de Véline en Isaurie, etc.
- [199] Le traducteur a confondu le nom de l'impératrice Απιδώνη avec le nom du chambellan Urbice.
- [200] Le nom de ce scolaire, mot que le traducteur a pris pour un nom propre, était Sporacius.
- [201] Le premier de ces deux noms est la transcription fautive de Μάρκος ; le second n'est pas mentionné ailleurs.

[202] C'est-à-dire, aux oracles.

[203] Au lieu de Syrie.

[204] Le traducteur a pris ce mot pour un nom propre.

[205] *Joann. Mal. chron.*, col. 577 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 845 et suiv.

[206] Voyez *Journal asiat.*, 7^e série, t. XII (1878), p. 308 et suiv. – Le couvent de S. Jérémie, à Memphis (Menouf), est mentionné par un auteur occidental du commencement du VI^e siècle. (Voyez Théodosius, *Du situ terræ sanctæ*, éd. Gildemeisler, p. 22 et suiv.)

[207] Tout ce passage a été mal compris par le traducteur.

[208] Procopé, qui était citoyen d'Antioche, emmena avec lui, comme préfet des vigiles, Menas, natif de Byzance.

[209] Il manque le passage essentiel, et nous ne savons pas ce que le texte original a pu contenir en cet endroit. Il n'est pas probable qu'il y fut question du retour des évêques d'Illyrie à la communion avec l'Église romaine, qui eut lieu vers cette époque.

[210] Sévère n'était que simple moine, remplissant les fonctions d'apocrisiaire.

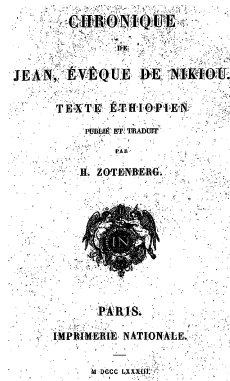
[211] Voyez, sur ce passage, *Journal asiat.*, l. c., p. 313.

[212] Cf. *Joann. Mal.* col. 601 et suiv. – *Chron. Pasch.* col. 853 et suiv. – Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. III, cap. XXXII, XXXIII et XUV. – Théophane, *Chronogr.*, ad ann. 5002-5004. – Grégoire Bar Hebraus, *Chron. eccles.* éd. Abbeloos et suiv.

[213] L'armée de Vitalien était composée en grande partie de Huns et de Bulgares.

[214] Comparez *Joann. Mal. chron.* col. 596 et suiv. – Zonaras, *Annales*, lib. XIV, ch. III. – Cramer, *Anecdota paris.*, t. II, p. 316. – Georg. Hamart., *Chron.*, col. 764.

[215] Il est probable que le texte original contenait d'autres renseignements sur la personne de ce moine, connu sous le nom de Jean Nicéote, qui, plus tard, fut nommé patriarche d'Alexandrie et qui se signalait par son zèle contre les adhérents du concile de Chalcédoine. D'après Sévère d'Aschmoûnain (*Hist. des patriarches jacobites d'Alexandrie*, ms. arabe de la Bibliothèque nationale, n° 139, p. 73) et le Synaxaire éthiopien (ms. éthiop. de la Bibliothèque nationale, n° 128, fol. 103), il a composé plusieurs ouvrages et homélies.



JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

CHRONIQUE : chapitres XC à CX

Œuvre numérisée par Marc Szwajcer

[chapitres LXXXI à LXXXIX](#) - [chapitres CXI à fin](#)

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

[précédent](#)

Chapitre XC. Après la mort du bienheureux Anastase, l'ami de Dieu, l'empereur orthodoxe, régna Justin le terrible, qui était l'époux de l'impératrice Euphémie ; il fut couronné de la couronne impériale d'après la décision des conseillers intimes de l'empereur. Certains disent qu'il avait été le chef de la septième assemblée (?) de Byzance.^[216] Il n'avait pas été accepté par tous les officiers (de la cour)³ ; car il était illettré ; il n'était qu'un homme de guerre et un vaillant capitaine. C'était un homme, nommé Amantius, que les officiers (de la cour) voulaient pour régner sur eux, après l'empereur Anastase, et les conseillers avaient remis de grandes sommes d'argent à Justin, pour les distribuer au peuple et à l'armée, qui devaient acclamer le nom d'Amantius et proclamer qu'il était choisi par Dieu. Mais ceux-ci ne consentirent pas à faire ainsi. Alors les conseillers se virent forcés de nommer Justin empereur.^[217]

Après être monté sur le trône, Justin fit mettre à mort sans qu'ils fussent coupables d'aucun crime, tous les eunuques (chambellans), parce qu'ils n'avaient pas approuvé son élévation au trône ; car il pensait qu'ils conspireraient contre lui.

Au commencement du règne de Justin, un capitaine qui inspirait la terreur et l'épouvante se souleva en Orient. C'est pourquoi l'empereur Justin rappela Vitalien, qui avait été l'ennemi de l'empereur Anastase, et le nomma général en chef. Il changea la foi orthodoxe de l'empereur Anastase : on rejeta l'Hénotique de l'empereur Zénon, on communiquait avec les Chalcédoniens et on accepta la lettre de Léon, qui fut insérée dans les écrits de l'Eglise d'Orient. Dans la première année de son règne s'éleva le grand Sévère, patriarche de la grande ville d'Antioche. Voyant le changement de la foi, le retour de Vitalien et sa rentrée en grâce auprès de l'empereur Justin, il éprouva de la crainte et se réfugia en Egypte, en abandonnant son siège. En effet, Vitalien le haïssait et avait l'intention de lui couper la langue, parce qu'il avait écrit (et prononcé) dans les églises des homélies, longues et brèves, pleines de science, contre l'empereur Léon,^[218] au sujet de sa doctrine perverse. Paul, qui fut nommé patriarche à Antioche, à la place de Sévère, se rallia aux Chalcédoniens, et il y eut alors un schisme : seuls les magistrats de l'empereur communiquaient avec lui ; le peuple se détournait de lui, parce qu'il était nestorien, et ne voulait recevoir la bénédiction et le baptême que des prêtres institués en secret par le grand Sévère. Celui qui avait voulu couper la langue au grand Sévère, mourut bientôt de mort violente. La cause de la mort de Vitalien fut, lorsque l'empereur Justin l'eut investi de sa charge, qu'il songea à se révolter contre lui, ainsi qu'il avait fait contre l'empereur son prédécesseur ; alors Justin lui fit trancher la tête ; car Dieu ne tarda pas à le frapper, conformément à la parole de Sévère qui avait prédit de lui qu'il mourrait d'une mort violente. Le patriarche Sévère composa un savant et pieux traité qu'il adressa à Caesaria la patricienne, sainte femme, instrument choisi, de la famille impériale de Rome, qui était fermement attachée à la foi orthodoxe dans laquelle elle avait été instruite par le saint patriarche Sévère. Et cet enseignement se trouve encore à présent entre les mains des moines égyptiens. Ensuite Paul le chalcédonien, (patriarche) d'Antioche, qui avait succédé à Sévère, mourut ; on nomma à sa place un autre, nommé Euphrasius, de Jérusalem. Cet homme haïssait les chrétiens attachés à la doctrine de Sévère, et beaucoup d'orthodoxes moururent pour sa doctrine.^[219] (Justin) amena la guerre civile dans tout l'empire romain, et l'on versa beaucoup de sang ; à Antioche, il y eut de grands troubles pendant cinq ans,^[220] et personne n'osa se plaindre, car on craignait l'empereur. Plusieurs habitants notables commencèrent à élever la voix à Constantinople,

en accusant Justinien le patrice, le fils de son frère, qui aidait la faction Bleue à commettre des meurtres et des vols parmi le peuple. L'empereur fit choix d'un préfet nommé Théodote de l'Orient,^[221] qui devait sévir contre les malfaiteurs ; et il le fit jurer de ne point les épargner. Lorsque celui-ci commença à agir à Constantinople, et qu'il punit un grand nombre de malfaiteurs, alors il fit arrêter et mettre à mort Théodose, qui était un homme fort riche ; il fit aussi arrêter Justinien le patrice et voulut le mettre à mort ; mais, comme il était tombé malade, il le relâcha.^[222] L'empereur, en apprenant ces faits, fut très irrité contre le préfet ; il le destitua, le chassa de Constantinople et l'exila en Orient. Théodote, craignant d'y être tué, se rendit aux lieux saints de Jérusalem et y vécut dans la retraite.^[223]

Ensuite, l'armée et le peuple^[224] de Byzance s'assemblèrent et renoncèrent à l'obéissance de l'empereur. Ils adressèrent à Dieu cette prière : « Donne-nous donc un bon empereur, comme fut Anastase, sinon enlève cet empereur Justin que tu nous as donné ! » Alors l'un d'entre eux, nommé Qâmôs, se leva aux regards de tous et leur parla ainsi : Voici la parole de Dieu : Voyez, je vous aime ; pourquoi m'implorez-vous ? Voici celui que je vous ai donné et je ne vous donnerai point un autre ; car, s'il agissait selon ce qui est écrit, ce serait au tour des ennemis de l'empereur de m'implorer. C'est à cause des péchés de cette ville que j'ai choisi cet empereur, ennemi du Lien. Ainsi parle Dieu : Je vous donne des chefs selon votre cœur. L'empereur, en entendant ces paroles, fut très affligé ; cependant il cherchait à gagner la sympathie des hommes, craignant que les hauts dignitaires^[225] ne l'exhortassent à observer les lois de ce monde.^[226] Il choisit donc, de son propre mouvement, et nomma, à la place de Théodote et de Théodore, préfets dans sa capitale, Théodore et Éphrem d'Amid.^[227] Ceux-ci, par de grands efforts et une grande rigueur, firent cesser la guerre civile entre les citoyens, mirent fin aux hostilités et firent régner la paix.^[228]

Mais cela ne suffisait pas encore pour que la colère de Dieu, qui avait pour cause la défaillance de l'empereur, fût détournée de la terre. Dieu envoya un cataclysme, le feu tomba du ciel sur la ville d'Antioche et s'étendait de l'église de Saint-Etienne jusqu'à la maison du maître de la milice, en long et en large, jusqu'au bain appelé^[229] et jusqu'au bain de la nation des Syriens. Et en même temps les flammes surgissaient dans les contrées d'Orient et sur toutes les routes pendant six mois, et personne ne pouvait passer d'un côté à l'autre. Le feu exerçait ses ravages dans la ville (d'Antioche), et beaucoup de personnes périrent ; il prenait toujours au faite d'une maison et la détruisait de haut en bas jusqu'aux fondements.^[230] Puis, sous le règne de ce même empereur, la grande ville d'Antioche de Syrie subit une (nouvelle) calamité et fut ébranlée à six reprises. Les hommes qui restaient se consumaient dans les maisons et devinrent comme des corps sans âme. Des charbons ardents tombaient de l'air, pareils à la foudre, et embrasaient tout ce qu'ils rencontraient, et la ville d'Antioche fut détruite jusqu'à ses fondements ; le feu suivait ceux qui voulaient fuir, et ceux qui étaient dans les maisons furent consumés ; personne ne put échapper au feu, et la splendeur de la ville d'Antioche fut anéantie. Les maisons qui se trouvaient sur les hauteurs n'échappèrent pas non plus à cette catastrophe. Beaucoup d'oratoires de martyrs furent renversés, quelques-uns se séparèrent en deux, de haut en bas ; la grande église qui avait été construite sous le règne de l'empereur Constantin s'écroula. La désolation et le deuil remplissaient la ville ; le nombre d'hommes, de femmes, d'adolescents et de petits enfants, qui trouvèrent la mort, fut de deux cent cinquante mille âmes. Le jour de la fête de l'ascension de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, une grande foule s'assembla dans l'église appelée^[231] pour célébrer une messe, à l'occasion de ce terrible événement. Beaucoup de gens qui avaient échappé à la catastrophe sortirent (de leurs refuges) pour enterrer leurs morts, et certaines femmes firent paraître leurs enfants qui étaient restés saufs. Le malheureux Euphrasius qui n'était pas digne du siège pontifical, avait péri, lui aussi, dans les flammes ; on mit à sa place, par la voie du sort, un homme, nommé Ephrem d'Amid, ville située en Mésopotamie. Lui aussi était un chalcédonien qui, comme ses prédécesseurs, persécutait les orthodoxes. La ville de Séleucie et Daphné, et toutes les villes des alentours, jusqu'à une distance de vingt milles, furent renversées. Quiconque fut témoin de ces événements disait : Tous ces malheurs sont arrivés parce que l'on a abandonné la foi orthodoxe, et à cause de l'injuste expulsion du patriarche Sévère, à cause des actions tyranniques de l'empereur Justin et à cause de sa renonciation à la foi orthodoxe des pieux empereurs ses prédécesseurs ; voilà les causes de cette catastrophe et de cette calamité. En apprenant ces événements, l'empereur Justin déposa la couronne ainsi que la robe impériale ; il versa des larmes et gémit, et il cessa de se rendre au théâtre. Le jeudi de Pâques il alla en grand deuil, du palais impérial à l'église, marchant sur le sol, les pieds nus. Le peuple et le Sénat se lamentaient et gémissaient en versant d'abondantes larmes. L'empereur donna beaucoup d'or, pour reconstruire les églises et les villes qui avaient été détruites ; aucun empereur, avant lui, n'en avait donné autant que lui.

Il arriva encore sous son règne que les Lazes, qui étaient sous la domination des Perses et qui avaient embrassé la religion de leurs idoles, vinrent trouver Justin et devinrent chrétiens. C'est à la mort du roi de Perse^[232] qu'ils reçurent la grâce du ciel, la croyance dans le fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors ils s'étaient rendus à Constantinople, auprès de l'empereur Justin, et lui avaient dit : Nous désirons que tu nous fasses chrétiens, comme tu l'es toi-même, et nous deviendrons les sujets de l'empire romain. Justin les accueillit avec joie et les fit baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Trinité consubstantielle. Il distingua particulièrement leur chef, le revêtit, après qu'il eut été baptisé, d'une robe d'honneur, lui rendit des honneurs royaux et lui donna pour épouse la fille d'un grand dignitaire, nommé Ionios ; puis il le renvoya dans son pays avec de grands égards. Lorsque Cabadès, roi de Perse, connut ces circonstances, il en éprouva un grand chagrin, députa à l'empereur Justin des ambassadeurs et lui fit dire : « Il y avait entre nous paix et amitié ; voilà que maintenant tu viens de faire acte d'hostilité en détournant le roi des Lazes qui, de tout temps, a été sous notre domination, et non sous la domination romaine. » L'empereur Justin, ayant pris connaissance de ce message, lui écrivit une réponse en ces termes : « Nous n'avons détourné personne de ta domination. Mais, comme un homme, nommé Izathius, est venu humblement nous prier de le délivrer de l'erreur qu'il suivait, c'est-à-dire Terreur des démons, de la religion des païens et des sacrifices impurs, et qu'il a demandé de devenir chrétien, pouvais-je, moi, repousser quelqu'un qui

veut venir au vrai Dieu, le créateur de l'univers ? Lorsqu'il fut devenu chrétien et digne de recevoir les saints mystères, nous l'avons laissé partir pour son pays.^[233] »

A la suite de cet événement, il y eut des hostilités entre les Romains et les Perses. L'empereur Justin demanda à [Ziligdès], roi des Huns, d'être son allié dans la guerre ; il lui fit des dons nombreux et lui fit promettre par un serment solennel de l'assister fidèlement ; mais ce roi, infidèle à son serment, alla rejoindre Gabadès, le roi de Perse, avec vingt mille guerriers, conclut une alliance avec lui et se joignit à lui. Cependant les chrétiens avaient l'assistance divine, qui les défend toujours contre leurs ennemis. Lorsque les Perses se préparaient à livrer bataille, l'empereur Justin envoya au roi des Perses le message suivant : « Certes il conviendrait que nous fussions frères amicalement et que nos ennemis ne pussent pas se railler de nous. Or nous voulons t'avertir que Ziligdès, le Hun, a reçu de nous de grandes sommes pour nous prêter aide pendant la bataille ; et voici maintenant qu'il s'est joint à toi, ayant l'intention de te trahir ; pendant la bataille il passera de notre côté et tournera ses armes contre les Perses. A présent, qu'il en soit comme tu dis : qu'entre nous, il n'y ait plus d'hostilités, mais la paix. Cabadès, le roi des Perses, ayant reçu ce message, interrogea Ziligdès et lui dit : Est-il vrai que tu aies reçu de l'argent des Romains pour les aider contre les Perses ? Ziligdès l'avoua. Alors Cabadès, fort irrité, ordonna sur-le-champ de lui trancher la tête ; car il croyait qu'il avait agi ainsi dans une intention de trahison. Puis il envoya des soldats contre les vingt mille hommes qui étaient venus avec lui ; ces hommes furent massacrés et il n'en échappa qu'un petit nombre, qui retournèrent honteusement dans leur pays. A partir de ce jour, l'accord régna entre Cabadès, roi de Perse, et Justin, empereur de Rome.^[234]

Mais le règne de Justin ne dura pas longtemps après la conclusion de cet accord. Dans la neuvième année de son règne, il tomba gravement malade : une blessure à la tête,^[235] produite par une flèche, qu'il avait reçue dans la guerre, se rouvrit et il en demeura pendant longtemps malade sans pouvoir être guéri. Pendant sa maladie, il nomma empereur le fils de son frère, le couronna de la couronne impériale et le chargea de toutes les affaires de l'Etat ; puis il mourut.^[236]

Justinien, après avoir pris le gouvernement, résida à Constantinople avec sa femme Théodora. Il prit d'excellentes mesures, et les gens turbulents se cachèrent devant lui. Il éleva partout des églises, des hospices pour les voyageurs, des maisons pour l'entretien des vieillards, des hôpitaux pour les malades, des maisons pour les orphelins, et beaucoup d'autres établissements du même genre ; il restaura plusieurs villes qui avaient été détruites, et distribua de grandes sommes d'argent, toutes choses qu'aucun des empereurs, ses prédécesseurs, n'avait faites comme lui.^[237]

Cabadès, le roi de Perse, se disposait à attaquer le roi des Lazes, parce que celui-ci avait prêté son concours aux Romains et qu'il avait embrassé leur religion et était devenu chrétien. (Le roi des Lazes) écrivit à l'empereur Justinien et lui demanda aide, en faisant valoir sa croyance en Jésus-Christ. Justinien lui expédia immédiatement de nombreuses troupes commandées par trois généraux, à savoir : Bélisaire, Cérycus et Irénée, qui devaient lui prêter aide. Lorsqu'on livra bataille, beaucoup de Romains furent tués ; car (les généraux) étaient en désaccord entre eux. L'empereur, à cette nouvelle, fut très irrité, et fit partir le général Pierre avec un grand nombre d'archers. Pierre, placé à la tête des généraux romains, se joignit aux Lazes. Ils livrèrent bataille aux Perses et en tuèrent alors un grand nombre.^[238]

L'empereur Justinien aimait Dieu de tout son cœur et de toute son âme. Il y avait un magicien nommé Masédès, qui demeurait dans la ville de Byzance, entouré d'une bande de démons qui étaient ses ministres. Tous les fidèles le fuyaient et évitaient tout contact avec lui. Ce magicien ordonna aux démons d'infliger aux hommes des fléaux. Ceux qui vivaient sans remède de l'âme et qui ne s'occupaient que de théâtre et de courses, et surtout certains notables de la ville, à savoir Addaeus et Aetherius,^[239] les patrices, tenaient cet ennemi de Dieu en grande estime. Ces mêmes patrices parlaient de ce magicien à l'empereur en lui disant : Cet homme, après avoir amené la ruine des Perses, donnera la victoire aux Romains ; il sera utile, par ses pratiques, à l'empire romain, maintiendra le peuple et fera rentrer facilement l'impôt ; il enverra chez les Perses des démons, ôtera la force à leurs hommes de guerre, par des fléaux de toutes sortes, et fera triompher les Romains sans combat. L'empereur, demeurant inébranlable, se moquait de ces serviteurs de démons ; cependant il désirait connaître leurs manœuvres, et Masédès exécutait les maléfices, ainsi que lui avaient dit ces patrices. Lorsque l'empereur les connut, il les railla et leur parla ainsi : Je ne veux pas de la magie et des sortilèges que tu pratiques et par lesquels tu crois être utile à l'État. Moi, Justinien, empereur chrétien, triompherais avec l'aide des démons ! Non, mon secours vient de Dieu et de mon Seigneur Jésus-Christ, créateur des cieux et de la terre ! En conséquence, il chassa ce magicien et ses amis ; car sa confiance était toujours en Dieu. Quelque temps après, l'empereur obtint de Dieu la victoire : alors il ordonna de brûler ce magicien.

Les Perses, renouvelant les hostilités contre les Romains, demandèrent aux Huns d'envoyer contre eux vingt mille guerriers. Il y avait, dans le pays des Huns extérieurs,^[240] une femme vaillante, nommée, dans la langue des barbares, Boarex. Cette femme, qui était veuve, était douée d'une grande sagesse ; elle avait deux jeunes fils, et des milliers de guerriers Huns lui obéissaient ; elle exerçait le pouvoir depuis la mort de son mari, nommé Balach. Elle vint trouver Justinien, l'empereur chrétien, et lui offrit une grande quantité d'or, de l'argent et des pierres précieuses. L'empereur lui ordonna de s'opposer à deux chefs, qui avaient l'intention de s'allier aux Perses, pour attaquer les Romains. Ces chefs s'appelaient Styrax et Glonès. Cette femme les ayant rencontrés, alors qu'ils allaient rejoindre les Perses, les attaqua, les vainquit, et tua Glonès sur le champ de bataille, ainsi que ses gens. Quant à Styrax, elle le prit vivant, le fit enchaîner et l'envoya à Constantinople, où il fut attaché au gibet et crucifié.

Ensuite un homme du pays des Huns, nommé Gordas, vint trouver l'empereur Justinien, reçut le baptême et devint chrétien. L'empereur Justinien fut son parrain, le combla d'honneurs et le renvoya dans son pays ; cet homme devint vassal de l'empire romain. De retour dans son pays, il parla à son frère des dons qu'il avait reçus de l'empereur, et alors son frère devint également chrétien. Puis Gordas prit toutes les idoles que les Huns adoraient, les brisa en morceaux en enleva l'argent dont elles étaient recouvertes, et les brûla. Les habitants du pays des Huns, qui étaient des barbares, très mécontents, se soulevèrent contre lui et le tuèrent. En recevant cette nouvelle, l'empereur Justinien se mit en route pour leur porter la guerre. Il envoya un grand nombre de vaisseaux par la mer du Pont avec beaucoup de guerriers scythes et goths, donnant le commandement de ces vaisseaux à un vaillant général nommé Godilas ; quant aux cavaliers, il les fit partir par la voie de terre, ainsi qu'une nombreuse armée, sous le commandement de Baduarius. Les habitants du pays des Huns, en apprenant cette expédition, s'enfuirent et se cachèrent. L'empereur occupa leur pays et renouvela la paix avec eux.

En ces temps régna, dans le pays des Huns, un homme nommé Graetis,^[241] qui vint trouver l'empereur Justinien et devint chrétien, lui et tous ses parents et ses officiers. L'empereur le combla de présents et le renvoya dans son pays avec honneur, comme vassal de l'empire romain.

Sous le règne de l'empereur Justinien, il y eut une guerre entre les Indiens et les Ethiopiens. Le roi des Indiens se nommait Endàs ; il adorait l'étoile appelée Saturne. Le pays des Ethiopiens n'était pas éloigné de l'Egypte ; il comprenait trois Etats d'Indiens et quatre Etats d'Abyssins, situés au bord de l'Océan, vers l'Orient. Les marchands chrétiens qui traversaient le pays des adorateurs des astres et (le pays) des Juifs^[242] que nous avons précédemment mentionnés, avaient à subir de grandes vexations. Dammus, le roi des Juifs, quand les marchands chrétiens pénétraient chez lui, les tuait et s'emparait de leurs biens, disant : Puisque les Romains oppriment et tuent les Juifs, je tuerai, moi aussi, tous les chrétiens qui me tomberont entre les mains. En conséquence, tout commerce cessa et disparut de l'Inde intérieure. Le roi des Nubiens,^[243] ayant eu connaissance de ces faits, envoya au roi des Juifs le message suivant : « Tu as mal agi en tuant les marchands chrétiens, et tu as porté préjudice à mon Etat et aux Etats d'autres (rois), soit voisins, soit éloignés de moi. » Ayant reçu ce message (Le roi des Juifs) se mit en campagne contre lui. Lorsque les deux adversaires furent en présence, le roi des Nubiens s'écria : « Si Dieu me donne la victoire sur ce Juif Dammus, je deviendrai chrétien ! » Puis, en livrant bataille au Juif, il le vainquit et le tua, et il s'empara de son Etat et de ses villes. Alors il envoya des messagers à Alexandrie, auprès des Juifs et des païens,^[244] faisant demander, en même temps, aux gouverneurs romains de lui envoyer, de l'empire romain, un évêque qui donnerait le baptême et enseignerait les saints mystères chrétiens à tous les Nubiens et à ceux d'entre les Juifs qui avaient survécu. L'empereur Justinien, informé de cette demande, ordonna de lui accorder tout ce qu'il demandait et de lui envoyer des prêtres et un évêque d'entre les clercs du saint patriarche Jean. C'était un homme chaste et pieux. Telle fut l'origine de la conversion des Ethiopiens, sous le règne de l'empereur Justinien.^[245]

Il arriva encore sous son règne que le roi du Hedjaz, nommé Al-mondar se mit en campagne, envahit la Perse et la Syrie, y commit de grandes déprédations, s'avança jusqu'à la ville d'Antioche, tua beaucoup d'habitants et brûla la ville nommée Chalcis et d'autres villes du canton de Sinnium et du canton de Cynegia. L'armée d'Orient marcha immédiatement contre les envahisseurs, qui ne tinrent pas devant elle ; ils rentrèrent dans leur pays, en emportant un nombreux butin.^[246]

Sous le règne de l'empereur Justinien, il y eut aussi un grand tremblement de terre en Egypte. Beaucoup de villes et de villages furent engloutis dans l'abîme. Ceux qui habitaient le désert^[247] priaient et imploraient Dieu, dans les larmes et dans le deuil, à cause de ce grand désastre. Après un an, le fléau cessa et les secousses, qui s'étaient fait sentir partout, s'arrêtèrent. Les Égyptiens célèbrent la mémoire de ce jour chaque année, le dix-septième jour de teqemt. Le souvenir de cette calamité nous a été conservé par nos pères, les moines égyptiens, les théophores ; car ce cataclysme avait pour cause le changement de la foi orthodoxe par l'empereur Justinien, qui était encore plus tyrannique que le frère de son père, son prédécesseur.^[248]

Justinien ordonna aux Orientaux d'inscrire les noms (des évêques) du concile de Chalcedoine, alors qu'on avait exilé le patriarche Sévère, dans les diptyques de l'Église : usage qui n'existait pas et dont il n'eut question ni dans les canons des apôtres ni dans les conciles des Pères subséquents ; on ne devait mentionner aucun concile dans la messe. Justinien seul établit cette coutume dans tout son empire, et il fit inscrire les noms des évêques du concile de Chalcedoine.^[249] Anthime, patriarche de Constantinople, Acacius, qui fut patriarche au temps de l'empereur Zénon, et Pierre, patriarche d'Alexandrie, furent excommuniés, et il fit effacer leurs noms des diptyques ; il abolit l'Hénotique de l'empereur Zénon, proscrivit le nom du patriarche Abbâ-Sévère dans toute la province d'Antioche et dans toutes les provinces adjacentes, défendant de le mentionner dans les diptyques de l'Église et ordonnant de le maudire, et empêcha les habitants d'Alexandrie de se désaltérer à la source de la doctrine de Dioscure. A Dioscure avait succédé le patriarche Timothée. L'empereur Justinien avait donné le siège pontifical aux Chalcedoniens ; mais l'impératrice Théodora, sa femme, l'ayant sollicité en faveur de Timothée, patriarche d'Alexandrie, il le laissa à cause d'elle sur son siège. Elle l'appelait « Père spirituel. »

Du temps de ce saint père, l'empereur Justinien envoya à Alexandrie des troupes nombreuses, qui bloquèrent la ville et voulurent y faire un grand massacre. Le patriarche Timothée députa plusieurs anachorètes et ascètes, afin d'intercéder auprès de l'empereur en faveur de l'Église, et afin de le prier pour qu'il n'y eût pas de massacre dans la ville, que l'on ne répandit pas le sang innocent et que les habitants pussent demeurer dans la foi de leurs pères. L'empereur, en recevant ce message, accorda la requête sur l'intercession de l'impératrice Théodora, qui lui était chère, et il envoya à l'armée l'ordre de retourner dans la province d'Afrique. Le patriarche Timothée continuait à

demeurer dans son palais, fidèle à sa foi orthodoxe. L'empereur envoya ensuite à Alexandrie, un cubulaire nommé Calotychius. En cette année l'empire romain avait mille deux cent quatre-vingt-sept ans d'existence. La ville fut tranquille pendant quelque temps. Puis le vénérable père Timothée mourut entouré de vénération.^[250]

Chapitre XCI. Il était encore arrivé, du temps de ce patriarche Timothée, dans la ville d'Alexandrie, un fait important, entouré de prodiges et tout à fait extraordinaire. Il y avait, dans la partie orientale de la ville, dans l'endroit appelé *Aroùtiou*, à droite de l'église de Saint-Athanase, une maison habitée par un juif appelé *Aubarounes*^[251] qui avait chez lui un coffre qu'il avait reçu de ses parents juifs, contenant le *Mandilion*^[252] et le linge dont Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était ceint, lorsqu'il lava les pieds de ses disciples. Cet homme avait tenté plusieurs fois en vain de l'ouvrir ; quand il le touchait, une flamme descendait menaçant de consumer celui qui voudrait l'ouvrir, et il entendait la voix des anges chantant les louanges de Celui qui a été cloué sur la croix, Dieu, le roi glorieux ! Le juif, très effrayé, alla avec sa mère, sa femme et ses enfants, trouver le patriarche Timothée, et ils lui firent part de ces circonstances. Aussitôt le patriarche, accompagné de personnes portant des croix, des évangiles, des encensoirs et des cierges allumés, se rendit à l'endroit où se trouvait le coffre, et le couvercle de la caisse s'ouvrit immédiatement ; le patriarche prit respectueusement le mandilion et le linge sacrés et les porta dans son palais épiscopal, puis il les déposa dans l'église des Tabenniosites, dans un lieu saint. Un ange descendit du ciel et ferma le couvercle de la caisse de bronze qui contenait le mandilion et le linge, et elle est restée fermée jusqu'à ce jour. Les habitants d'Alexandrie en furent mécontents et allèrent trouver les Perses (?),^[253] leur demandant d'ouvrir cette caisse, mais ils n'y réussirent pas. Quant au juif, ainsi qu'il convenait, il embrassait alors le christianisme, avec tous, les gens de sa maison.

Chapitre XCII. Après la mort du vénérable père Timothée, on nomma à sa place le diacre Théodose, qui était secrétaire^[254] (de Timothée). Lorsqu'il allait pour occuper son siège pontifical, un Ethiopien voulut le tuer ; il prit la fuite et se rendit dans la ville de...^[255] et y vécut dans la retraite. Alors la populace prit Gaïnas et le proclama patriarche à la place de Théodose, contrairement aux saints canons. La ville était divisée ; les uns se déclaraient partisans de Théodose, les autres, partisans de Gaïnas ; et cette division s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Il y avait alors, dans la ville, un préfet nommé Dioscore, tandis qu'Aristomaque était commandant de l'armée. En apprenant ces événements, l'empereur Justinien ordonna au gouverneur militaire de se rendre à Alexandrie et de ramener le saint père Théodose de son exil. Ce général rétablit donc Théodose sur son siège et chassa Gaïnas... Lorsqu'il prit possession de l'église, il la donna à Paul le chalcédonien, qui était un moine d'entre les Tabenniosites, et le proclama patriarche. Celui-ci déclara par écrit qu'il était rallié à la foi des Chalcédoniens, et il envoya (cette déclaration) à toutes les églises. Il y eut aussitôt des troubles parmi les habitants d'Alexandrie, qui luttaient les uns contre les autres à main armée ; car il n'y avait personne qui voulût communiquer avec Paul, qui était un apostat et un nestorien. Et cela fut ainsi non seulement à Alexandrie ; aucune ville ne voulait le reconnaître, parce qu'il exerçait des persécutions et qu'il aimait à répandre du sang. Ce même Paul, lorsqu'on l'eut trouvé dans un bain commettant avec un diacre le crime infâme de sodomie, fut déposé par l'empereur Justinien, qui nomma à sa place un moine nommé Zoïle^[256] de la ville de^[257] ... Les habitants de la ville refusaient également de l'accepter, et Zoïle, voyant que les habitants lui étaient hostiles, adressa une lettre à l'empereur Justinien, se démettant de sa dignité pontificale. Alors l'empereur choisit un lecteur du couvent de Salâmâ, d'Alexandrie, nommé Apollinaire, qui était un homme doux et pieux du parti des Théodosiens. On le décida par la persuasion à être patriarche à la place de Zoïle, et on lui promit de grandes faveurs, pour qu'il cherchât à rétablir la foi de l'Eglise. Gaïnas mourut en exil avant Théodose.

L'empereur Justinien assembla un grand nombre d'évêques de tous les pays avec Vigile, patriarche de Rome. A la suite de laborieux efforts, beaucoup de gens avaient accepté la foi orthodoxe, tandis que d'autres suivaient la doctrine perverse nestorienne et chalcédonienne.^[258]

... Or Justinien tenait pour vraie la doctrine des Chalcédoniens et acceptait la lettre de Léon qui déclarait que le Christ avait deux natures absolument distinctes, ainsi que l'avaient enseigné les deux évêques, Théodore, évêque de Cyr, et Théodore, évêque de Mopsueste, les nestoriens.

Justinien, après la calamité que Dieu avait fait descendre sur le pays, conclut la paix avec les Perses et vainquit les Vandales. Ces grandes victoires ont été exactement racontées par Agathias, l'un des *scholastiques* renommés de Constantinople, ainsi que par un savant nommé Procope, le patrice, qui était un homme d'une haute intelligence, grand dignitaire, dont l'œuvre est célèbre. C'est lui (Justinien) qui prit tous les édits des empereurs ses prédécesseurs, les mit dans un ordre convenable, les remit en vigueur, et les déposa dans les prétoires dont l'origine remonte aux anciens Romains qui ont laissé (cette institution) comme un monument pour la postérité.^[259]

Chapitre XCIII. Il fut un homme nommé Romulus, qui avait fondé la grande ville de Rome ; puis un autre, son successeur, nommé Numantius, qui prodigua à la ville de Rome des institutions et des lois et qui ensuite établit les trois ordres du royaume ; ainsi faisaient encore César l'ancien et Auguste, son successeur. C'est par ces institutions que s'est manifestée la supériorité des Romains, et ces institutions se sont maintenues parmi eux jusqu'à ce jour.^[260] A son tour l'impératrice Théodora, épouse de l'empereur Justinien, fit cesser la prostitution, et elle ordonna d'expulser les femmes prostituées de tout lieu.

Un chef de brigands samaritain réunit autour de lui tous les Samaritains et souleva une grande guerre ; il se fit couronner dans la ville de Néapolis, et se proclama roi. Il égara un grand nombre de gens de sa nation, en affirmant mensongèrement qu'il était envoyé de Dieu pour rétablir le royaume des Samaritains, ainsi qu'avait fait Roboam, fils de Nabot, qui régnait après Salomon le sage, fils de David, et qui avait séduit le peuple d'Israël, et l'avait

conduit à l'idolâtrie. Pendant qu'il était à Néapolis, trois écuyers,^[261] un chrétien, un juif et un samaritain, luttèrent dans les courses. Le chrétien, ayant vaincu, descendit aussitôt de son cheval et inclina la tête pour recevoir le prix. (L'usurpateur) demanda qui était celui qui avait vaincu dans la course. On lui répondit que c'était le chrétien. Sur-le-champ on lui trancha la tête. C'est pourquoi on appela les soldats (des Samaritains), soldats de Philistéens.^[262] Les troupes de Phénicie, de Canaan, d'Arabie et beaucoup d'autres chrétiens accoururent, attaquèrent ce misérable Samaritain et le tuèrent, ainsi que ses compagnons et ses officiers. On lui trancha la tête, que l'on envoya à Constantinople, à l'empereur Justinien (pour servir d'exemple), afin de fortifier son gouvernement. L'empereur distribua alors des aumônes aux pauvres et aux malheureux.

Chapitre XCIV. Il y avait de l'incertitude au sujet du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'on discutait beaucoup à Constantinople sur la question de savoir s'il était corruptible ou incorruptible. Il y eut beaucoup de mouvement, à Alexandrie, à cause de la discussion qui existait à ce sujet entre les partisans de Théodose et ceux de Gainas. L'empereur Justinien fit demander sur cette matière l'avis d'Eutychius, qui était alors patriarche de Constantinople, et qui partageait, quant à la doctrine, les sentiments de Sévère et de Théodose. Eutychius lui répondit ainsi : « Le corps de Notre-Seigneur qui s'est soumis à la souffrance pour notre salut, est vivant, impérissable, incorruptible, inaltérable ; nous croyons qu'il a souffert par sa propre volonté et qu'après la résurrection il a été incorruptible et inaltérable, sous tous les rapports et d'une manière absolue. » L'empereur ne fut pas satisfait de cette déclaration. La vraie solution de cette difficulté se trouve dans la lettre adressée par saint Cyrille à Succensus. L'empereur inclinait vers l'opinion de Julien, évêque des partisans de Gainas qui avaient la même doctrine et qui disaient : Jésus-Christ a été homme comme nous ; les saintes Ecritures affirment qu'il a souffert pour nous en son corps. L'empereur Justinien fut donc très irrité contre le patriarche Eutychius, parce qu'il ne lui avait pas répondu comme il l'avait désiré, qu'au contraire il s'était prononcé comme Sévère et Anthime. Ceux-ci, disait-il, avaient trompé les habitants de Constantinople, et (Eutychius) les trompe également. Justinien adressa ensuite une lettre à Agathon,^[263] préfet d'Alexandrie, et ordonna qu'Apollinaire, *comes* du couvent de *Bântôn* (?), fût établi patriarche des Chalcédoniens dans Alexandrie et dans les autres villes d'Egypte. Mais les habitants de cette province étaient fortement attachés à la doctrine de l'incorruptibilité ; ils suivaient l'enseignement de nos pères, consigné dans les livres, d'après lequel le saint corps de Notre-Seigneur a été incorruptible avant la résurrection ; il a souffert la passion par sa propre volonté jusqu'à la mort, et, après la résurrection, il est devenu immortel et impassible ; telle est la formule de Grégoire le théologien. C'est pourquoi nous devons, dans la question de l'incorruptibilité, écarter la passion salutaire qu'il a subie en son corps, par sa propre volonté et par sa libre détermination, et qu'il a préparée pour notre rédemption. Or l'empereur Justinien, ayant déposé et exilé Eutychius, patriarche de Constantinople, nomma à sa place Jean, de la ville de...^[264], qui lui promit de déclarer par écrit qu'il était d'accord avec lui dans la foi, et d'écrire une lettre synodale. Mais, après avoir pris possession de son siège, Jean ne tint pas compte de la volonté de l'empereur et refusa d'écrire comme il lui avait dit. En effet il avait été d'abord laïque ; il ne connaissait pas les Ecritures et n'avait pas étudié à fond la sainte religion ; mais, lorsqu'il fut prêtre, il s'appliqua à étudier les saintes Ecritures, et il sut les peines et les afflictions que nos saints Pères ont supportées à cause du Christ ; il apprit ainsi la doctrine orthodoxe et abandonna la doctrine corrompue de l'empereur. Ce même patriarche Jean composa (le livre intitulé) *Mystagogia*,^[265] traitant de la nature unique du Christ, le Verbe de Dieu devenu chair, dont il affirma, d'accord avec le témoignage d'Athanase l'apostolique, l'essence unique, divine et humaine.

Un homme nommé Menas, qui avait été auparavant patriarche de Constantinople, adressa à Vigile, patriarche de Rome, un écrit dans lequel il s'exprimait ainsi : « Il n'y a qu'un seul arbitre et une seule volonté dans Notre-Seigneur et sauveur Jésus-Christ ; nous croyons en Dieu dans la crainte parfaite du cœur et en nous pénétrant de l'enseignement de nos pères ». Tout ce discours était conforme aux idées de Jean, patriarche de Constantinople. Or l'empereur voulait déposer Jean ; mais, pendant qu'il y songeait, craignant qu'il n'y eût des troubles, parce qu'il avait déjà exilé Eutychius, sans jugement légal, Justinien mourut, dans une vieillesse avancée, dans la trente-neuvième année de son règne. Sa femme, l'impératrice Théodora, était morte avant lui.

Les Romains déposaient tous les évêques. Puis ils abandonnèrent leurs anciennes institutions, à cause des païens qui demeuraient parmi eux ; ces païens, s'étant concertés, tuèrent les Romains, au milieu du jour, s'emparèrent des villes et firent beaucoup de captifs.^[266]

Les Samaritains habitant la Palestine s'étant révoltés et ayant pris les armes, l'empereur Justinien, avant de mourir,^[267] avait envoyé contre eux un moine de condition illustre, nommé Photion,^[268] avec une nombreuse armée. Celui-ci les attaqua et les vainquit ; il infligea un châtement sévère à un grand nombre d'entre eux, en exila plusieurs autres, et leur inspira (ainsi) une grande terreur.^[269]

A cette époque, il régna dans toutes les contrées une peste et une grande famine. L'empereur (Justin), voyant que le peuple s'agitait, lorsqu'il eut fait promulguer son édit sur la religion dans toute la province d'Alexandrie, et qu'il eut inauguré une grande persécution dans toute l'Egypte, tomba dans une profonde mélancolie, son esprit se troubla et, dans sa folie, il se promenait dans les appartements du palais. Il désirait la mort, mais il ne la trouva point, parce que Dieu était irrité contre lui. Enfin, comme il montrait sa démente devant le peuple, on lui ôta la couronne impériale, que l'on mit sur la tête de Tibère, qui fut proclamé empereur à sa place, et à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ donna la force et le pouvoir. Tibère était un jeune homme très beau, aimant le bien, généreux, d'un cœur ferme. Lorsqu'il eut pris le gouvernement, il fit cesser la persécution, et il honorait les prêtres et les moines. On l'accusait d'être nestorien ; mais cette accusation était fautive. Au contraire, il était d'une grande bonté et ne cessait de favoriser les orthodoxes et ceux qui croyaient en une seule nature du Christ qui est vraiment Dieu et vraiment homme, d'essence unique, Verbe devenu chair. Adorons-le et célébrons Celui qui donne aide et force aux rois

I Cet empereur, pendant son règne, ne permettait à personne de persécuter (les croyants). Il faisait des dons nombreux à tous ses sujets, fondait beaucoup d'oratoires en l'honneur des martyrs, des laures pour les moines, des cloîtres et des couvents pour les vierges, et distribuait libéralement des aumônes aux pauvres et aux malheureux. En récompense de ses belles actions, Dieu faisait régner la paix pendant son gouvernement, et préservait, par une grâce spéciale, sa capitale (de troubles). Jean, patriarche de Constantinople, qui avait été comblé de faveurs, mourut sous son règne, et, après sa mort, l'empereur ramena de l'exil Euty chius et le rétablit sur son siège, à la place de Jean. Apollinaire, évêque des Chalcédoniens, étant mort à Alexandrie, on le remplaça par un homme nommé Jean, ancien chef militaire. C'était un homme de belle figure, qui ne forçait personne à abandonner sa croyance. Il se contentait de glorifier Dieu dans son église, au milieu de son peuple, et ils célébraient les belles actions de l'empereur.

Le Christ était avec l'empereur, qui vainquit les Perses et les barbares par la force de ses armes, et accorda la paix à tous les peuples, sujets de son empire. Il mourut en paix, clans la troisième année de son règne. C'est à cause des péchés des hommes que son règne fut si court ; car ils n'étaient pas dignes d'un tel empereur si pieux, et ils furent privés de cet homme bon et honnête. Avant de mourir, il recommanda que l'on mit sur le trône son gendre, nommé Germain, qui avait été patrice. Mais celui-ci, par modestie, refusa le pouvoir.

Alors on éleva sur le trône Maurice, qui était originaire de la province de Cappadoce.

Chapitre XCV. Maurice, successeur de Tibère, qui aimait Dieu, aimait beaucoup l'argent. Il avait auparavant commandé en Orient, puis il avait épousé la fille de Domentiole, nommée Constantine. Il fit immédiatement, à Constantinople, l'appel de tous les cavaliers et les fit partir, avec Domentiole, vers l'Orient.^[270] Il envoya aussi un message à Aristomaque, d'Egypte, qui était un citoyen de Nikious et fils du gouverneur Théodose. C'était un homme orgueilleux et puissant. Son père, avant de mourir, l'avait exhorté en lui disant : « Demeuré dans ta condition et n'ambitionne pas une autre carrière ; contente-toi de ton rang, afin que ton âme soit en repos ; car tu as une grande fortune qui pourra te suffire. » Mais, lorsqu'il fut sorti de l'enfance, Aristomaque, oubliant les recommandations de son père, chercha à jouer un rôle dans ce monde, et il se créa une nombreuse suite de gens armés ; il se procura aussi des bateaux pour parcourir joyeusement toutes les villes d'Egypte. Il devint ainsi extrêmement orgueilleux et fit respecter par tous les chefs l'autorité de l'empereur^[271] ; car, sous le règne de l'empereur Tibère, il avait obtenu le commandement. En raison de ce commandement, il devint de plus en plus présomptueux ; il tenait toutes les troupes sous ses ordres, ne craignant personne ; il plaça des cavaliers dans la ville de Nikious, sans autorisation de l'empereur. Tous les militaires qu'il commandait étaient dans le dénuement, et il prenait les maisons de ceux qui étaient plus riches que lui, en les traitant avec une entière indifférence ; et, quand des personnes, haut placées ou d'un rang inférieur, venaient le trouver de la part de l'empereur, il ne leur donnait accès auprès de lui qu'après les avoir fait longtemps attendre à la porte.

Lorsque l'empereur Tibère, avant sa mort, fut informé des menées d'Aristomaque, il envoya à Alexandrie un officier, nommé André^[272] pour l'arrêter, en procédant avec prudence et en évitant de verser du sang, pour qu'il lui fût amené vivant. L'empereur Tibère adressa aussi un message à tous les guerriers d'Egypte pour les engager à lui prêter leur concours contre les barbares. Aristomaque, en recevant le message de l'empereur, se rendit à Alexandrie, accompagné seulement d'un petit nombre de serviteurs ; car il ignorait le guet-apens qu'on lui avait préparé. Le patriarche et André, heureux de le voir arriver, firent tenir prêt un vaisseau léger, dans la mer, près de l'église de saint Marc l'évangéliste. Alors on célébra la messe, le 30 du mois de Miyazyä, fête de saint Marc l'évangéliste. La messe terminée, André sortit de l'église et, accompagné d'Aristomaque, dirigea ses pas vers le rivage. Puis il fit signe aux hommes de sa suite et aux soldats de saisir Aristomaque et de le jeter dans le vaisseau. Aussitôt ils le saisirent, le portèrent sur leurs épaules, le jetèrent dans le vaisseau, sans qu'il comprit (ce qui lui arrivait), et l'on fit voile vers la résidence de l'empereur. Le gracieux empereur, en le voyant, dit : « Cette figure n'est pas celle d'un criminel ; ne le maltraitons point. » Et il donna l'ordre de le garder à Byzance, jusqu'à ce qu'il eût examiné son affaire. Peu de temps après, n'ayant trouvé aucune charge contre lui, il lui rendit le commandement et l'envoya à Alexandrie, où il se fit aimer de tous. Il vainquit les barbares de la province de Nubie et de l'Afrique appelés Mauritiens et d'autres barbares appelés *Mârihôs*^[273] ; il les tailla en pièces, dévasta leur pays, leur enleva leurs biens et les ramena tous enchaînés en Egypte par le Gehon ; car la rencontre avait eu lieu au bord du fleuve. Les chroniqueurs ont parlé de sa victoire. Pensant que quelque ennemi jaloux pourrait aller trouver l'empereur et porter une accusation contre lui, il voulut le prévenir en envoyant immédiatement un message à l'empereur, lui demandant s'il pouvait avoir une entrevue avec lui. L'empereur Maurice ayant répondu affirmativement, Aristomaque se mit aussitôt en route, et se rendit auprès de l'empereur, en lui offrant de nombreux présents. L'empereur accepta tous ses dons et le nomma sur-le-champ préfet de la ville impériale. L'impératrice Constantine le fit intendant de toute sa maison et le combla d'honneurs, de sorte qu'il obtint le premier rang après l'empereur, et il devint un très grand personnage dans la ville de Byzance. Il fit construire des aqueducs dans toute la ville, car les habitants se plaignaient beaucoup du manque d'eau ; puis il leur fit construire, par un savant ingénieur, un réservoir en bronze, comme on n'en avait jamais fait avant lui, dans lequel l'eau coulait et se renouvelait ; la ville fut ainsi abondamment pourvue d'eau, et, quand il y avait un incendie, on allait à ce réservoir d'eau et l'on éteignait le feu. Aristomaque était aimé et honoré de toute la population ; car il aimait les constructions et se distinguait par ses belles actions. Alors il lui surgit des envieux, des gens sots qui songeaient à le faire périr par quelque machination. Tandis qu'ils étaient dans ces dispositions, il arriva qu'un magistrat qui connaissait l'astrologie, et un autre, nommé Léon le logothète, ayant observé une étoile qui avait paru au ciel, affirmaient que cette étoile indiquait l'assassinat de l'empereur. Ils allèrent trouver l'impératrice Constantine, lui firent part de leur observation et lui dirent : « Sache ce que tu dois faire, et cherche à te sauver, toi et tes enfants ; car cette étoile qui vient de paraître est le présage d'une révolte contre l'empereur. » Ils se répandirent en accusations contre Aristomaque, tout en la conjurant de n'en rien dire à l'empereur. Mais elle vint immédiatement en donner communication à l'empereur, qui fut persuadé qu'Aristomaque allait le tuer et prendre sa femme. Alors il conçut de la

haine contre lui, le destitua définitivement, lui fit subir de nombreuses humiliations, et l'exila-dans une île de la Gaule jusqu'à sa mort.^[274]

Or l'empereur Maurice accueillait beaucoup de faux accusateurs, auteurs de discorde, à cause de son amour de l'argent. Il vendait et convertissait en or tout le grain d'Égypte, de même que le grain (destiné à la ville) de Byzance. Tout le monde le détestait et l'on disait : « Comment la ville de Constantinople peut-elle supporter un si mauvais empereur ? Et est-il possible qu'il soit père de cinq fils et de deux filles, celui qui exerce une telle tyrannie jusqu'à la fin de son règne ? »

Hormisdas, appelé Kesri, le roi de Perse à cette époque, était fils du grand Cabadès. On raconte que son père avait été chrétien, qu'il croyait au Christ, notre vrai Dieu, mais que, craignant le mécontentement des Perses, il cachait sa croyance. Vers la fin de son règne, il entra dans un bain, accompagné de sa suite de personnes dévouées, et, après avoir été exhorté et instruit par un évêque chrétien dans la religion qu'il professait en secret, il renia Satan qu'il adorait, et l'évêque le baptisa, dans une piscine du bain, au nom de la sainte Trinité. Il donna ensuite l'ordre de détruire la piscine dans laquelle il avait été baptisé. Puis il prit son fils Hormisdas et l'établit roi à sa place. Ce malheureux était adonné au culte des fausses divinités et forçait les chrétiens d'adorer le feu et le soleil. Il adorait aussi les chevaux qui mangent de l'herbe.^[275]

Chapitre XCVI. Une femme noble, nommée, dans la langue de la Perse, Golendouh, qui était nestorienne, faisant un voyage par mer, fut capturée par les Perses, mise en prison, et, selon la coutume des Assyriens, on lui mit au cou une chaîne ; quand (une prisonnière) venait à mourir, on montrait au roi cette chaîne encore fermée et attachée à son cou. Golendouh étant dans cette situation, un ange lui apparut, lui parla et lui ôta la chaîne qui enfermaient son cou, sans qu'elle fût ouverte, en la remettant aux gardiens, afin que ceux-ci ne fussent pas punis par leurs chefs. Elle entendit une voix céleste qui lui dit : « C'est pour la foi orthodoxe de Notre-Seigneur Jésus-Christ que tu viens d'être délivrée. » Elle s'enfuit, gagna le territoire romain et s'arrêta dans la ville d'Hiérapolis, sur l'Euphrate ; elle alla raconter au métropolitain Domitien tout ce qui lui était arrivé. Celui-ci, fils de l'oncle paternel de l'empereur Maurice, se rendit auprès de l'empereur et lui fit part de l'aventure de la femme dont nous venons de parler. L'empereur la fit amener en sa présence et la détermina à abandonner la croyance des Nestoriens et à embrasser la croyance orthodoxe de l'Eglise. Elle écouta ses paroles et devint croyante.

Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est patient et qui aime à répandre des grâces, ne demeurait pas indifférent et impassible à la persécution que faisait subir à ses saints Hormisdas, roi de Perse. Dieu fut irrité contre lui, et la maison du nouveau Chosroès fut bouleversée de fond en comble ; son fils se révolta contre lui et le tua, et, à l'occasion de la mort du roi, il y eut de graves dissensions parmi les grands, et il se forma deux partis. Voyant cet état des choses, Chosroès l'aîné prit la fuite et gagna le territoire romain. En se présentant aux officiers romains, il envoya des ambassadeurs à l'empereur Maurice, et lui fit demander l'autorisation de demeurer sous la domination romaine, en s'engageant à faire la guerre aux Perses, à conquérir leur pays et à le livrer aux Romains. L'empereur Maurice se rendit auprès de Jean, patriarche de Constantinople, pour délibérer avec lui. Ce Jean était un ascète ; il ne mangeait d'aucun aliment préparé, et il ne buvait pas de vin ; il se nourrissait avec sobriété de fruits des champs et de légumes verts. Les magistrats et les officiers se réunirent chez lui, pour délibérer avec lui au sujet de Chosroès, le roi de Perse, qui venait d'arriver dans leur pays. Jean leur parla avec force, en disant : « Cet homme, qui a tué son père, ne peut être utile à l'empire. C'est le Christ, notre vrai Dieu, qui combatta pour nous en tout temps contre tous les peuples qui nous attaqueront. Et celui-ci qui n'a pas été fidèle à son père, sera-t-il fidèle à l'empire romain ? » Mais l'empereur Maurice n'agréa pas l'avis émis par le patriarche, ainsi que par les officiers ; il écrivit sur-le-champ à Domitien, évêque de Mélitène, qui était le fils du frère de son père, et à Narsès, commandant de l'armée d'Orient, auquel il ordonna de se mettre en marche avec toutes les troupes romaines, d'établir Chosroès comme roi, en Perse, et de faire périr ses adversaires. Il donna à Chosroès les insignes royaux et de magnifiques vêtements dignes de son rang. Chosroès allait souvent trouver Golendouh, pour l'interroger s'il régnerait ou ne régnerait pas en Perse. Elle lui dit : « Certes toi, tu triompheras et tu régneras définitivement sur les Perses et les Mages ; l'empire romain (seul) a été donné à l'empereur Maurice. »

Narsès exécuta les ordres de l'empereur ; il ramena Chosroès, le maudit, chez les Perses, les attaqua et les vainquit, et remit le royaume des Mages à ce misérable. Après être monté sur le trône, il se montra ingrat envers les Romains qui l'avaient comblé de bienfaits, et complota leur perte. Pendant la nuit, les Mages se réunirent chez lui pour préparer un poison qu'ils voulaient mêler à la nourriture des soldats romains et à la nourriture de leurs chevaux, afin de les faire périr tous avec Narsès, leur général. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ inspira de la pitié aux gens du palais, qui vinrent en avertir Narsès, le général de l'armée romaine. Celui-ci, en apprenant ce dessein, recommanda aux soldats de ne point manger la nourriture qu'on leur présenterait, mais de la donner aux chiens, et, quant au fourrage, de le donner aux autres animaux. Lorsque les chiens en eurent mangé, ils crevèrent et les autres bêtes moururent. Alors Narsès, très irrité contre Chosroès, se mit immédiatement en route et ramena les soldats romains à leurs chefs.

Tous les Romains détestaient l'empereur Maurice, à cause des calamités qui arrivaient sous son règne.

Chapitre XCVII. Il y avait, dans une ville du nord de l'Égypte, appelée Aykelâh,^[276] qui est (appelée aujourd'hui) Zâwiya, trois frères : Abaskirôn, Menas et Jacques. Abaskirôn, l'aîné, qui était scribe, avait un fils nommé Isaac. Jean, préfet d'Alexandrie, leur avait donné le commandement de plusieurs villes d'Égypte. Leur propre ville d'Aykelâh était proche d'Alexandrie. Ces quatre hommes, ne sachant supporter leur grande fortune, se mirent à attaquer les gens de la faction bleue, et ils saccagèrent les deux villes de Bana et de Bousir, sans y avoir été autorisés par le préfet du canton, qui était un homme excellent et d'une conduite irréprochable. Les quatre hommes que nous venons de nommer y firent un grand massacre, mirent le feu à la ville de Bousir et brûlèrent le bain public.

Le préfet de la ville de Bousir, que les gens d'Aykelâh voulaient tuer, s'enfuit pendant la nuit, et, ayant réussi à se sauver d'entre leurs mains, il se rendit à Byzance, et se présenta devant l'empereur Maurice en versant des larmes, et lui fit connaître l'attentat dont il venait d'être l'objet de la part de ces quatre hommes. Un message lui ayant été adressé aussi par le préfet d'Alexandrie, pour annoncer ces événements, l'empereur Maurice fut très irrité et ordonna à Jean, préfet d'Alexandrie, de destituer ces hommes. Alors ceux-ci réunirent un grand nombre d'aventuriers, avec des chevaux, des sabres et toutes sortes d'armes, et ils saisirent quantité de bateaux dans lesquels on portait des grains à Alexandrie, de sorte qu'il y eut une grande famine dans la ville, et les habitants, en proie aux souffrances de la faim, voulaient tuer le préfet Jean. Mais celui-ci, ayant toujours bien gouverné, fut défendu par les fidèles aimant le Christ.

Les habitants écrivirent une lettre qu'ils envoyèrent à l'empereur, et lui firent connaître la triste situation de la ville. L'empereur destitua le préfet Jean et nomma à sa place Paul, de la ville d'Alexandrie. Jean, qui, en partant, reçut des habitants des témoignages de haute estime, se rendit auprès de l'empereur et lui raconta les actes de violence commis par les gens d'Aykelâh, et il resta quelque temps avec l'empereur. Puis celui-ci le rétablit dans ses fonctions et lui donna plein pouvoir sur la ville d'Aykelâh. Les habitants de cette ville, en apprenant ce résultat et le (prochain) retour de Jean à Alexandrie, répandirent l'agitation et la révolte dans toute la province d'Égypte, soit en se servant de bateaux, soit par la voie de terre. Ils envoyèrent l'un d'entre eux, Isaac le corsaire, avec les brigands, qui descendirent en mer, saisirent un grand nombre de vaisseaux naviguant en mer et les brisèrent. Ils se transportèrent en Chypre et y commirent de grandes déprédations.

Plusieurs personnes, à savoir^[277] les Bleus et les Verts et l'ennemi de Dieu de Bousir^[278] se réunirent dans la ville d'Aykelâh, et y délibérèrent avec Euloge, patriarche chalcédonien d'Alexandrie ; Allas, diacre ; Menas, coadjuteur, et Ptolémée, commandant des barbares, à l'insu des habitants de la ville ; ils voulaient nommer un préfet à la place de Jean ; mais ils disaient : « Ce Jean ne craint personne, il est ennemi de l'arbitraire et nous traite comme nous voulons être traités. »

Cependant les gens d'Aykelâh commettaient toujours de nouveaux méfaits. Ils saisissaient des bateaux chargés de grains, s'emparaient de l'impôt impérial et forçaient le préfet du canton de leur remettre les livraisons de l'impôt.

Jean, ayant quitté l'empereur en recevant des témoignages d'honneur, et s'étant rendu à Alexandrie (le chef de brigands d'Aykelâh ayant appris son arrivée), il réunit les troupes d'Alexandrie, d'Égypte et de Nubie, qui devaient marcher contre les gens d'Aykelâh. Aussitôt un général qui avait été avec Aristomaque, Théodore, fils du général Zacharie, se mit en campagne. Il adressa, en secret, une lettre à Jean, l'engageant à lui expédier des troupes exercées, sachant tirer de l'arc, et à rendre la liberté à deux hommes qui étaient en prison, à savoir Cosmas, fils de Samuel, et Bânôn, fils d'Ammon. Il recommanda à Cosmas de prendre la route de terre, et à Bânôn d'aller par bateau. Ce Zacharie^[279] était lieutenant de Jean à Bousir, et avait un rang illustre. Jean se trouva en présence de beaucoup de dévastations à Alexandrie. Il fit arrêter un grand nombre de perturbateurs et les punit ; il saisit beaucoup de vaisseaux et inspira aux rebelles, dès son arrivée à Alexandrie, une grande terreur. Plus tard, il fit exécuter beaucoup de grands travaux dans la mer. Il demeura à Alexandrie jusqu'à sa mort et ne retourna jamais à Byzance.

Lorsque le général Théodore et ses soldats se furent mis en marche, ils brûlèrent le camp des rebelles, et s'avancèrent jusqu'à Alexandrie, hommes et jeunes gens, des archers et un certain nombre de frondeurs. Théodore emmena avec lui les cinq hommes qu'il avait délivrés de la prison, Cosmas, fils de Samuel, Bânôn, fils d'Ammon, et leurs compagnons, afin de montrer (aux insurgés) les Égyptiens qu'il avait mis en liberté. Arrivés au bord du fleuve, ils placèrent les soldats dans des bateaux et les cavaliers sur terre. Le général se transporta avec les soldats sur la rive orientale du fleuve ; Cosmas et Banon demeurèrent, avec une nombreuse troupe, sur la rive occidentale, et ils crièrent aux conjurés qui étaient à l'Orient du fleuve : « Allons, vous autres, qui êtes dans les rangs de ces rebelles, ne combattez pas contre le général ! L'empire romain n'est encore ni vaincu ni affaibli ! C'est par pitié pour vous que nous vous avons épargnés jusqu'à présent ! » Aussitôt les gens qui étaient dans les rangs des rebelles s'en séparèrent, traversèrent le fleuve et se joignirent à l'armée romaine. On attaqua les hommes d'Aykelâh, qui furent vaincus ; ils s'enfuirent pendant la nuit et gagnèrent un petit bourg nommé Aboûsân ; puis, ne pouvant y demeurer, ils se transportèrent dans la grande ville (d'Alexandrie) ; poursuivis par les troupes romaines, les quatre hommes : Abaskirôn, Menas, Jacques et Isaac, furent pris, placés sur un chameau et promenés par toute la ville d'Alexandrie, aux regards de toute la population. On les mit ensuite en prison, les mains et les pieds chargés de chaînes. Lorsque, longtemps après, le patrice Constantin, nommé préfet d'Alexandrie par l'empereur, examina l'affaire de ces prisonniers, et qu'il connut les charges qui pesaient sur eux, il fit trancher la tête aux trois frères ; quant à Isaac, il le maintint en captivité et le fit transporter dans l'île d'Atrôkoû (?) pour le reste de ses jours. En ce qui concerne leurs complices, les uns furent condamnés à des peines corporelles, les autres eurent leurs biens confisqués. Les villes d'Aykelâh et d'Aboûsân furent livrées aux flammes. Toute la province d'Égypte fut dans la terreur, et les habitants demeuraient tranquilles et en paix.

Vers ce même temps surgit, dans le canton d'Akhmîm, un chef de partisans nommé Azarias, qui, ayant réuni autour de lui un grand nombre d'esclaves éthiopiens et de brigands, leva l'impôt public, à l'insu des préposés du canton. Les habitants, terrifiés par les actes de violence de ces esclaves et de ces barbares, en informèrent l'empereur par un message. L'empereur envoya contre Azarias un officier d'un rang élevé avec un nombreux corps de soldats égyptiens et nubiens. Azarias prit la fuite sans attendre d'être attaqué, et se réfugia sur une montagne aride (et escarpée)^[280] pareille à une citadelle. Les troupes assiégèrent cette montagne pendant longtemps, jusqu'à ce que le rebelle et ses compagnons, n'ayant plus d'eau ni de vivres, moururent de faim et de soif, après avoir abandonné leurs chevaux.

Sous le règne de ce même empereur, alors qu'à Alexandrie il y avait un préfet et chef militaire nommé Menas, fils

de Ma'in, il apparut [deux] créatures à figure humaine, dont l'une ressemblait à un homme, l'autre à une femme. Tous ceux qui naviguaient dans le fleuve, en s'arrêtant près du bord, les voyaient distinctement et avec un grand étonnement. Menas, lui aussi, entouré de tous les magistrats et des principaux de la ville, était témoin de ce spectacle ; et tous ceux qui les voyaient, leur adressèrent la parole, disant : « Nous vous adjurons au nom du Dieu qui vous a créés, apparaissez une seconde fois à nos yeux. » En entendant cette adjuration, ils montraient leur face, leurs mains et leur poitrine. Quiconque les voyait, disait : « C'est une production des démons qui habitent les eaux. » D'autres disaient : « Le fleuve a deux sexes ; car il vient de se montrer des êtres comme on n'en avait jamais vu auparavant. ^[281] » D'autres : « C'est un événement malheureux pour notre pays ; » d'autres : « C'est un signe de bon augure que l'apparition de ces êtres. » Tous émettaient des opinions fausses, et leurs propos n'avaient pas de fondement. ^[282]

Chapitre XCVIII. Il arriva encore sous le règne de l'empereur Maurice qu'un homme de Byzance, nommé Paulin, adorait les fausses divinités, prétendant que l'empereur Maurice tolérait ces pratiques ; mais Dieu punit ce magicien qui tomba en démece. Il avait chez lui un vase dans lequel il-mettait le sang du sacrifice impur des fausses divinités ; il porta ce vase à un orfèvre et le lui vendit. L'abbé d'un couvent, l'ayant vu chez l'orfèvre qui l'avait acheté, et le trouvant très beau, l'acheta et l'emporta à son couvent. Il le plaça à côté de l'autel, à part, en le remplissant d'eau, et ordonna aux frères chaque fois qu'ils prendraient les saints mystères, de puiser de cette eau, pour refroidir l'eucharistie destinée à être le corps et le sang du Christ, notre Dieu. Mais le grand roi glorieux, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne voulait pas qu'un objet du culte des fausses divinités fût mêlé aux vases non sanglants, ainsi qu'il est dit dans les Epîtres, du saint autel de notre Dieu. Et aussitôt cette eau fut changée en sang. Lorsque les frères, ayant pris la sainte eucharistie, sortirent du sanctuaire, afin de prendre de cette eau pour la refroidir selon la coutume, et qu'ils virent le miracle survenu dans le vase d'argent, ils furent saisis de terreur, eux et leur supérieur, et se mirent à pleurer. Ils scrutèrent leur conscience, mais ne se trouvèrent coupables d'aucune faute. Ils portèrent immédiatement le vase d'argent rempli de sang à Jean, patriarche de Constantinople, et lui firent part de ce qui était arrivé. Jean fit chercher l'homme qui l'avait vendu et lui demanda d'où il tenait ce vase, de qui il l'avait acheté. Cet homme répondit qu'il l'avait acheté de Paulin. Alors le patriarche, le clergé et les fidèles de l'Eglise reconnurent que cet événement venait de Dieu. Le patriarche, désirant dévoiler l'apostasie de Paulin le magicien et son infamie, tous, saisis par le zèle de Dieu, coururent aussitôt et amenèrent Paulin au palais de l'empereur Maurice. Le principal officier (le maître des offices) l'ayant interrogé sur cette affaire, en présence de tous les magistrats et des sénateurs, il avoua devant tout le monde en disant : « J'avais l'habitude de mettre dans ce vase le sang du sacrifice que j'offrais aux divinités. » Les assistants, d'une voix unanime, le condamnèrent à être brûlé vif. On fit proclamer sa condamnation par la voix du héraut, à trois reprises ; d'abord en ces termes : « Pourquoi Paulin, l'ennemi de Dieu, serait-il sauvé, lui qui adressait des prières à Apollon, pour sa perte ? » Ensuite en ces termes : « Tu t'es adonné avec volupté à un péché étrange ; il s'est donné beaucoup de mal pour ce qui ne profite pas à son âme. » La troisième annonce fut : « Paulin a cherché volontairement sa propre perte, il est devenu l'ennemi de la sainte Trinité, et il n'est pas demeuré dans la vraie religion orthodoxe ! » Mais ceux qui le suivaient dans toutes ses détestables pratiques cherchaient à le sauver. Le patriarche Jean l'ayant appris, se rendit au palais et ôta la robe sacerdotale qu'il portait ; et, tandis que tout le peuple criait : « Que la religion orthodoxe soit prospère et florissante ! le patriarche dit : « Si l'on ne brûle pas immédiatement Paulin le magicien, j'abandonne mon siège et fais fermer toutes les églises, et je ne laisserai personne participer aux saints mystères, et le Christ ne manquera pas de punir ceux qui ont blasphémé son nom ! » Alors l'empereur craignait qu'il n'y eût une émeute à cette occasion ; et le patriarche ne rentra pas chez lui avant qu'il n'eût fait brûler Paulin. Or l'empereur était, dans toute sa conduite, comme un païen. En apprenant qu'on le blâmait, il fut très affligé. ^[283]

Chapitre XCIX. Au commencement de son règne, il avait ordonné par une loi d'inscrire en tête de tous les actes la formule : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur. » Il voulait ainsi manifester sa foi en Jésus-Christ, le sauveur du monde entier. Ensuite Domitien, le fils du frère de son père, ordonna que l'on forçât, par contrainte, les Juifs et les Samaritains à recevoir le baptême et à devenir chrétiens. Mais ce furent de faux chrétiens. Il força aussi les hérétiques de les admettre aux fonctions ecclésiastiques, car il était un ardent chalcédonien.

Chapitre C. Il arriva aussi, sous le règne de Maurice, qu'à l'orient de la ville d'Esna, qui est la principale ville du Rif, les eaux débordèrent pendant la nuit, alors que les habitants étaient plongés dans le sommeil, et renversèrent beaucoup de maisons avec leurs habitants ; les flots les entraînaient et les submergèrent dans le fleuve ; il y eut de nombreuses ruines dans la ville et beaucoup de gens périrent. Et de même dans la ville de Tarse en Cilicie ; le fleuve appelé Euphrate, qui la traversait, déborda au milieu de la nuit, couvrit une partie de la ville, appelée Antinosea, et détruisit beaucoup de maisons. On trouva dans le fleuve une table de pierre portant l'inscription suivante : « Ce fleuve détruira beaucoup de maisons de cette ville. ^[284] »

Chapitre CI. Sous le règne du même Maurice, la ville d'Antioche fut désolée par un grand tremblement de terre et ruinée pour la septième fois. Beaucoup de lieux en Orient furent bouleversés, ainsi que les îles, ^[285] et un nombre immense d'hommes trouvèrent la mort. En même temps, le soleil s'obscurcit, à la cinquième heure du jour, et l'on vit briller les étoiles. Il y eut une vive agitation parmi les habitants, qui croyaient que la fin de la terre était proche. Tous pleuraient et imploraient le Christ, notre Dieu, d'avoir pitié d'eux et de leur faire grâce. Alors la lumière reparut et le soleil sortit des ténèbres. Ceux qui étaient réunis disaient : « L'événement qui vient de se passer a lieu à la fin du cycle de 532 ans. » Ils se mirent à calculer et trouvèrent, en effet, que c'était la fin du douzième cycle. Mais les personnes saintes et pieuses disaient que ce châtement avait frappé la terre à cause de l'hérésie de l'empereur Maurice. ^[286]

Chapitre CII. Il arriva qu'un certain magistrat nommé Eutocius (?), qui devait partir pour un pays habité par des peuplades barbares, s'étant fait apporter par son intendant une étoffe de soie, sous forme de tunique, qu'il possédait, trouva que ce vêtement avait été mangé et abîmé par les rats. Très irrité contre l'intendant, il le jeta dans une cave remplie de rats dont il ferma la porte, et l'y laissa longtemps ; cet homme y mourut, dévoré par les rats. Lorsque, longtemps après, il vint le chercher, il le trouva mort et pourri. Alors, se repentant d'avoir causé la mort d'un homme pour un vêtement, et plein de tristesse, il pratiqua de bonnes œuvres ; il distribuait beaucoup d'argent aux pauvres et implorait en même temps Notre-Dame la sainte Vierge Marie. Il visita aussi les lieux saints et alla voir les saints qui y demeuraient, leur confessant son péché, afin d'entendre des paroles de consolation. Mais ceux-ci lui parlaient avec rigueur, de façon à le faire renoncer à sauver son âme. Alors il alla au couvent du mont Sinaï. (Les moines) lui dirent : « Il n'y a pas de grâce pour toi ; » et ils lui ôtèrent tout espoir. Ils se trompaient sur le sens de la parole ; « Il n'y a pas de grâce après le baptême. » Ils oubliaient ce qui est écrit au sujet de David. Lorsqu'il eut tué Urie, (Dieu) agréa son repentir et le rendit à son premier état. La réhabilitation de Manassé était (également) due au repentir ; après qu'il eut sacrifié aux idoles, tué le prophète Isaïe et commis mille iniquités, lorsqu'il se repentit, Dieu le reçut en grâce. Ce malheureux, ayant perdu tout espoir, monta sur une terrasse élevée, se précipita en bas et mourut d'une mort violente.

Peu de temps après, les gens de la Thrace se révoltèrent contre l'empereur Maurice, et quatre généraux s'élevèrent contre lui. En recevant cette nouvelle, Maurice se mit à distribuer de l'argent au peuple de Constantinople, qui l'appelait païen et magicien et le déclarait indigne de régner. Lorsque les troupes apprirent ces faits, elles se concertèrent pour élever contre lui des griefs au sujet de leur solde et de leurs vivres, c'est-à-dire la solde des officiers et des chefs.^[287] Puis, ayant changé d'avis, elles jetèrent le sort, et le sort tomba sur Phocas, pour être empereur. Phocas était l'un des quatre commandants de la province de Thrace. Les habitants de Constantinople criaient d'une voix unanime : « Il nous faut un empereur chrétien dans cette ville ! » Maurice, ayant appris qu'ils voulaient attenter à sa personne, rentra au palais, fit porter ses trésors dans un vaisseau, prit la fuite avec ses enfants et avec sa femme, et ils se rendirent en Bithynie.

Chapitre CIII. Maurice avait accompli, pendant son règne, un acte louable et fait cesser certaines injustices des empereurs qui l'avaient précédé. Un capitaine de vaisseau, qui avait quitté Alexandrie avec un chargement considérable de grains du fisc, avait fait naufrage, et son chargement de grains s'était perdu dans la mer. Le préfet de la province avait fait arrêter ce capitaine et l'avait fait soumettre à une bastonnade prolongée, mais on n'avait point trouvé d'argent sur lui.^[288] L'empereur Maurice donna l'ordre de relâcher ce capitaine de vaisseau, et c'est alors qu'il promulgua un décret qui défendait de punir et de poursuivre en restitution un capitaine qui aurait fait naufrage, et ordonnait que la perte fût mise au compte du lise.

Après la fuite de l'empereur Maurice, toute la population s'assembla auprès du patriarche, et du consentement de tous les habitants on couronna Phocas dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Phocas se rendit au palais, choisit des généraux, des officiers et des chars, et les envoya à la poursuite de Maurice. Celui-ci, le vaisseau qui le conduisait ayant été renversé par une tempête, se rendit seul avec ses fils, dans une petite île située à proximité de Chalcédoine. Les soldats ayant appris où il se trouvait, l'y poursuivirent conformément à l'ordre de Phocas, et le tuèrent avec ses cinq fils, après qu'il eut régné vingt-deux ans. Quant à l'impératrice Constantine et ses deux filles et la femme de son fils Théodose, ils les dépouillèrent de leurs vêtements royaux, les revêtirent d'habits de servantes et les reléguèrent dans un couvent de religieuses.

Lorsque Phocas fut définitivement établi dans le gouvernement, il envoya des ambassadeurs auprès de Chosroès, roi de Perse. Mais celui-ci refusa de les recevoir, et se montra, au contraire, très irrité du meurtre de Maurice.

Certaines personnes accusèrent Alexandre,^[289] l'un des patrices, homme sage et aimé de tous les habitants de Constantinople, auprès de Phocas, et affirmèrent qu'il avait l'intention de le tuer pour régner à sa place. Car ce même Alexandre avait épousé une fille de Maurice. Aussitôt Phocas le fit charger de chaînes, lui, ainsi que Goudois et d'autres eunuques (chambellans) et les fit conduire à Alexandrie, pour y être détenus en prison. Quelque temps après, il envoya à Justinas, gouverneur d'Alexandrie, l'ordre de trancher la tête à Alexandre et à ses compagnons.

Chapitre CIV. A cause des nombreux meurtres que commettait Phocas, il régnait une grande terreur parmi tout le clergé de la province d'Orient.^[290] A cette époque, il n'était permis aux habitants d'aucune province d'élire un patriarche ou un autre dignitaire ecclésiastique sans son autorisation. Les (ecclésiastiques) orientaux s'assemblèrent dans la grande ville d'Antioche. En apprenant ce fait, les soldats, furieux, sortirent avec leurs chevaux, s'armèrent pour le combat, et tuèrent un grand nombre des gens des factions dans l'église, de façon à remplir de sang tous les édifices. Cet affreux massacre s'étendait jusqu'en Palestine et en Egypte.

Chapitre. CV. Il y avait un homme, nommé Théophile, de la ville de Meradâ,^[291] en Egypte, qui était commandant de cinq villes, sous le règne de Phocas. Les clercs de la province s'insurgèrent contre lui, et, avec un grand nombre de partisans, l'attaquèrent et le tuèrent, ainsi que ses gens, et s'emparèrent des cinq villes, c'est-à-dire de Kharbetâ, San, Bastâ, Balqâ et Sanhoûr. Phocas, informé de cet événement par David et Aboûnâki, qui avaient été envoyés par le patriarche, manifesta une grande colère, et fit partir un général extrêmement cruel, nommé Bonose, de la province d'Orient,^[292] qui était comme une hyène féroce. Il lui donna plein pouvoir sur les clercs, lui ordonnant d'agir avec eux, comme ils avaient agi eux-mêmes. Arrivé en Cilicie, ce général rassembla un grand nombre d'hommes, marcha contre les clercs de la ville d'Antioche et les soumit ; car il leur inspira une telle terreur, qu'ils étaient devant lui comme des femmes. Il sévit contre eux d'une façon impitoyable. Il fit étrangler les uns, brûler ou noyer les autres ; d'autres encore furent livrés aux bêtes féroces ; il fit passer au fil de l'épée les gens des factions ; enfin ceux envers lesquels il voulait montrer de la clémence furent exilés pour la durée de leur vie. Il fit (aussi)

subir de mauvais traitements aux moines et aux religieuses.

Chapitre CVI. Voici quelle était la manière d'agir du féroce Phocas. Il envoya chercher, dans la province de Cappadoce, la femme d'Heraclius l'ainé, qui était la mère de Théodore, le général, et la femme d'Heraclius le jeune avec sa fille Fabia, qui était vierge, et les fit demeurer dans la maison de Théodore, en les traitant avec égards. Théodore était de la famille de l'empereur Justinien. C'était sur le conseil de Crispe et d'Elpidius (?). [293] Phocas chercha à déshonorer Fabia. Celle-ci, usant d'une ruse de femme, lui dit qu'elle était dans sa période mensuelle, et elle lui montra un linge taché de sang, et Phocas l'abandonna. Lorsque [plus tard] Heraclius l'ainé apprit ces circonstances, il remercia Crispe et ne fit aucun mal à Théodore, ni aux siens.

Chapitre CVII. [294]Et ils se rendirent à Constantinople et informèrent Phocas de tout ce qui se passait. En ce temps, Heraclius leva l'étendard de la révolte ; il distribua beaucoup d'argent aux barbares de la Tripolitaine et de la Pentapolis et les détermina à l'aider dans la guerre. Puis il appela auprès de lui son lieutenant nommé Bônâkis, [295] avec trois mille hommes et un grand nombre de barbares, et les fit partir pour la Pentapolis, où ils devaient l'attendre. Il envoya aussi Nicétas, fils de Grégoire, avec des subsides considérables vers Léonce, préfet de Phocas à Maréotis, en lui recommandant de rendre hommage à Phocas et de l'appeler, en lui écrivant : « Monseigneur. » En effet, Tenkerâ (?) [296] et Théodore, fils de Menas, qui avait été préfet d'Alexandrie, sous le règne de Maurice, s'étaient secrètement conjurés avec Heraclius, et lui avaient promis de tuer Phocas, de lui remettre le gouvernement de Constantinople, et de le faire reconnaître par les légions de Constantinople. Théodore, le patriarche des Chalcédoniens d'Alexandrie qui avait été nommé par Phocas, ignorait ce complot ; mais Jean, le gouverneur de la province, qui était préfet du palais (préfet augustal) et commandant militaire à Alexandrie, le connaissait, ainsi que Théodore, qui était préposé (à la perception) des grains (intendant des finances). Ces trois personnages adressèrent à Phocas une lettre et l'informèrent de tous ces faits. Or Phocas traitait Heraclius avec dédain. Alors il envoya, par l'entremise du préfet de Constantinople, qu'il fit partir pour l'Egypte avec une nombreuse armée, après l'avoir fait solennellement jurer qu'il défendrait fidèlement son gouvernement et qu'il combattrait Heraclius en Egypte, des subsides considérables à l'Apellôn [297] de Menouf, et aussi à Ptolémée, l'Apellôn d'Athrib, qui était préfet de cette ville. Ensuite, adressant un message à Cotton, il lui ordonna de quitter Antioche et de se rendre à Alexandrie. Il avait auparavant expédié Bonose, par mer, avec des lions, des léopards et d'autres bêtes féroces, que l'on devait conduire à Alexandrie. Tandis que les empereurs avaient autrefois fait détruire les bêtes féroces, il rétablit l'ancienne coutume. Il y envoya aussi des instruments de torture de différentes sortes, des chaînes et des carcans, et (d'autre part), de grandes sommes d'argent et des vêtements d'honneur.

Bônâkis, général d'Heraclius l'ainé, attendait Nicétas dans la Pentapolis, suivant l'ordre donné par Heraclius. Ayant reçu des renforts du général Léonce, préfet de Maréotis, qui était d'accord avec eux, (Nicétas) s'était dirigé vers la Nubie d'Afrique. En se présentant devant la garnison de la ville de Kabsên, [298] (les insurgés) n'inquiétèrent pas la garnison, mais ils mirent en liberté tous les prisonniers, pour qu'ils marchassent avec eux. Avant d'y arriver, ils avaient fait inviter les habitants de la ville à se porter en avant et à propager la révolte dans le (territoire du) canal appelé *Pidrâkôn*, c'est-à-dire le *Dragon*, qui se trouve près de la grande ville d'Alexandrie, à l'Ouest. Ils y rencontrèrent l'Apellôn d'Alexandrie, avec un grand nombre d'Egyptiens bien armés. Ils lui dirent : « Ecoute-nous, ne résiste pas et éloigne-toi de nous ; garde ton rang et reste neutre, jusqu'à ce que tu voies qui sera vainqueur ; il ne te doit arriver aucun mal, et tu seras ensuite gouverneur d'Egypte ; car le règne de Phocas est fini ! » Mais il repoussa leur proposition et répondit : « Nous combattons pour l'empereur jusqu'à la mort. » Le combat s'étant engagé, cet insensé fut tué ; on lui coupa la tête, qui fut attachée à une pique et portée à la ville. Personne ne fut en état de leur résister ; et, au contraire, un grand nombre de gens embrassèrent leur parti. Le préfet du palais et Théodore, l'intendant des grains, se retirèrent dans l'église de Saint-Théodore, située dans la partie orientale de la ville, et Théodore, le patriarche chalcédonien, dans l'église de Saint-Athanase, qui se trouvait au bord de la mer. Car ils craignaient non seulement l'ennemi, mais aussi les habitants de la ville, parce qu'ils gardaient le coadjuteur Menas, fils de Théodore le vicaire, c'est-à-dire l'*ethidjn*, [299] pour le livrer à Bonose, lorsqu'il viendrait. Lorsque le clergé et le peuple de la ville se réunirent, ils se trouvaient entièrement d'accord dans un même sentiment de haine contre Bonose, qui déjà avait envoyé les bêtes féroces et les instruments de torture ; ils enlevèrent le produit de l'impôt du fisc d'entre les mains des intendants et ils se trouvaient en révolte ouverte contre Phocas ; ils accueillirent avec grand honneur Heraclius, prirent possession du palais du gouvernement et s'y établirent ; ils attachèrent à la porte de la ville, afin de l'exposer aux regards de ceux qui entraient et de ceux qui sortaient, la tête de l'Apellôn, et s'emparèrent de toutes les richesses en or, en argent et en vêtements d'honneur que Phocas avait expédiées à ce dernier. Puis (Bônâkis) se fit amener les guerriers et les soldats qui avaient été avec lui ; il fit aussi arrêter, à Pharos, les soldats qui se trouvaient dans les vaisseaux et les fit étroitement garder.

C'est à Césarée, en Palestine, que Bonose apprit que (les insurgés) avaient tué l'Apellôn, qu'ils avaient pris Alexandrie, et que les habitants de cette ville lui étaient hostiles et sympathisaient avec Heraclius. Jusqu'à ce que Bonose arrivât en Egypte, Bônâkis ne cessa de faire des progrès et parvint à soumettre tous les préfets d'Egypte à son autorité. Les gens de la faction bleue confisquèrent les biens d'Aristomaque, l'ami de l'empereur, et les biens des principaux habitants de Menouf, et les mirent ainsi dans l'impossibilité de payer impôt.

Tout le monde se réjouissait de la révolte contre Phocas. Les habitants de Nikious, ainsi que l'évêque Théodore, et toutes les villes d'Egypte, firent cause commune avec les insurgés, à l'exception de Paul, préfet de la ville de Semnoud, qui avait été investi par Phocas et qui était aimé de tous les habitants de la ville, tandis qu'on avait nommé le commandant militaire *Liwnâkis* (?), parce qu'il était méchant et brutal et « une tête de chien. » Cosmas, fils de Samuel, ami de Paul, l'un de ceux qui avaient été délivrés de la prison, était également avec ceux-ci ; il

était impotent et toujours porté par deux hommes ; mais, plein d'ardeur,^[300] il entraînait tous les généraux et se faisait obéir d'eux. Paul fut le premier qui résistait, refusant de se joindre au parti d'Heraclius, et qui restait hésitant. Car toute la province d'Égypte était divisée à cause du meurtre d'*Aysállôn*. Marcien, préfet d'Athrib, qui avait été lié d'amitié avec lui, refusa également de faire cause commune avec les insurgés.

Bonose quitta la maison de Ptolémée^[301] et envoya ses vaisseaux à Athrib. Christodora, sœur d'Aysállôn, observait et espionnait ceux qui rejetaient le gouvernement de Phocas, et elle repoussa la demande qu'Heraclius lui avait adressée. Les troupes d'Égypte et d'Orient^[302] attendaient les secours venant par terre et par bateaux. Ces secours arrivaient en bateaux, par les deux branches du fleuve, pour débarquer, comme nous l'avons dit, tandis que ceux qui venaient à cheval, de l'Orient, étaient observés par Platon et Théodore, lesquels se trouvaient près d'Athrib et qui craignaient leur arrivée. Paul et Cosmas, fils de Samuel, les avaient précédés. L'évêque Théodore et Menas, chancelier de la ville de Nikiou, avaient envoyé un message au préfet Marcien et à la dame Christodora, sœur d'Aysállôn, pour les engager à abattre les statues de Phocas et à reconnaître Heraclius. Mais Marcien et Christodora s'y étaient refusés ; car ils avaient appris que Bonose était arrivé à Pikoûrân.^[303] Lorsque les gens de Platon reçurent cette nouvelle, ils adressèrent à Bônâkis, à Alexandrie, une lettre dans laquelle ils lui disaient : « Arrive vite avec tes troupes, car Bonose est arrivé à Ferma. » Au moment où Bônâkis entra dans Nikiou, Bonose avait gagné Athrib, où il trouva les soldats de Marcien prêts à combattre ; Christodora, sœur d'Aysállôn, et les gens de Cosmas, fils de Samuel, y étaient également, à terre. Il se rendit dans la petite branche, qui se détache de la grande branche du fleuve, et y rencontra Paul, le général, avec ses troupes. Alors Bônâkis vint pour attaquer Bonose, et l'engagement eut lieu à l'est de la ville de Menouf. Les gens de Cosmas, fils de Samuel, eurent le dessus et jetèrent ceux de Bônâkis dans le fleuve ; Bônâkis lui-même fut pris et massacré. Ils tuèrent aussi le général Léonce et Kouûdis (Goudois) et prirent vivants un grand nombre de soldats, qu'ils enchaînèrent. Platon et Théodore, voyant que Bônâkis et ses compagnons avaient été tués, s'enfuirent et se cachèrent dans un couvent.

Théodore, l'évêque de Nikiou, et Menas, le chancelier, portant des évangiles, allèrent au-devant de Bonose, espérant qu'il leur ferait grâce. Bonose, en les apercevant, emmena l'évêque Théodore avec lui, à Nikiou, et fit mettre Menas en prison. Christodora et Marcien, préfet d'Athrib, lui ayant dit que c'était cet évêque qui avait fait abattre les statues de Phocas, aux portes de la ville, et ayant vu lui-même ces statues par terre, il ordonna de trancher la tête à l'évêque. Quant à Menas, il le fit soumettre à une bastonnade prolongée et lui imposa une amende de trois mille pièces d'or, puis il le mit en liberté. Mais, à la suite du châtement rigoureux qu'il avait subi, Menas tomba malade d'une dysenterie et mourut peu de temps après. Ce fut à l'instigation de Cosmas, fils de Samuel (qu'il avait été traité ainsi).

Les trois Anciens de Menouf, à savoir Isidore, Jean et Julien, et ceux qui s'étaient cachés au couvent d'Atris, c'est-à-dire Platon, l'ami de l'empereur, et Théodore le vicaire, furent amenés par les moines auprès de Bonose, qui les fit conduire, chargés de chaînes, à Nikiou, et, après les avoir fait battre, leur fit trancher la tête sur la même place où l'on avait mis à mort l'évêque. Il fit ensuite une enquête au sujet des soldats qui avaient combattu dans les rangs de Bônâkis : il exila ceux qui avaient été soldats de Maurice, et mit en jugement et condamna à mort ceux qui avaient servi sous les drapeaux de Phocas. Les combattants qui restaient, voyant ces choses, se réfugièrent dans la ville d'Alexandrie. Les principaux habitants d'Égypte se réunirent auprès de Nicéas, le général d'Heraclius, et lui prêtèrent aide et assistance, car ils détestaient Bonose, et ils dirent à Nicéas tout ce qu'il avait fait. Nicéas rassembla une nombreuse armée, composée de soldats réguliers, de barbares, de citoyens d'Alexandrie, de la faction des Verts,^[304] de matelots et d'archers, et un puissant matériel de guerre, et l'on se prépara à résister à Bonose, dans l'enceinte de la ville. Bonose cherchait par quels moyens il pourrait s'emparer de la ville et faire subir à Nicéas le sort qu'il avait infligé à Bônâkis. Il ordonna à Paul de Semnoud d'entrer dans le canal d'Alexandrie avec les vaisseaux qui devaient coopérer avec lui. Mais Paul ne réussit pas à approcher de l'enceinte de la ville, parce qu'on lançait des pierres contre lui, et les vaisseaux se retirèrent. Bonose, de son côté, vint avec ses troupes et établit son camp à Miphâmônîs, qui est la nouvelle Schobrâ. Ensuite il alla, avec toute son armée, à Demqârôûnî, se proposant de donner l'assaut le dimanche. Ces événements eurent lieu dans la septième année du règne de Phocas.

Chapitre CVIII. Il y avait un saint vieillard, nommé Théophile le Confesseur, qui demeurait au haut d'une colonne, au bord du fleuve ; c'était un homme doué de l'esprit de prophétie. Ce vieillard demeura sur la colonne pendant quarante ans. Nicéas le visitait souvent ; car Théodore, le général, Menas, le coadjuteur, et Théodose, qui étaient ses partisans, lui avaient parlé des vertus de ce saint. Nicéas se rendit auprès de lui et Lux demanda à qui serait la victoire ; car il craignait qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé à Bônâkis. Le saint lui répondit : « C'est toi qui triompheras de Bonose, tu renverseras le gouvernement de Phocas, et Heraclius sera empereur cette année. » Nicéas, se fiant à la prophétie du vieillard, l'homme de Dieu, dit aux habitants d'Alexandrie : « A présent, ne vous contentez plus de combattre du haut des murs, mais ouvrez la porte d'Éaoun et allez attaquer Bonose. » Se conformant à son avis, les habitants mirent les troupes en ligne et placèrent des machines et des catapultes près de la porte. Lorsque le général de Bonose s'avança pour s'en approcher, un homme lança contre lui une grande pierre, qui lui brisa la mâchoire ; il tomba de cheval et mourut sur-le-champ. Un autre fut également frappé à mort ; et leurs troupes, vigoureusement attaquées, se mirent à fuir. Nicéas fit ouvrir la deuxième porte, qui se trouvait près de l'église de Saint Marc l'Évangéliste, et sortit avec l'armée et ses auxiliaires barbares ; ils poursuivirent les fuyards, en en tuant un certain nombre, tandis que les gens d'Alexandrie les repoussaient et les criblaient de blessures, en lançant sur eux des pierres et des flèches ; d'autres, ayant cherché un abri dans le canal, tombèrent dans l'eau et périrent. Au nord de la ville se trouvaient des *qasabfâres*, c'est-à-dire des roseaux plantés^[305] et une haie d'épines dont on avait entouré les plantations, qui arrêtaient les fuyards, tandis qu'au sud de la ville, ils furent arrêtés par le canal. Enfin, ceux que l'on poursuivait tournèrent leurs armes les uns contre les autres,

sans reconnaître, dans le terrible danger, leurs camarades. Bonose échappa avec un petit nombre de gens et se réfugia dans la ville de Kérioun. Marcien, commandant d'Athrib, le général Léonce, Valens^[306] et beaucoup de personnages de marque furent tués dans le combat, Nicétas, après avoir constaté qu'il avait obtenu cette victoire par la prière des saints, l'armée de Bonose ayant été entièrement défaite et réduite à un petit nombre, fit partir Ptolémée, Eusèbe et d'autres chefs du parti d'Heraclius, par le fleuve, afin de recueillir pour lui toutes les ressources qu'ils pourraient trouver et de lui amener de nombreux combattants de toutes les villes d'Egypte. Les gens de la faction bleue, grands et petits, ainsi que les officiers défendaient et assistaient Nicétas à Alexandrie.^[307] Lorsque Paul et ses compagnons connurent ces faits, ils se tenaient cachés dans leurs bateaux et ils songèrent à abandonner Bonose et à aller rejoindre Nicétas. La situation de Bonose fut de plus en plus précaire, tandis que celle de Nicétas devint chaque jour plus forte.

Chapitre CIX. Bonose, après sa fuite, resta quelques jours à Nikious avec les soldats qui lui étaient restés ; il leur donna des bateaux, et ils détruisirent un grand nombre de ceux des gens d'Alexandrie ; ils se tournèrent ensuite vers Maréotis et entrèrent dans le canal du Dragon, à l'ouest de la ville, se proposant d'inquiéter les habitants d'Alexandrie. Ce malheureux ne savait pas que c'est Dieu qui est le plus fort dans la guerre. Ayant appris son projet, Nicétas fit rompre le pont de la ville de Defâschir, qui se trouvait près de l'église de Saint-Ménas de la ville de Maréotis. En recevant cette nouvelle, Bonose fut très contrarié, et il songea à faire assassiner Nicétas traîtreusement, pensant que, lorsque Nicétas serait mort, son armée se disperserait. Il fit venir un soldat qu'il persuada de pénétrer, en affrontant la mort, auprès de la personne de Nicétas. « Prends, lui dit-il, un petit glaive que tu cacheras sous ton vêtement, et va le trouver en déclarant que tu es envoyé par moi, pour intercéder en ma faveur ; en l'approchant, frappe-le avec le glaive au cœur de façon qu'il meure du coup. Si tu réussis à t'échapper, tant mieux ; sinon, si tu meurs pour le salut de la nation, je prendrai tes enfants, les mènerai au palais impérial et leur donnerai une somme d'argent suffisante pour toute leur vie. » Un homme de la suite de Bonose, nommé Jean, ayant eu connaissance de cet abominable projet, en fit avertir Nicétas. Puis le soldat prit un glaive impérial, le cacha sous son vêtement et se rendit auprès de Nicétas. Celui-ci, en le voyant, le fit entourer par ses soldats, et, lorsqu'on le dépouilla de ses vêtements, on trouva sur lui le glaive caché. Sur-le-champ on lui trancha la tête avec le glaive.

Bonose se rendit dans la ville de Defâschir et y fit mourir beaucoup de gens. Nicétas, en recevant cette nouvelle, le suivit en toute hâte. Lorsqu'il arriva, Bonose traversa le fleuve et gagna la ville de Nikious. Nicétas, renonçant à le poursuivre sur l'autre rive, se rendit à Maréotis et y laissa des forces considérables pour garder la route, puis il marcha sur Menouf la Haute. Lorsqu'il arriva près de la ville, les gens de Bonose qui s'y trouvaient prirent la fuite, et il occupa la ville ; Abraïs et ses gens furent pris, et leurs maisons livrées aux flammes ; on brûla aussi la porte^[308] de la ville.^[309] Nicétas ayant attaqué la ville de Menouf vigoureusement, et s'en étant rendu maître, toutes les villes d'Egypte firent leur soumission. Il traversa ensuite le fleuve pour attaquer Bonose dans la ville de Nikious. Bonose ayant été averti, partit pendant la nuit, quitta l'Egypte et se rendit en Palestine ; puis, chassé de cette province par les habitants, contre lesquels il avait exercé précédemment tant de cruautés, il alla retrouver, à Byzance, Phocas, son complice.

Toute l'Egypte, depuis la grande ville d'Alexandrie jusqu'au bourg de Théophile le Stylite, qui avait prédit l'avènement d'Heraclius, se trouvait au pouvoir de Nicétas. Ayant fait arrêter Paul de Semnoud et Cosmas, fils de Samuel, il leur fit grâce, ne leur fit subir aucun mauvais traitement, et les fit conduire à Alexandrie pour y être détenus jusqu'à la mort de Bonose. La lutte entre Bonose et Nicétas avait fourni un prétexte aux partisans de la faction verte d'Egypte pour maltraiter ceux de la faction bleue, et ils se livraient ouvertement au pillage et au meurtre. Nicétas informé de ces faits, les fit arrêter, les admonesta et leur défendit de commettre désormais envers personne des actes d'hostilité. Il rétablit ainsi la paix entre les partis. Il nomma des préfets dans toutes les villes, réprima le vol et les violences, et fit la remise de l'impôt pour trois ans. Les Egyptiens lui furent fort attachés.

On rapporte, au sujet de l'empire romain, que les rois de ce temps, avec des barbares, des peuples étrangers et des Illyriens, ravageaient les villes des chrétiens et emmenaient les habitants captifs. Seule la ville de Thessalonique fut épargnée, car ses murs étaient solides et, grâce à la protection de Dieu, les peuples étrangers ne réussirent pas à s'en emparer ; mais toute la province fut dépeuplée. Ensuite des armées d'Occident se tournèrent contre Rome et firent prisonniers les Égyptiens qui s'y trouvaient et qui avaient quitté l'Egypte, à cause de Bonose, à savoir Serge l'Apostat et Cosmas qui avait livré sa ville ; ces hommes avaient renié la religion chrétienne, abandonné le saint baptême et avaient suivi la voie des païens et des idolâtres.^[310] Les Perses se rendirent maîtres du fleuve Euphrate et de toutes les villes de la province d'Antioche et les ravagèrent ; ils ne laissèrent subsister, à cette époque, aucun soldat (romain). Les habitants de la Tripolitaine d'Afrique qui sympathisaient avec Heraclius firent venir (dans le pays) des barbares sanguinaires ; car ils haïssaient Phocas et ils attaquèrent le général Mardios, et ils voulaient le tuer, ainsi que deux autres généraux, nommés Ecclesiarius et Isidore. Lorsque ces barbares vinrent, ils tournèrent leurs armes contre la province d'Afrique, puis ils s'enrôlèrent sous les drapeaux d'Heraclius l'ainé. Le gouverneur de la Tripolitaine, nommé Kisil, alla rejoindre Nicétas avec des renforts considérables pour combattre avec lui contre Bonose.

Heraclius l'ainé fit partir Heraclius le jeune, son fils, pour Byzance, avec des vaisseaux et un grand nombre de barbares, afin d'attaquer Phocas. Aux îles et aux différentes stations du bord de la mer, beaucoup de gens, notamment de la faction verte, s'embarquaient avec lui. Théodore l'Illuminateur,^[311] accompagné d'un grand nombre de sénateurs éminents, quitta Phocas, et reconnut Heraclius, et les personnes de l'ordre civil et de l'armée qui étaient avec lui imitèrent son exemple et se soumièrent à Heraclius le Cappadocien. Tout le peuple accablait Phocas de furieuses invectives, et personne ne s'y opposait. Telle fut la situation à Constantinople. Lorsque Phocas en fut informé et

qu'il sut que tout le monde acclamait Heraclius, il envoya les chars impériaux à Bonose, qui (avec ses troupes) devait marcher contre lui. Les autres officiers impériaux armèrent les vaisseaux des gens d'Alexandrie par lesquels on avait amené les grains d'Egypte à Constantinople et que Phocas avait fait saisir, à cause de la révolte des habitants d'Alexandrie.

Chapitre CX. Lorsque, à la suggestion de Nicéas^[312] le Patrice, les habitants accueillirent Heraclius pour être leur empereur, les gens d'Afrique proclamaient ses mérites en disant : « Cet empereur Heraclius sera comme Auguste ! » Et les gens d'Alexandrie, au château,^[313] disaient comme eux. Ensuite un combat s'engagea au bord de la mer, et les gens des chars tuèrent Bonose. On proclamait les mérites d'Heraclius le jeune, fils d'Heraclius l'ainé, on l'acclamait d'une voix unanime, en langue grecque, et l'on chargeait d'imprécations Phocas et Bonose. En entendant ces cris, les partisans de la faction verte et les gens de Constantinople qui se trouvaient en mer rassemblèrent leurs bateaux et donnèrent la chasse aux partisans de la faction bleue qui, fort inquiets à cause des charges qui pesaient sur eux,^[314] se réfugièrent dans l'église de Hagia-Sophia. Les magistrats et les sénateurs se tenaient près du château et attendaient Phocas.

Phocas et le chambellan Léonce,^[315] sachant qu'on voulait les massacrer, comme on avait massacré le scélérat Bonose, prirent toutes les richesses du trésor impérial, celles qui avaient été amassées par Maurice, et celles que Phocas lui-même avait accumulées en confisquant les biens des principaux d'entre les Romains qu'il faisait mettre à mort, ainsi que les richesses de Bonose, et les jetèrent dans les flots de la mer, et ils appauvrirent ainsi l'empire romain. Les sénateurs, les officiers et les soldats accoururent aussitôt, saisirent Phocas, lui ôtèrent la couronne de la tête, le conduisirent avec le chambellan Léonce, tous les deux enchaînés, à l'église de Saint-Thomas l'Apôtre, auprès d'Heraclius, et les tuèrent devant lui. On coupa à Phocas les parties sexuelles et on lui arracha la peau jusqu'aux jambes, parce qu'il avait déshonoré la femme de Photius, qui était consacrée à Dieu ; il l'avait prise de force et violée, bien qu'elle fût de naissance illustre.

On porta ensuite les corps de Phocas, de Léonce et de Bonose, à Constantinople, on les brûla et on jeta leurs cendres au vent ; car tout le monde les haïssait.^[316] C'est ainsi que se réalisa la révélation qu'avait reçue de Dieu Benjamin de la ville d'Antinoë, et les habitants de Byzance n'en négligèrent aucun point ; oh conduisit Heraclius, malgré lui, à l'église de Saint-Thomas l'Apôtre, et on lui mit la couronne impériale sur la tête. Après avoir accompli sa prière, il vint au palais, où tous les dignitaires lui rendirent hommage.

Heraclius, après son avènement, écrivit une lettre à Heraclius, son père, lui rendant compte de tout ce qui était arrivé et comment il avait été proclamé empereur. Heraclius le père, qui avait pris possession^[317] de Carthage, la capitale de l'Afrique, et qui était inquiet au sujet de son fils, après son départ pour Byzance, fut très heureux en recevant ces nouvelles. Il régnait, dans les églises, une grande incertitude, à cause de la longue durée de cette guerre ; tout le monde était plein d'appréhensions, à la suite de la défaite de Bônâkis^[318] et à cause de l'inquiétude qu'Heraclius éprouvait pour son fils. Ensuite Heraclius tomba malade et quitta ce monde. Il mourut au siège même de son gouvernement. Dieu seul sait qui il élève. Gloire à Dieu éternellement !

suivant

^[216] On ne voit pas par quel genre d'erreur le traducteur a été amené à rendre ainsi les mots du texte original qui ont dû exprimer que Justin était maître de la garde.

^[217] Comparez *Joann. Mal.*, col. 605 et 608. – *Chron. Pasch.*, col. 857 et suiv.

^[218] C'est une erreur. Il faut lire « le pape Léon. »

^[219] Comparez *Joann. Mal.*, col. 616.

^[220] Cf. Théophane, *ad ann.* 6012.

^[221] Théodote avait été comte d'Orient.

^[222] Comparez Procope, *Hist. arc.*, cap. IX.

^[223] Cf. *Joann. Mal.*, col. 616 et suiv.

^[224] Ou « les factions. »

^[225] Le même mot, dans la même acception, se rencontre plus loin, au chap. CX.

^[226] Le traducteur a négligé d'ajouter que cet épisode est le récit d'une scène du Cirque.

^[227] La forme de ces deux noms montre qu'ils ont passé par une transcription copte. Le renseignement, d'ailleurs, n'est pas exact.

^[228] Comparez *Joann. Mal.*, col. 617.

^[229] Je ne connais pas l'équivalent grec de ce nom corrompu. On pourrait penser à δαφνικός, qui était le nom d'un bain, ou, en supposant qu'il y a une erreur dans la traduction, à ξενοδόχιον. Cette dernière conjecture

s'accorderait mieux avec les données topographiques; car le Xénodocheion se trouvait près de la grande église.

[230] Comparez *Joann. Mal.*, col. 617.

[231] La forme correcte de ce nom m'est inconnue.

[232] C'est après la mort, non du roi des Perses, mais du roi des Huns, son prédécesseur, que Tzathius vint à Constantinople.

[233] Comparez *Joann. Mal. chron.*, col. 609 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 860 et suiv. – Théophane, *ad ann.* 6015.

[234] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 613 et suiv. – *Chron. Pasch.*, col. 864 et suiv. – Théophane, *ad ann.* 6013.

[235] Les autres chroniques parlent d'une blessure au pied.

[236] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 625. – *Chron. Pascal.*, col. 865.

[237] Cf. *Chron. Pascal.*, col. 865. et 868.

[238] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 629. – *Citron. Pasch.* col. 868 et suiv. – Théophane, *ad ann.* 6020.

[239] Ce sont ces patrices qui, soupçonnés de pratiquer les arts magiques furent accusés, plus tard, d'un complot contre la vie de Justin et condamnés à mort. (Voy. Evagrius, *Hist. eccl.*, lib. V, cap. III. – Théophane, *chron. ad ann.* 6059.)

[240] Littéralement : dans le pays de *Toûnes extérieure*.

[241] Gratis était roi des Hérules. (Voyez Jean Malalas, col. 629. – Théophane, *ad ann.* 6020.)

[242] *Les juifs (les tribus)*. Cependant, il est possible que le traducteur éthiopien, ait été trompé par une transcription incorrecte du nom des Homérites.

[243] Il est probable que c'est le traducteur éthiopien qui a changé *Axumites* en *Nubiens*, parce qu'il considérerait ce récit incompatible avec l'ancienne tradition relative à la conversion de l'Abyssinie par Frumentius.

[244] C'est une erreur de la traduction. L'évêque que les envoyés du roi d'Axum choisirent était le paramonaire de l'église de S. Jean d'Alexandrie.

[245] Comparez Jean d'Éphèse, dans Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 359 et suiv. – *Joann. Mal. chron.*, col. 640 et suiv. – Théophane, *ad ann.* 6035. – *Hist. miscella*, col. 990. – Cedrenus, col. 716.

[246] Cf. *Joann. Mal. chron.*, col. 641, 653 et suiv. – Théophane, *ad ann.* 6021. – *Hist. miscella*, col. 981.

[247] C'est-à-dire les moines du désert.

[248] Un tel événement n'est pas mentionné à cette date dans les calendriers égyptiens, et aucun autre historien ne parle d'un tremblement de terre qui aurait eu lieu vers cette époque. Mais, comme, le 17^e jour de teqent ou paophi, on célèbre, dans l'Eglise monophysite, la mémoire de la mort du patriarche Dioscore II, il est possible que le traducteur ait mal compris le texte original qui, sans doute, parlait des troubles qui avaient eu lieu, en Egypte, pendant le pontificat de ce patriarche. (Voyez, pour une erreur analogue, ci-dessus p. 278 et 279.)

[249] Voy. Session II du 5^e synode de Constantinople (de l'an 553), dans Labbe, *Sacro-Sancta Concilia*, t. V, col. 432. – Cf. *Cod. Just.* Lib. I, *De summa Trinitate*, tit. 1, 7, § 5.

[250] Cf. Liberatus, *Breviarium*, l. c., col. 1033. – *Eulychii Annales*, t. II, p. 153. – Al-Makin, ms. arabe de la Bibliothèque nationale, supplément n° 751, fol. 242 v°.

[251] J'ignore les formes exactes de ces deux noms.

[252] C'est-à-dire l'image de Jésus-Christ (image d'Edesse).

[253] Il est probable que cette phrase renferme quelque erreur.

[254] Λογογράφος, voyez Léonce le Scolastique, *De sectis, Actio V* (Patrol. gr., t. LXXXVI, *pars prior*, col. 1232 A).

[255] Je ne connais pas le nom exact de cette ville. Il est possible que Théodose se soit retiré d'abord au couvent de Canope.

[256] Les traducteurs ont omis ici une ou plusieurs phrases. Au reste, on voit combien toute cette relation diffère des renseignements donnés par les autres historiens.

[257] Nom corrompu, dont je ne connais pas la véritable forme.

[258] Le texte de ce passage est trop corrompu pour qu'il soit possible de le traduire. C'est un résumé, au point de vue des monophysites, des actes du cinquième concile de Constantinople.

[259] Le traducteur a réuni mal à propos en un seul paragraphe ce qui était dit, dans l'original, de Procope et

de la rédaction du Code par Tribonien.

[260] Il est possible que ces phrases, dans le texte original, aient été rattachées au chapitre précédent.

[261] Au lieu de : *trois cochers*.

[262] C'est de cette façon si étrange que le traducteur a rendu le sens du passage mentionnant la mise en campagne des troupes de la Palestine.

[263] Nous ne connaissons pas de gouverneur d'Égypte du nom d'Agathon. Il y a probablement confusion avec Agathon, frère d'Apollinaire, et sa mission à Alexandrie, dans la 2^e année du règne de Justin. (Voyez Théophane, *ad ann.* 6059.)

[264] Jean était originaire de Sirmium, ville de la province d'Antioche. (Voy. Jean d'Éphèse, liv. I, chap. XIII, édition de Cureton, p. 59. – Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. XXXVIII.) La forme est sans doute corrompue ou provient de quelque erreur.

[265] Voy. *Journal asiatique*, l. c., p. 344.

[266] Je ne saurais dire à quels faits se rapportent ces renseignements confus. Peut-être faut-il lire les Ariens.

[267] Les mots *avant de mourir* ont été ajoutés par le traducteur, qui a confondu le nom de Justinien avec celui de Justin, son successeur.

[268] Il s'agit de Photin, beau-fils de Bélisaire.

[269] Comparez Jean d'Éphèse, lib. I, cap. XXXII, éd. de Cureton, p. 47 et suiv.

[270] Constantine, fille de Tibère, appelée fille de Domentiole ; Commentiole confondu avec Domentiole, etc.

[271] Il s'agit, paraît-il, des troupes et des officiers de la milice.

[272] C'est ce même officier, commandant de la garde impériale, qui fut chargé d'une mission analogue, en 589, lors de la révolte des troupes d'Orient. (Voy. Evagr., *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. x.) – Théophane (*Chronogr.*, *ad ann.* 6079) nomme, à sa place, le curopulate Aristobule

[273] Les Μαυρίκοι ? Il faut peut-être lire, les Macorites ?

[274] Voyez, au sujet de ce récit, *Journal asiatique*, l. c., p. 352 et suiv.

[275] Cf. Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. XXVIII.

[276] J'ignore le nom exact de cette ville orthographié de différentes manières

[277] Ce sont les factions bleue et verte. Il ne s'agit probablement que de leurs représentants ou de leurs chefs.

[278] L'« ennemi de Dieu de Bousir » est probablement l'évêque chalcédonien de cette ville.

[279] C'est-à-dire le père de Théodore dont il est question.

[280] Paraît être la traduction du nom arabe de la montagne de Quesquam ou Kosgam, qui se trouve à peu de distance d'Ikhmim.

[281] C'est-à-dire : les deux sexes ont engendré ces animaux,

[282] Comparez Théophane, *Chronogr. ad ann.* 6092. – *Historia miscella*, col. 1015, – Nicéphore Calliste, col. 397.

[283] Comparez Théophylacte *Simocatta*, lib. I, cap. XI (édit. de Paris, p. 21 et suiv.) – Nicéph. Calliste, l. c., col. 392 et suiv.

[284] Voy. *Journ. asiat.*, 1879, t. I, p. 318.

[285] Le texte, original, je suppose, mentionnait la destruction des bains et autres édifices d'Antioche.

[286] Comparez Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. tin. – Nicéphore Calliste, *Ecoles, hist.*, lib. XVIII, cap. XVIII. – En ce qui concerne la donnée chronologique, voyez *Journ. asiat.*, l. c., p. 318.

[287] Ces derniers mots renferment sans doute quelque erreur. Aucune autre source ne mentionne cette circonstance à l'occasion de la révolte des troupes de Thrace. La diminution de la solde et des rations fut l'une des causes de la révolte des troupes d'Orient, en 588 de J.-C. (Voyez Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. IV. – Théophylacte *Simocatta*, *Histor.*, lib. III, cap. I. – Théophane, *ad ann.* 6079. – Nicéph. Calliste, *Eccles. hist.*, lib. XVIII, cap. XI.)

[288] Souvent les capitaines faisaient échouer leurs bateaux et vendaient le chargement à leur profit.

[289] L'auteur ou le traducteur a confondu Alexandre avec Germain, dont Théodose, fils aîné de Maurice, avait épousé la fille. (Voyez *Chron. Pasch.*, col. 976. – Théophane, *ad ann.* 6099.)

[290] Corruption du grec ἀνατολής. – Le mot **ⲡⲓⲣⲉⲛⲧⲓ**, ici et plusieurs fois dans les chapitres suivants, désigne les ecclésiastiques, les clercs. Les renseignements de notre chronique sont en désaccord avec le témoignage de Théophane (*ad annum* 610), de Cedrenus (*l. c.* col. 780), et de Nicéphore Calliste (lib. XVIII, cap. XLIV), d'après lequel les Juifs seuls s'étaient révoltés à Antioche, avaient commis toutes sortes d'excès contre les chrétiens, et avaient brûlé les maisons de plusieurs citoyens notables (κτιτόρων). C'est seulement pour châtier les Juifs que Phocas aurait envoyé Bonose et Cotton à Antioche. Mais les données de notre texte confirment et complètent celles de la Chronique pascale (*l. c.* col. 977 et 980), car les révoltes de cette époque étaient plus générales, et il y avait de grands troubles dans l'Église.

[291] Je ne connais pas le nom authentique de cette ville.

[292] Au lieu de : « il le nomma comte d'Orient. »

[293] Je pense qu'on a ici des transcriptions altérées des noms de Crispe et d'Elpidius, chefs de la conspiration contre Phocas à Constantinople, dont faisait partie, également, Théodore le Cappadocien. Phocas avait fait placer la mère et la fiancée d'Heraclius au couvent des Pénitentes fondé par Théodora, femme de Justinien. Les traducteurs ont confondu les noms de Théodora et de Théodore et complètement méconnu le sens du passage.

[294] Suite d'un récit dont le traducteur a omis le commencement. Cependant il est possible que cette phrase se rattache au premier paragraphe du chapitre précédent, dont le récit est interrompu par les deux épisodes qu'on vient de lire.

[295] Ce nom est probablement corrompu. Il se trouve transcrit de différentes manières.

[296] Il est possible que ce nom soit la corruption du nom de Crispe.

[297] J'ignore la forme authentique de ce mot, écrit plus loin d'une autre façon, qui désigne le commandant militaire d'une province.

[298] Ce bourg, d'après l'ensemble du récit, était situé à l'ouest d'Alexandrie.

[299] ⲉⲧⲉⲛⲧⲓ.

[300] Peut-être faut-il lire *hautain*.

[301] Ce n'est pas de Ptolémée, l'*Apellôn* d'Athrib, qu'il peut être question ici, à moins qu'il n'y ait quelque erreur dans le texte. Il est possible que le traducteur ait transcrit ainsi le nom de la ville de Ptolémaïs de Syrie

[302] Corruption du grec ἀνατολής. Il s'agit des troupes impériales.

[303] Le nom de cette ville m'est inconnu (Rhinocorura ?).

[304] Désigne la faction verte, (et non les *ouvriers* ou les *paysans*).

[305] Ces roseaux plantés autour des champs servent de clôtures.

[306] Une transcription analogue du nom de Valens se rencontre ci-dessus au chapitre LXXXII.

[307] Ailleurs, notamment à Constantinople, la faction bleue soutenait le gouvernement de Phocas.

[308] Ou le portique ?

[309] Il y a évidemment confusion dans le texte ; il s'agit peut-être de Menouf-la-Basse ?

[310] J'ignore à quels faits et à quels personnages se rapporte ce récit.

[311] Comparez Théophane, *ad ann.* 6102.

[312] Au lieu de *Nicétas*, il faut probablement lire *Crispe*.

[313] C'est-à-dire au *Château des sept tours* où étaient enfermés, je suppose, les hommes de la flotte d'Alexandrie qui avaient été arrêtés par Phocas.

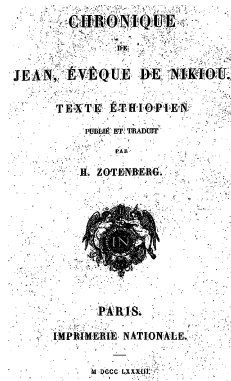
[314] La faction bleue était inféodée à Phocas.

[315] Léonce le Syrien, trésorier de Phocas.

[316] Comparez *Chron. Pasch.*, col. 980-981. – Nicéphore de Constantinople, *Breviarium Histor. de rebus post Mauricium gestis*, éd. de Paris, p. 4.

[317] Ou *qui occupait*.

[318] Une des nombreuses transcriptions fautives du nom du général d'Heraclius, tué en Egypte.



JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

CHRONIQUE : chapitres CXI à fin

Œuvre numérisée par Marc Szwajcer

[chapitres XC à CX](#)

CHRONIQUE

DE

JEAN, ÉVÊQUE DE NIKIOU

[précédent](#)

Chapitre CXI.^[319] Or Théodore, qui était commandant en chef en Egypte, après avoir été informé par les messagers de Théodose, préfet d'Arcadie, de la mort de Jean, général des milices,^[320] ramena toutes les troupes d'Egypte et les troupes auxiliaires, et se rendit à Lôkyôn, qui est une île. Car il craignait qu'à la suite du soulèvement des habitants de ce canton, les musulmans ne vinsent s'emparer du littoral de Lôkyôn^[321] et chasser la communauté de serviteurs de Dieu qui étaient (des fidèles) sujets de l'empire romain. Ses plaintes étaient plus tristes que l'éloge de David sur la mort de Saül, qui disait : « Comment les héros sont-ils tombés ? Comment les armes de guerre ont-elles été détruites ! » Car Jean, général des milices, n'était pas le seul qui eût été tué. Jean, de la ville de Mârôs, le général, avait également trouvé la mort dans le combat, ainsi que cinquante soldats qui l'accompagnaient à cheval. Mais je vais vous faire connaître brièvement ce qui arriva d'abord aux habitants du Faiyoûm.

Jean^[322] et ses compagnons, les guerriers que nous venons de mentionner, auxquels les Romains avaient confié la garde du canton, avaient placé d'autres gardiens près de la pierre de la ville de Lâhoûn, pour y rester constamment en observation et pour avertir le commandant des milices des mouvements des ennemis ; ils avaient ensuite pris quelques chevaux et une troupe de soldats et de tireurs d'arc, et avaient marché contre les musulmans, se proposant de les arrêter. Les musulmans s'étant dirigés vers le désert, enlevèrent un grand nombre de moutons et de chèvres de la montagne, sans que les Égyptiens en eussent connaissance. Puis, lorsqu'ils parurent devant Behesâ, toutes les troupes qui se trouvaient avec Jean au bord du fleuve accoururent, et ils furent empêchés, pour cette fois, de pénétrer dans le Faiyoûm.

Le général Théodose, en apprenant l'arrivée des Ismaélites, se transportait d'un lieu à l'autre, afin d'observer les mouvements de ces ennemis. Les Ismaélites vinrent, massacrèrent le chef de l'armée et tous ses compagnons et se rendirent maîtres de la ville.^[323] Quiconque se rendait auprès d'eux, fut massacré ; ils n'épargnèrent personne, ni vieillards, ni femmes, ni enfants. Ils se tournèrent ensuite contre le général Jean. Celui-ci et ses compagnons prirent leurs chevaux et se cachèrent dans les clos et les plantations, pour se dérober aux ennemis ; puis ils marchèrent, pendant la nuit, vers le grand fleuve d'Egypte, vers Abôit,^[324] où ils espéraient être en sûreté. Or tout cela venait de Dieu. Le chef de partisans qui était avec Jérémie, renseigna l'armée musulmane sur les Romains qui étaient cachés ; les musulmans les atteignirent et les massacrèrent. Lorsque cette nouvelle parvint au général Théodose, et à Anastase, qui alors se trouvaient à une distance de 12 milles de la ville de Nikiou, ils se rendirent immédiatement à la citadelle de Babylone et y demeurèrent, envoyant à Abôit le général Léonce. Celui-ci était un homme obèse, sans vigueur, ignorant la pratique de la guerre. Voyant que l'armée égyptienne et Théodore combattaient les musulmans et qu'ils sortaient fréquemment de la ville de Faiyoûm, pour prendre la ville,^[325] il retourna avec la moitié des troupes à Babylone, pour rendre compte de la situation aux gouverneurs,^[326] tandis que l'autre moitié resta avec Théodore.

Théodore ayant, après de longues recherches, retrouvé le corps de Jean qui avait été jeté dans le fleuve, l'en fit retirer au moyen d'un filet, en manifestant une grande douleur, le fit placer dans une bière, et le fit conduire auprès des gouverneurs, qui l'envoyèrent à Heraclius,

Ceux (d'entre les Romains) qui se trouvaient en Egypte cherchaient un refuge dans la citadelle de Babylone. Ils attendaient Théodore le général, afin d'attaquer les Ismaélites avec leurs forces réunies, avant la crue du fleuve et la période des semailles, alors que l'on ne pourrait pas faire la guerre, de crainte que les semailles ne fussent détruites, et les habitants exposés à mourir de faim avec leurs enfants et leur bétail.^[327]

Chapitre CXII. Or il régnait, à cause du mécontentement manifesté par l'empereur, une grande hostilité entre Théodore le général en chef et les gouverneurs. Théodose et Anastase, à cheval, se rendirent ensemble à Aoun avec un grand nombre de fantassins, pour livrer bataille à 'Amr, fils d'Al-'Âs. Les musulmans ne connaissaient pas auparavant la ville de Misr.^[328] Laissant de côté les villes fortifiées, ils s'étaient dirigés vers une localité nommée Tendoûnyas^[329] et s'étaient embarqués sur le fleuve. 'Amr faisait preuve, dans la prise de Misr, d'une grande énergie et d'une perspicacité extraordinaire. Il était inquiet d'être séparé (d'une partie) de l'armée musulmane qui, divisée en deux corps, se dirigeait, sur la rive orientale du fleuve, vers une ville, située sur une hauteur, appelée Aïn-Schams ou Aoun. Amr, fils d'Al-'Âs, écrivit à Omar, fils d'Aï-Khattâb, qui était en Palestine, une lettre dans laquelle il lui disait : « Si tu n'envoies pas des renforts musulmans, je ne pourrai pas me rendre maître de Misr. » Omar lui envoya quatre mille guerriers musulmans, commandés par un général nommé Walwâryâ,^[330] qui était de race barbare.^[331] Alors (Amr) divisa ces troupes en trois corps : il plaça l'un d'eux près de Tendoûnyas, un autre au nord de Babylone d'Egypte, et il prit position lui-même, avec le troisième corps, près de la ville d'Aoun. Il donna aux deux autres corps l'ordre suivant : « Faites attention, lorsque l'armée romaine sortira pour nous attaquer, tombez sur elle par derrière, tandis que nous serons devant elle ; nous l'entourerons et l'exterminerons. » Lorsque l'armée romaine, ignorant (ce stratagème) sortit de la forteresse^[332] pour attaquer les musulmans, ceux-ci tombèrent sur ses derrières, comme ils l'avaient concerté, et une bataille terrible s'engagea. Ecrasées par les musulmans, les troupes romaines s'enfuirent sur des bateaux. L'armée musulmane occupa la ville de Tendoûnyas, dont la garnison avait péri et dont il n'était resté que trois cents hommes qui s'étaient retirés dans la forteresse et avaient fermé les portes ; puis, terrifiés par le grand massacre qui venait d'avoir lieu, ils s'enfuirent, et, pleins de découragement et de tristesse, ils se rendirent, par bateaux, à Nikiou.^[333]

En apprenant ces événements, Domentianus, (gouverneur) de la ville de Faiyoûm, partit pendant la nuit, sans avertir les gens d'Abôit qu'il allait abandonner la ville aux musulmans, et se rendit (avec ses troupes) par bateau, à Nikiou. Les musulmans, informés de la fuite de Domentianus, accoururent allègrement, s'emparèrent du canton de Faiyoûm et d'Abôit et y firent un grand massacre.^[334]

Chapitre CXIII. Après la prise de Faiyoûm et de son territoire par les musulmans, Amr fit demander à *Ahâkiri*^[335] de la ville de Delâs^[336] d'amener les bateaux du Rif, afin de transporter sur la rive orientale les Ismaélites qui se trouvaient à l'occident du fleuve. Il réunissait auprès de lui toutes ses troupes, pour exécuter de nombreuses expéditions. Il envoya à Georges le préfet, l'ordre de lui construire un pont sur le canal de la ville de Qalyoûb, pour qu'il pût faire la conquête de toutes les villes de la province de Misr, ainsi que des villes d'Athrib et de Kuerdis.^[337] C'est alors que l'on commença à prêter aide aux musulmans. Ceux-ci s'emparèrent d'Athrib et de Menouf^[338] et de leurs territoires. (Amr) fit également établir un grand pont près de Babylone d'Egypte, pour empêcher le passage des bateaux se rendant à Nikiou, à Alexandrie et dans la haute Egypte, et pour que les chevaux pussent venir, sans difficulté, de la rive occidentale du fleuve sur la rive orientale. Et ils soumirent ainsi toute la province de Misr, Mais 'Amr ne se contenta pas de cela : il fit arrêter les magistrats romains et leur fit attacher les mains et les pieds avec des chaînes et des ais de bois ; il extorqua beaucoup d'argent, doubla l'impôt des paysans et les força de porter le fourrage des chevaux ; et il exerça d'innombrables actes de violence.

Ceux des gouverneurs^[339] qui se trouvaient à Nikiou y laissèrent Domentianus avec un petit nombre de troupes pour garder la ville, et se retirèrent à Alexandrie, en envoyant à Dâres, commandant supérieur de la ville de Semnoud, l'ordre de garder les deux fleuves.^[340] Alors il y eut une panique dans toutes les villes d'Egypte ; les habitants prenaient la fuite et venaient à Alexandrie, en abandonnant leurs propriétés, leurs biens et leur bétail.

Chapitre CXIV. Lorsque les musulmans, accompagnés des Egyptiens, qui avaient renié le christianisme et avaient embrassé la religion de cette créature exécrationnelle, arrivaient (dans les villes), ils s'emparaient des biens de tous ceux d'entre les chrétiens qui s'étaient enfuis, et ils appelaient les serviteurs du Christ « ennemis de Dieu. »

Amr, laissant un nombreux détachement de son armée dans la citadelle de Babylone d'Egypte,^[341] se mit en marche, en suivant la rive orientale, vers les deux fleuves, pour attaquer le général Théodore. (Celui-ci) fit partir Yekbari et Satfâri, pour occuper la ville de Semnoud, afin de s'opposer aux musulmans. Lorsqu'ils rejoignirent le corps des milices, celles-ci refusèrent toutes de combattre les musulmans. Ils engagèrent la bataille et tuèrent un grand nombre de musulmans et de ceux qui étaient avec eux.^[342] Les musulmans, ne pouvant inquiéter les villes situées sur le territoire des deux fleuves, parce que l'eau qui les entourait et qui leur servait de rempart empêchait les chevaux d'en approcher, les abandonnèrent, se dirigèrent vers le Rif et arrivèrent à Bousir. Ils fortifièrent la ville, ainsi que les lieux qu'ils avaient pris précédemment.

A cette époque, le général Théodore se rendit auprès de Kalâdjî, et lui dit en le priant avec instance : « Reviens vers nous ; reviens dans les rangs des Romains. » Kalâdjî, qui craignait que l'on ne fit mourir sa mère et sa femme qui vivaient cachées à Alexandrie, donna à Théodore une grande somme d'argent. Le général Théodore le rassura. Alors Kalâdjî, partit, la nuit, pendant que les musulmans dormaient, et vint à pied, avec ses hommes, au camp du général Théodore ; puis il alla rejoindre, dans la ville de Nikiou, Domentianus, pour combattre contre les musulmans.

Il arriva ensuite que Sabendis eut la bonne idée de s'enfuir d'entre les mains des musulmans, pendant la nuit ; il se rendit à Damiette, auprès du général Jean, qui l'envoya à Alexandrie avec une lettre. Il se présenta en confessant sa faute devant les gouverneurs, en versant d'abondantes larmes et en disant : « J'ai agi ainsi, parce que j'avais été humilié par Jean qui, sans égard pour mon âge, m'avait souffleté ; c'est alors que moi, qui auparavant avais servi les Romains avec dévouement, je me suis joint aux musulmans ».

Chapitre CXV. Amr, le chef des musulmans, lutta pendant douze ans^[343] contre les chrétiens du nord de l'Egypte, sans réussir à conquérir leur province. Dans la quinzième année du cycle,^[344] pendant l'été, il marcha sur Sakhâ et sur Toukhô-Damsis, impatient de réduire les Égyptiens avant la crue du fleuve. Mais il lui fut impossible de rien entreprendre contre eux. Il fut également repoussé à Damiette, où il voulait brûler les fruits des champs. Alors il alla rejoindre ses troupes établies dans la citadelle de Babylone d'Egypte et leur remit tout le butin qu'il avait fait à Alexandrie.^[345] Il fit détruire les maisons des habitants d'Alexandrie qui avaient pris la fuite, et avec le bois et le fer qui en provenaient, il fit construire un passage reliant la citadelle de Babylone à la ville des deux fleuves,^[346] et donna l'ordre de la brûler. Les habitants, avertis du danger, sauvèrent leurs biens et abandonnèrent leur ville, et les musulmans y mirent le feu. Mais les habitants allèrent, pendant la nuit, éteindre l'incendie. Les musulmans se tournèrent (ensuite) contre d'autres villes, dépouillèrent les Égyptiens de leurs biens et exercèrent sur eux des actes de violence. Le général Théodore et Domentianus ne pouvaient pas molester les habitants de la ville (?), à cause des musulmans qui se trouvaient au milieu d'eux.^[347]

Amr, en quittant la basse Egypte et allant porter la guerre au Rif, avait envoyé un petit corps de troupes à Antinoë. Voyant la faiblesse des Romains et l'hostilité des habitants envers l'empereur Heraclius, à cause de la persécution qu'il avait exercée dans toute l'Egypte, contre la religion orthodoxe, à l'instigation de Cyrus, patriarche chalcédonien, les musulmans devinrent plus hardis et plus forts dans la lutte. Les habitants de la ville (d'Antinoë) délibérèrent avec Jean, leur préfet, et voulurent résister aux musulmans.

Mais Jean s'y refusa, quitta la ville en toute hâte, avec ses troupes, emportant tout l'impôt de la ville qu'il avait recueilli, et se rendit à Alexandrie ; car il savait qu'il ne serait pas en état de lutter contre les musulmans, et il craignait qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé à la garnison de Faiyoum. En effet, tous les habitants de cette province s'étaient soumis aux musulmans, et leur avaient payé tribut, et ils tuaient tous les soldats romains qu'ils rencontraient. Des soldats romains se trouvaient dans une forteresse ; les musulmans les assiégèrent, s'emparèrent de leurs machines, détruisirent les murs et les forcèrent de quitter la forteresse. Ils fortifièrent la citadelle de Babylone, prirent la ville de Nikious et s'y établirent.

Chapitre CXVI. Heraclius était très affligé de la mort de Jean, chef des milices, et de Jean le général, tués par les musulmans, ainsi que de la défaite des Romains en Egypte. Puis, suivant le décret de Dieu, qui enlève les chefs et les généraux et les hommes de guerre, aussi bien que les rois, Heraclius tomba malade d'une inflammation et mourut dans la trente et unième année de son règne, au mois de yakâtî^[348] des Égyptiens, qui correspond au mois de février des Romains ; dans la quatorzième année du cycle, l'an 367 de Dioclétien.^[349] On disait alors qu'il était mort, parce qu'il avait fait frapper une monnaie d'or portant les figures des trois empereurs, c'est-à-dire la sienne et celles de ses deux fils, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, de sorte qu'on ne trouvait point de place pour inscrire le nom de l'empire romain. Après sa mort, on détruisit ces trois figures.^[350]

Après la mort d'Heraclius l'ainé, Pyrrhus,^[351] patriarche de Constantinople, écartant Martine, la fille de la sœur de l'empereur, et ses enfants, proclama Constantin, fils de l'impératrice Eudocie, empereur et successeur de son père. Les deux Césars furent traités avec respect et honneur. Alors David et Marin arrêtaient Pyrrhus, le patriarche romain chalcédonien, et le firent transporter dans une île de l'Afrique occidentale, sans que personne comprit que ce fût l'accomplissement d'une prophétie ; car aucune parole des saints ne se perd. Il arriva ce que le grand Sévère, patriarche d'Antioche, avait écrit à Caesaria la patricienne, à savoir : « Aucun fils d'un empereur romain n'occupera le trône de son père, aussi longtemps que la secte des Chalcédoniens régnera dans le monde.^[352] »

Constantin, fils d'Heraclius, après son avènement, fit réunir un grand nombre de vaisseaux, qu'il confia à *Ktrioûs* et à *Salâkrioûs*,^[353] et les envoya auprès du patriarche Cyrus pour le lui amener, afin qu'il pût conférer avec lui. [Il recommanda au général ?] de payer tribut aux musulmans et de lutter s'il le pouvait, sinon, de revenir à la capitale, à la fête de la Sainte-Résurrection, et qu'alors tous les habitants de Constantinople devaient concourir à cette entreprise. Il manda aussi à Anastase de revenir, en laissant Théodore pour garder la ville d'Alexandrie et les villes de la côte, et il fit espérer à Théodore qu'il lui enverrait, en été, beaucoup de troupes, afin de combattre les musulmans.^[354] Puis, lorsque, suivant l'ordre de l'empereur, on eut préparé les vaisseaux pour partir, Constantin tomba gravement malade ; il vomit du sang, et, quand il eut perdu tout son sang, il mourut. Il avait été malade pendant cent jours, c'est-à-dire pendant tout le temps de son règne, depuis la mort de son père Heraclius. On se moquait de l'empereur Heraclius et de son fils Constantin.

Les gens de la secte de Gaïnas, s'étant réunis dans leur église, située dans la ville de Defâschir,^[355] près du pont de Saint-Pierre l'Apôtre, voulaient attenter à la personne du patriarche Cyrus, qui, du temps de la persécution, avait enlevé des églises beaucoup de richesses, sans l'autorisation des magistrats. Aussitôt qu'Eudocianus, frère du préfet Domentianus, fut informé de ce rassemblement, il y envoya des troupes en leur donnant l'ordre de tirer sur les émeutiers avec des flèches et de les empêcher d'exécuter leur dessein. Quelques-uns de ces gens furent si cruellement frappés qu'ils moururent sous les coups ; deux autres eurent les mains coupées, sans jugement. Et l'on proclama dans la ville, par la voix du héraut : « Que chacun d'entre vous se rende à son église et que personne ne commette aucun acte de violence envers un autre ! » Mais Dieu, gardien de la justice, n'abandonna pas le monde, et vengea les

opprimés ; il ne fit pas grâce à ceux qui l'avaient provoqué, et les livra aux Ismaélites : les musulmans se mirent en campagne et firent la conquête de toute l'Egypte. Après la mort d'Heraclius, lorsque le patriarche Cyrus revint, loin de renoncer à sévir contre le troupeau de Dieu et à le persécuter, il multipliait ses actes de violence.^[356]

Chapitre CXVII. Amr, chef de l'armée musulmane, ayant établi son camp devant la citadelle de Babylone, assiégeait les troupes qui y étaient enfermées. Celles-ci, ayant obtenu de lui la promesse d'avoir la vie sauve, et s'étant engagées, de leur côté, à lui abandonner tout le matériel de guerre, qui était considérable, il leur ordonna de sortir de la citadelle. Elles emportèrent une petite quantité d'or et partirent. C'est de cette manière que la citadelle de Babylone d'Egypte fut prise, le lendemain de la fête de la Résurrection.^[357] Dieu châtia ainsi ces hommes qui n'avaient pas respecté la Passion rédemptrice de Notre-Seigneur et sauveur Jésus-Christ, qui donne la vie à ceux qui croient en lui, et il les fit fuir devant leurs ennemis. Le jour même de la fête de la Sainte-Résurrection, en rendant la liberté aux prisonniers orthodoxes, ces ennemis du Christ ne les avaient pas laissés partir sans les maltraiter : ils les avaient flagellés et leur avaient coupé les mains ; et en ce jour, ces malheureux gémissaient, les larmes inondaient leurs visages, et ils furent repoussés avec mépris. En effet il est écrit, au sujet de ces misérables : ils ont profané l'Eglise par une croyance corrompue ; ils ont commis tous les crimes et les violences de la secte des Ariens, tels que n'en avaient pas commis les païens ni les barbares ; ils ont méprisé le Christ et ses serviteurs ; et nous n'avons pas trouvé de pareils malfaiteurs parmi les adorateurs des fausses divinités. Et Dieu, dans sa longanimité, tolérait les apostats et les hérétiques qui, par soumission envers les puissants empereurs, avaient été baptisés une seconde fois. Mais ce même Dieu rétribue chacun selon ses œuvres et fait réparation à ceux qui ont subi l'injustice. Alors n'est-il pas préférable de supporter avec patience les épreuves et les tourments qu'ils nous infligent ! Ils croyaient, par cette manière d'agir, honorer le Christ Notre-Seigneur, mais ils se trouvaient être des mécréants. Ils ne se croyaient pas hérétiques et persécutaient, au contraire, ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux dans la foi. Que Dieu nous préserve d'un tel accord ! Car ils n'étaient pas des serviteurs du Christ ; ils s'imaginaient seulement qu'ils l'étaient.

Chapitre CXVIII. La prise de la citadelle de Babylone et de la ville de Nikious par les musulmans^[358] affligea beaucoup les Romains.

'Amr, après avoir terminé la lutte, fit son entrée dans la citadelle de Babylone, réunit un grand nombre de bateaux, grands et petits, et les fit attacher près du fort qu'il occupait.^[359]

Menas, chef des Verts, et Cosmas, fils de Samuel,^[360] capitaine des Bleus, avaient bloqué la ville de Misr et avaient harcelé les Romains, du temps des musulmans ; des guerriers, pleins d'audace, venaient en bateaux, de la rive occidentale du fleuve, et le parcouraient pendant la nuit.

Amr et l'armée musulmane, allant par terre, à cheval, arrivèrent à la ville de Kebryâs d'Abâdyâ.^[361] A cette occasion, ils attaquèrent le général Domentianus. Celui-ci, en apprenant l'arrivée de l'armée musulmane, monta sur un bateau et prit la fuite, abandonnant l'armée et la flotte. Il voulait entrer dans le petit canal qu'Heraclius avait fait creuser pendant son règne ; mais, le trouvant fermé, il se rendit à Alexandrie. Les soldats, voyant que leur général avait pris la fuite, jetèrent leurs armes, et se précipitèrent dans le fleuve, en présence de l'ennemi. Les musulmans les massacrèrent au milieu du fleuve, et il n'en échappa qu'un seul homme, nommé Zacharie, qui était un vaillant guerrier. Les bateliers, après la fuite de l'armée, s'enfuirent également et retournèrent dans leur province. Les musulmans vinrent ensuite à Nikious et s'emparèrent de la ville, n'y trouvant pas un soldat pour leur résister. Ils massacraient tous ceux qu'ils rencontraient, dans la rue et dans les églises, hommes, femmes et enfants, sans épargner personne. Puis ils allèrent dans d'autres localités, les saccagèrent et tuèrent tous ceux qu'ils trouvaient. Dans la ville de Sa, ils rencontrèrent Esqûtâçs et ses gens, qui étaient de la famille de Théodore le général, dans un clos de vignes, et ils les massacrèrent. Mais taisons-nous maintenant ; car il est impossible de raconter les horreurs commises par les musulmans, lorsqu'ils occupèrent l'île de Nikious, le dimanche, dix-huitième jour du mois de guenbôt, dans la quinzième année du cycle, ainsi que les scènes terribles qui se passèrent à Césarée en Palestine.^[362]

Théodore, commandant de la ville de Kiloûnâs,^[363] avait quitté cette ville, en y laissant, pour la garder et pour repousser les musulmans, une garnison sous le commandement d'Etienne, et s'était rendu en Egypte. Il y avait avec les musulmans un juif qui se rendit en Egypte. Lorsque, après de longs efforts, les musulmans eurent fait tomber les murs de la ville, ils s'en emparèrent sur-le-champ, tuèrent des milliers d'habitants et de soldats, firent un énorme butin, emmenèrent en esclavage les femmes et les enfants, qu'ils se partagèrent, et laissèrent la ville complètement vide. Peu de temps après, ils allèrent en Chypre et tuèrent Etienne et ses gens.

Chapitre CXIX. L'Egypte, de son côté, était en proie à Satan. Une grande discorde régnait parmi les habitants de la basse Egypte qui étaient divisés en deux partis, dont l'un était avec Théodore, tandis que l'autre voulait se joindre aux musulmans. Alors les partisans de l'un de ces partis se jetèrent sur ceux de l'autre, pillèrent leurs biens : et brûlèrent leur ville. Les musulmans redoutaient ces gens.

Amr dirigea sur Alexandrie un grand nombre de musulmans, qui s'emparèrent du faubourg de Kérioun, dont la garnison, commandée par Théodore, se retira à Alexandrie. Les musulmans se mirent à attaquer les habitants de la ville, mais ils ne purent en approcher, parce qu'on lançait sur eux des pierres ; du haut des murs, et on les repoussa loin de la ville.^[364]

Les habitants de (la province de) Misr étaient en guerre avec ceux de la basse Egypte, et il y eut entre eux de nombreux actes d'hostilité. Peu de temps après, ils firent la paix. Cette discorde ayant cessé, Satan souleva une

autre discorde, dans la ville d'Alexandrie. Domentianus le préfet et Menas le général étaient ennemis par ambition du commandement et pour d'autres motifs. Le général Théodore prenait parti pour Menas ; il était mécontent de Domentianus, parce que celui-ci s'était enfui de Nikiou et avait abandonné l'armée. Menas était aussi très irrité contre Eudocianus, frère aîné de Domentianus, qui avait exercé des violences sur des chrétiens, pour la foi, pendant le temps de la sainte Passion,^[365] au grand mécontentement de Menas. Domentianus ayant rassemblé une nombreuse troupe de partisans de la faction bleue, Menas enrôla beaucoup de gens de la faction-verte et de soldats qui se trouvaient dans la ville, et ils demeurèrent ainsi en hostilité. Ce fut alors que Philiadès, préfet d'Arcadie, arriva (à Alexandrie), Or, Domentianus était l'adversaire du patriarche ; Cyrus, auquel il ne témoignait aucune sorte d'égards et qu'il détestait sans motif, quoiqu'il fût son beau-frère et qu'auparavant il eût été lié d'amitié avec lui. Menas, de son côté, protégeait Philiadès, voulant faire acte de charité, et, plein de respect pour la dignité sacerdotale, comme Philiadès était frère du patriarche Georges,^[366] il l'invitait souvent ; car Menas était charitable et pieux et avait pitié des opprimés. Mais Philiadès ne fut pas fidèle à l'amitié ; il était d'une nature perverse, nourrissant, en secret, de mauvais desseins. Lorsque, au temps du commandement du général Théodore, on discutait la question d'un bourg nommé Mâmoûnâ, de la solde des troupes et des terres sur lesquelles elle était assignée, ce méchant homme prit la parole et dit : « Au lieu de douze hommes, il vaudrait mieux en avoir un, qui recevrait la solde de douze, et les dépenses en vivres et en solde seraient moindres. » Menas trouva dans cet incident un prétexte contre Domentianus. Il était aimé des soldats, qui avaient confiance en lui ; car il cherchait à être estimé de tout le monde, non par le désir d'une vaine gloire, mais par sagesse et modestie. Or, pendant qu'il se trouvait dans la grande église du Césarion, avec l'assemblée des fidèles, les habitants de la ville s'ameutèrent contre Philiadès, et voulurent le tuer. Philiadès prit la fuite et se cacha dans une maison. Alors les émeutiers se dirigèrent vers sa demeure, y mirent le feu et pillèrent tous ses biens, tout en épargnant les personnes qu'ils y rencontraient. A cette nouvelle, Domentianus envoya contre eux les partisans de la faction bleue. Une lutte acharnée s'engagea entre les deux partis, six hommes furent tués, et il y eut un grand nombre de blessés. C'est par de grands efforts que Théodore réussit à rétablir la paix entre eux. Il destitua le général Domentianus et nomma Artânâ *décurion*, c'est-à-dire chef de dix ordres. On rendit à Philiadès tout ce qui avait été enlevé dans sa maison. On dit (aussi) que cette émeute sanglante avait eu pour cause des dissensions religieuses.

Après la mort de Constantin, fils d'Heraclius, on fit monter sur le trône Heraclius, son frère d'un autre lit, qui était encore enfant et qui, comme Constantin, ne parvint pas à exercer le pouvoir. Le patriarche Pyrrhus, voyant qu'Heraclius, qui était encore enfant, avait obtenu la couronne à l'instigation de sa mère Martine, pendant que lui-même était en exil^[367]. Après son avènement, sur l'avis du sénat, il rappela Pyrrhus de l'exil et abolit le décret écrit par son frère Constantin et par les empereurs ses prédécesseurs. On l'abolit à cause de l'injuste accusation de Philagrius le trésorier. C'est par son fait que les églises furent dans le dénuement ; il suspendit les libéralités que les empereurs avaient coutume de faire, et il augmenta les charges.^[368]

Ensuite l'empereur rétablit Cyrus et le renvoya à Alexandrie, ainsi que les prêtres qui l'accompagnaient, et lui donna plein pouvoir de conclure la paix avec les musulmans, de ne pas leur résister et de constituer une administration convenable pour l'Egypte.^[369] Le général de l'armée, Constantin, qui était maître de la milice, partit avec lui.^[370]

L'empereur fit venir l'armée de Thrace à Constantinople et exila Philagrius le trésorier en Afrique, là où avait été exilé précédemment Pyrrhus. Alors il y eut un grand mécontentement et une émeute, dans la ville, contre Martine et ses enfants, à cause de l'exil de Philagrius le trésorier, qui était très aimé.

Chapitre CXX. Cyrus, le patriarche chalcédonien, n'était pas seul à désirer la paix : les habitants, les gouverneurs et Domentianus, qui était en faveur auprès de l'impératrice Martine, se réunirent et délibérèrent avec le patriarche Cyrus, pour conclure la paix avec les musulmans.

Tout le clergé se prononçait contre le gouvernement d'Heraclius le jeune, disant qu'il était injuste que le trône fût occupé par un empereur issu d'une union réprouvée,^[371] et que l'empire devait revenir aux fils de Constantin, qui était né d'Eudocie. Et on rejeta le testament d'Heraclius l'ancien. Valentin, voyant que tout le monde était hostile à Martine et à ses enfants, prit de grandes sommes d'argent provenant du trésor impérial de Philagrius et les distribua à l'armée et l'excita contre Martine et ses enfants. Alors les troupes cessèrent de combattre les musulmans et se tournèrent contre leurs concitoyens. Puis on envoya, en secret, un messenger à l'île de Rhodes pour engager les troupes qui étaient parties avec le patriarche Cyrus, à revenir dans la capitale, et l'on fit dire à Théodore, préfet d'Alexandrie : « N'écoutez pas Martine et n'obéissez pas aux ordres de ses fils. » Des messages pareils furent envoyés en Afrique et dans toutes les provinces soumises à l'empire romain. Le général Théodore, très satisfait de ces nouvelles, les tint secrètes et partit pendant la nuit, en se cachant de tout le monde, pour se rendre de l'île de Rhodes à la Pentapolis. Mais le capitaine de vaisseau, le seul à qui il communiqua son dessein (refusa de le conduire), prétendant que le vent leur était contraire. Il arriva donc à Alexandrie, dans la nuit du dix-septième jour du mois de maskaram, fête de la Sainte-Croix.^[372] Tous les habitants de la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, accoururent auprès du patriarche Cyrus, et manifestèrent leur joie de son retour. Théodore se rendit, en secret, avec le patriarche, à l'église des Tabionnésiotes, dont il fit fermer la porte, envoya chercher Menas, le nomma général, et chassa Domentianus de la ville. Tous les habitants criaient : « Hors de la ville ! »

Avant l'arrivée du patriarche Cyrus, Georges, qui avait été nommé par Heraclius le jeune, avait été traité avec déférence par le gouverneur Anastase ; lorsqu'il fut vieux, son autorité s'étendit « sur toutes les affaires. Le patriarche lui-même lui laissait son autorité.^[373]

Lorsque le patriarche Cyrus se rendit à la grande église du Césarion, on couvrit tout le chemin de tapis, on

chanta des hymnes en son honneur, et (la foule fut si grande) que l'on s'écrasait ; c'est avec grand-peine qu'on put le faire arriver à l'église. Il fit ouvrir (?) la citerne dans laquelle se trouvait la Sainte-Croix qu'il avait reçue, avant son exil, du général Jean. Il avait aussi pris la vénérable croix du couvent des Tabionnésiotes. Lorsque, le jour de la Sainte-Résurrection,^[374] on commença ; à célébrer la messe, au lieu de chanter le psaume du jour : « Voici le jour que Dieu a fait, réjouissons-nous et soyons pleins d'allégresse ! » le diacre, pour célébrer le patriarche : et pour le féliciter de son retour ; choisit un autre chant qui n'était pas prescrit. Le peuple, en l'entendant, disait : « Ce chant, en dehors des règles, n'est pas de bon augure pour le patriarche Cyrus ; il ne verra pas une autre fois la fête de la Résurrection à Alexandrie ; Toute l'assistance des fidèles et les moines répétaient, publiquement cette prédiction, (disant) qu'il avait agi contrairement aux prescriptions canoniques, et ceux qui les entendaient ne voulaient pas les croire.

Le patriarche Cyrus se rendit ensuite à Babylone, auprès des musulmans, pour leur demander la paix, en offrant de leur payer tribut, afin qu'ils fissent cesser la guerre en Egypte. Amr l'accueillit avec bienveillance et lui dit : « Tu as bien fait de venir vers nous. » Cyrus lui répondit : « Dieu vous a donné ce pays. » Que dorénavant il n'y ait plus d'hostilité entre vous et les Romains. Autrefois nous n'avons jamais eu d'hostilités prolongées avec vous. » On stipula, en fixant le tribut qu'il paierait, que les Ismaélites n'interviendraient en aucune façon et qu'ils demeureraient isolés pendant onze mois ; que les soldats romains à Alexandrie s'embarqueraient en emportant leurs biens et leurs objets précieux ; qu'aucune autre armée romaine n'y reviendrait ; que ceux qui voudraient partir par la voie de terre paieraient un tribut mensuel, que les musulmans prendraient comme otages cent cinquante militaires et cinquante habitants, et qu'ils feraient la paix ; que les Romains cesseraient de combattre les musulmans, et ceux-ci ne prendraient plus les églises et ne se mêleraient point des affaires des chrétiens ; enfin qu'ils laisseraient les juifs demeurer à Alexandrie.^[375]

Après avoir terminé cette négociation, le patriarche retourna à Alexandrie et en fit part à Théodore et au général Constantin, en les invitant à communiquer ces conditions à l'empereur Heraclius et à les appuyer auprès de lui. Ensuite (les chefs de) l'armée et des citoyens d'Alexandrie, ainsi que Théodore l'Augustal, se rendirent chez le patriarche Cyrus et lui présentèrent leurs hommages. Il leur exposa l'arrangement qu'il avait conclu, avec les musulmans et les engagea tous à l'accepter. Sur ces entrefaites, les musulmans arrivèrent pour recevoir le tribut, tandis que les habitants d'Alexandrie ignoraient encore (le traité). Voyant paraître l'ennemi, les habitants se préparèrent à la résistance. Mais l'armée et les généraux, persistant dans la résolution prise, déclaraient qu'il leur était impossible de lutter contre les musulmans et qu'il fallait suivre l'avis du patriarche Cyrus. Alors la population se souleva contre le patriarche et voulut le lapider. Cyrus parla aux émeutiers et leur dit : « J'ai fait cet arrangement afin de vous sauver, vous et vos enfants. » Et il les implora, en versant des larmes, et en manifestant une grande douleur. Les gens d'Alexandrie eurent honte et lui offrirent beaucoup d'or, pour le remettre aux Ismaélites avec le tribut qui leur avait été imposé.^[376]

Les Egyptiens qui, par crainte des musulmans, étaient venus se réfugier à Alexandrie, demandèrent au patriarche d'obtenir des musulmans qu'ils pussent, en se soumettant à leur domination, retourner dans leur province. Cyrus négocia pour eux, selon leur demande. Et les musulmans prirent possession de toute l'Egypte, du midi et du nord, et triplèrent l'impôt.

Un homme, nommé Menas, qui avait été nommé par l'empereur Heraclius préfet de la basse Egypte, homme présomptueux tout en étant illettré, qui détestait profondément les Égyptiens, fut, après la prise de possession du pays par les musulmans, maintenu par eux à son poste. Ils en choisirent un autre, nommé Sinôdá, comme préfet de la province du Rif, et un nommé Philoxenos, comme préfet d'Arcadie ou Faiyoum. Ces trois hommes aimaient les païens et détestaient les chrétiens ; ils forçaient ceux-ci de porter (aux musulmans) du fourrage pour les bêtes, et exigeaient d'eux de fournir du lait, du miel, des fruits, du poireau et beaucoup d'autres objets, en dehors des rations ordinaires. Les Égyptiens exécutaient ces ordres, étant sous le coup d'une terreur incessante. (Les musulmans) les forcèrent de creuser le canal de Trajan qui était détruit depuis longtemps, afin de conduire l'eau depuis Babylone d'Egypte jusqu'à la mer Rouge. Le joug qu'ils faisaient peser sur les Égyptiens était plus lourd que celui qui avait été imposé à Israël par Pharaon, que Dieu punit d'un juste châtement en le précipitant dans les flots de la mer Rouge, lui et son armée, après avoir infligé aux Égyptiens beaucoup de plaies, tant aux hommes qu'au bétail. Que le châtement de Dieu frappe ces Ismaélites et qu'il leur fasse comme il a fait à l'ancien Pharaon ! C'est à cause de nos péchés qu'il permet qu'ils nous traitent ainsi. Mais dans sa longanimité, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous regardera et nous sauvera ; et, de plus, nous espérons qu'il anéantira les ennemis de la Croix, comme il est écrit dans le livre véridique.

Amr, après avoir réduit l'Egypte, envoya les troupes de ce pays^[377] contre les habitants de la Pentapolis, et, après avoir vaincu ces derniers, il ne les y laissa pas demeurer ; il enleva seulement de ce pays un immense butin et un grand nombre de captifs, *Aboulyânôs*, gouverneur de la Pentapolis, ses troupes et les principaux de la province s'étaient retirés dans la ville de Teucheira, qui était solidement fortifiée et s'y étaient enfermés. Les musulmans s'en retournèrent dans leur pays avec le butin et les captifs.^[378]

Le patriarche Cyrus était profondément affligé des calamités de l'Egypte» En effet, Amr traitait les Égyptiens sans pitié et n'exécutait pas les conventions qui avaient été stipulées avec lui ; car il était de race barbare. Le jour, de ; la fête des Palmiers, Cyrus, accablé par le chagrin, tomba malade d'une dysenterie, et mourut le jeudi de Pâques, le vingt-cinquième jour du mois de magâbit. Ainsi que les chrétiens l'avaient prédit, il ne vit plus la fête de la Sainte-Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet événement eut lieu sous le règne de Constantin, fils d'Heraclius.^[379]

Après sa mort, les Romains avaient la guerre civile, à cause des fils de l'impératrice Martine qu'ils déclaraient exclus du trône, pour y faire monter les fils de Constantin. (Les rebelles) étaient soutenus par Valentin, qui avait fait cause commune avec Philagrius, et qui attira à lui toute l'armée et se transporta à Chalcedoine ; car il pensait et disait : « La force de Martine est (seulement) dans la troupe de guerriers de ses fils. » Il obtint le consentement de toutes les troupes pour le rappel de Philagrius de l'exil. Alors Heraclius le jeune, accompagné d'un grand nombre de prêtres, de moines et de vénérables évêques, monta sur les vaisseaux impériaux et traversa (le détroit), se rendant à Chalcedoine. Il harangua les troupes en les suppliant et leur dit : « N'abandonnez pas la probité chrétienne, en vous déclarant contre moi. Faites la paix avec Dieu et soumettez-vous au testament de mon père Heraclius, qui a tant souffert pour ce pays. » Il leur faisait croire qu'il adopterait le fils de son frère, qu'il l'associerait à l'empire, et qu'il n'y aurait entre eux ni guerre ni sang. Il reçut l'assentiment de tous les patrices et leur dit qu'il ferait revenir Philagrius de son exil. Valentin, voyant que tout le peuple le reconnaissait et lui prêtait tranquillement obéissance, alla avec Domentianus et les autres, patrices, et ils couronnèrent Constantin le jeune, l'un des fils de Constantin, fils d'Heraclius l'ainé, qu'Héracléonas avait levé des fonts baptismaux. Puis tout le monde se sépara en paix. Mais (les rebelles) ne laissèrent pas durer cette paix. Peu de temps après avoir élevé Constantin sur le trône, ils manifestèrent une hostilité plus grande contre les deux empereurs, c'est-à-dire contre Heraclius II et le jeune Constantin ; Satan jeta la discorde entre Heraclius II et l'armée, et bientôt les troupes de la province de Cappadoce se mirent à commettre des excès et produisirent une lettre que l'on disait avoir été adressée par Martine et Pyrrhus, patriarche de Constantinople, à David le logothète (?)^[380] pour l'engager à faire une guerre vigoureuse (aux rebelles), à prendre Martine pour femme, et à déposséder les fils de Constantin c'est-à-dire Constantin (le jeune), qui gouvernait avec Heraclius, et son frère. Lorsque les habitants de Byzance apprirent cette nouvelle, ils disaient que l'auteur de ce projet était Koubratos, chef des Huns, neveu d'Organâ. Cet homme avait été baptisé dans son enfance et reçu dans le sein du christianisme, à Constantinople, et avait grandi dans le palais impérial. Il avait été lié d'une étroite amitié avec Heraclius I^{er}, et, après la mort de celui-ci, qui l'avait comblé de bienfaits, il était resté attaché par reconnaissance à ses enfants et à sa femme Martine. Par la vertu du saint baptême vivifiant qu'il avait reçu, il avait vaincu tous les barbares et les païens.^[381] On disait donc que c'était lui qui favorisait les intérêts des enfants d'Heraclius et était hostile à ceux de Constantin. A la suite de ce bruit calomnieux, les troupes de Byzance et le peuple se soulevèrent, ayant à leur tête *Ioûtâlios* (?), appelé Théodore, fils de Constantin,^[382] qui était un vaillant guerrier, comme son père. Comme on se préparait à attaquer David le logothète, celui-ci prit la fuite et s'enferma dans le château d'Arménie.^[383] *Ioûtâlios* le suivit et, sans que personne pût venir à son secours, lui fit trancher la tête, qu'il fit promener dans tout l'Orient. Il se rendit ensuite à Byzance avec une armée considérable, s'empara du palais, en arracha Martine et ses trois fils, Heraclius, David et Marin, les dépouilla du diadème impérial et leur coupa le nez, puis il les fit transporter à Rhodes. Le patriarche Pyrrhus fut déposé, sans le concours d'un synode, enlevé de l'église et transporté à Tripolis ; on l'exila au lieu où se trouvait Philagrius, que l'on fit revenir. Quant au plus jeune fils de Martine, comme on exprimait la crainte que, lorsqu'il serait grand, il ne devînt empereur, on le châtra ; mais cet enfant mourut bientôt de sa terrible blessure. On ne fit aucun mai à un autre de ses fils qui, étant sourd-muet, n'était pas apte au trône. On déclara aboli le testament d'Heraclius l'ancien, et l'on proclama empereur Constant, fils de Constantin. Puis on remplaça le patriarche Pyrrhus par Paul, de Constantinople.^[384]

Tous ces événements, ainsi que la séparation de l'Egypte et d'Alexandrie, sous le gouvernement d'Heraclius, l'empereur des Chalcédoniens, sont mentionnés dans la lettre adressée par le grand Sévère, patriarche d'Antioche, à la Patricienne, du temps de l'empereur Anastase, où il prédit les malheurs de l'empire romain en ces termes : «Aucun fils n'occupera le trône de son père, aussi longtemps que subsistera la croyance des Chalcédoniens, qui disent que le Christ est de deux natures, après avoir été un, croyance que nous ne pouvons pas professer. Leur doctrine, qui consiste à dire que la nature humaine et la nature divine étaient séparées, après avoir été unies, nous autres croyants nous ne pouvons pas l'enseigner. Nous ne devons pas parler comme les hérétiques. Voici comment s'exprime Grégoire : Nous comprenons Dieu, le Verbe, comme une unité sortie d'une dualité ; car Dieu s'est uni à la chair et est devenu une seule substance ; la nature divine ne se transporte pas vers la nature humaine, ni la nature humaine vers l'autre nature ; mais le Verbe devenu chair n'a plus changé, et ne peut subir aucun changement ; le Verbe devenu chair est d'une seule nature divine. Ô admirable union ! Celui qui est invisible est devenu visible ; le Créateur a été engendré et nous l'avons vu ; il nous a guéris par ses blessures ! Du reste, nous pouvons nous dispenser de citer les paroles des illustres Pères de l'Eglise, qui étaient des docteurs d'une profonde science ; car les Romains ne croient maintenant qu'à la Passion. Quant à moi, voici ce que je déclare, en résumé, à ceux qui aiment à entendre la vérité :

Comme ils ont rejeté la vraie foi, qui est la nôtre, ainsi ils seront rejetés de leur empire. Le malheur atteindra tous les chrétiens du monde, et la clémence et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous feront défaut ! »

En ces temps, il y eut aussi de grands troubles provoqués par Valentin, qui avait pris la pourpre et voulait usurper le trône. A cette nouvelle, les habitants de Constantinople se tournèrent contre lui, et il quitta la pourpre. Il fut immédiatement saisi et conduit devant l'empereur Constant. Alors il affirma par un terrible serment qu'il n'avait pas agi avec un mauvais dessein, mais pour combattre les musulmans. Sur cette déclaration, on le mit en liberté et on le plaça à la tête de l'armée. On conclut avec lui un arrangement, suivant lequel il devait donner à l'empereur en mariage sa fille, que l'on fit alors proclamer Auguste, par la voix du héraut.^[385]

Valentin le malfaiteur accusa Arcadius, archevêque de l'île de Chypre, dont la pieuse et sainte vie était universellement connue, d'être l'allié de Martine et du patriarche Pyrrhus et d'être hostile à Constant, le nouvel empereur. (L'empereur,) mal avisé, envoya de Constantinople plusieurs soldats, pour amener ignominieusement

l'archevêque Arcadius. Mais celui-ci, par la volonté de Dieu, ayant atteint le terme de sa vie, mourut comme tous les mortels. [386]

Cyrus, le patriarche chalcédonien d'Alexandrie, fut profondément affligé en apprenant ces événements : l'exil de Martine et de ses enfants, qui l'avaient ramené lui-même de l'exil ; la déposition de Pyrrhus, patriarche de Constantinople et le retour de Philagrius, qui était son ennemi ; la mort de l'évêque Arcadius et le triomphe et la puissance de Valentin. Il pleurait sans cesse ; car il craignait qu'il ne lui arrivât ce qui lui était déjà arrivé précédemment, et, dans cette affliction, il mourut selon la loi naturelle. Mais son plus grand chagrin avait été de voir les musulmans ne point accueillir ses demandes en faveur des Égyptiens. Avant sa mort, il faisait œuvre d'hérétique et persécutait les chrétiens ; et Dieu, le juste juge, le punit pour le mal qu'il avait fait. [387]

Le général Valentin et ses troupes ne pouvaient porter aucun secours aux Égyptiens. Ceux-ci, au contraire, notamment la ville d'Alexandrie, continuaient à être en butte aux sévices des musulmans, et ils succombaient sous la charge des contributions qu'ils exigeaient. Les riches de la ville se cachèrent pendant dix mois dans les îles.

Ensuite, Théodore l'Augustal, et Constantin, général de l'armée, et les soldats qui restaient, ainsi que ceux qui avaient été entre les mains des musulmans comme otages, s'embarquèrent et vinrent à Alexandrie. [388] Après la fête de la Croix, le 20 du mois de hamlê, fête de saint Théodore, martyr, [389] ils nommèrent le diacre Pierre, patriarche, et l'installèrent sur le siège pontifical. Le 20 du mois de maskaram, [390] Théodore quitta la ville d'Alexandrie, avec toutes les troupes et les officiers, et se rendit à l'île de Chypre. Amr, le chef des musulmans, entra dans la ville d'Alexandrie sans coup férir. Les habitants, dans leur malheur et dans leur affliction, l'accueillirent avec respect. [391]

Chapitre CXXI. Abbâ Benjamin, patriarche des Égyptiens, revint à Alexandrie, treize ans après qu'il eut pris la fuite pour échapper aux Romains, et il visita toutes ses églises. [392] Tout le monde disait que l'expulsion (des Romains) et la victoire des musulmans avaient été amenées par la tyrannie de l'empereur Heraclius et par les vexations qu'il avait fait subir aux orthodoxes et dont l'instrument avait été le patriarche Cyrus ; voilà, disait-on, les causes de la ruine des Romains et voilà pourquoi les musulmans devinrent les maîtres de l'Égypte.

La situation d'Amr devenait de jour en jour plus forte. Il levait l'impôt qui avait été stipulé ; mais il ne prenait rien des biens des églises et ne commettait aucun acte de spoliation ni de pillage, et les protégea pendant toute la durée de son gouvernement. [393] Après avoir pris possession d'Alexandrie, il fit dessécher le canal de la ville, suivant l'exemple donné par Théodore l'hérétique. Il porta le tribut à la somme de vingt-deux *batr*. [394] d'or, de sorte que les habitants, pliant sous la charge et hors d'état de payer, se cachèrent. Dans la deuxième année du cycle, [395] arriva Jean, de Damiette, qui, au moment où 'Amr fit son entrée dans la ville, avait été nommé préfet d'Alexandrie par Théodore l'Augustal, et prêta son concours aux musulmans, afin qu'ils ne détruisissent pas la ville. Jean, plein de pitié pour les pauvres, leur donnait largement de son propre bien, et voyant la triste situation des habitants, il les consolait et plaignait leur sort.

'Amr destitua Menas et le remplaça par Jean. [396] En effet, Menas avait augmenté la contribution de la ville, fixée par 'Amr à la somme de vingt-deux mille pièces d'or ; au lieu de cette somme, Menas l'hérétique avait réuni et remis aux Ismaélites trente-deux mille cinquante-sept pièces d'or. Il est impossible de raconter le deuil et les gémissements qui remplissaient la ville ; les habitants arrivèrent à offrir leurs enfants en échange des sommes énormes qu'ils avaient à payer chaque mois. Personne n'était là pour les secourir, Dieu les abandonna et livra les chrétiens entre les mains de leurs ennemis. Toutefois la bonté puissante de Dieu confondra ceux qui nous font souffrir, fera triompher son amour pour les hommes sur nos péchés et mettra à néant les mauvais desseins de nos oppresseurs, qui n'ont pas voulu accepter le règne du Roi des Rois, du Seigneur des Seigneurs, Jésus-Christ, notre Dieu véritable. Et ces vils esclaves, il les fera périr d'une façon terrible, ainsi qu'il est dit dans le saint Évangile : « Mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu accepter mon règne, amenez-les devant moi. »

Or beaucoup d'Égyptiens, qui étaient de faux chrétiens, renièrent la sainte religion orthodoxe et le baptême qui donne la vie, embrassèrent la religion des musulmans, les ennemis de Dieu, et acceptèrent la détestable doctrine de ce monstre, c'est-à-dire de Mahomet ; ils partagèrent l'égarement de ces idolâtres et prirent les armes contre les chrétiens. L'un d'eux, nommé Jean, un Chalcédonien du couvent de Sinai, ayant quitté son habit monacal et embrassé l'islamisme, et s'étant armé d'un sabre, persécutait les chrétiens demeurés fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Chapitre CXXII. Maintenant glorifions Notre-Seigneur Jésus-Christ, et célébrons son saint nom en tout temps ; car il nous a préservés, nous autres chrétiens, jusqu'à cette heure, de l'égarement des païens imposteurs et de la chute des hérétiques perfides. Qu'il nous donne aussi la force et qu'il nous aide, par l'espérance en sa divine promesse, à supporter ces calamités. Qu'il nous rende dignes de recevoir, exempts de confusion, l'héritage de son royaume céleste, éternel et impérissable. Louons aussi son Père, éminemment bon, et son Saint-Esprit qui donne la vie éternellement, *amen* !

Est terminé cet ouvrage béni, qui a été composé par Jean le recteur, évêque de la ville de Nikiou, pour le profit de l'âme, et qui renferme (l'exposé de plusieurs) mystères divins et (le récit) des phénomènes célestes qui ont frappé les hérétiques. Tantôt la terre, à cause de son impiété, fut ébranlée et la grande ville de Nicée

détruite. Tantôt une pluie de feu tomba du ciel. Tantôt le soleil disparut depuis le matin jusqu'au soir. En un certain temps, les fleuves débordèrent et engloutirent plusieurs villes ; et, à une autre époque, des maisons s'écroulèrent et un grand nombre d'hommes périrent et descendirent au fond de la terre. Tout cela est arrivé parce que l'on avait divisé le Christ en deux natures, tandis que certains en avaient fait une créature. Les empereurs romains perdirent la couronne, et les Ismaélites et les Chuzéens^[397] devinrent leurs maîtres, parce qu'ils n'avaient pas suivi la vraie religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'ils avaient divisé Celui qui est indivisible.

La transcription^[398] de cet ouvrage a été commencée le vingt-huitième jour (du mois) de hamlè et terminée le vingt-deuxième jour du teqemt, le lundi, à la sixième heure du jour, le soleil étant dans le signe du Scorpion, et la lune dans le signe du Verseau ; le soleil étant dans le 195° degré de sa course, et son zénith de quatre-vingt-sept degrés, trente minutes ; la durée du jour étant de onze heures et celle de la nuit de treize heures ; le jour augmentant et la nuit diminuant de vingt minutes ; sous la mansion *Alghafr* en l'an du monde 7594, l'an 1947 d'Alexandre, 1594 de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 1318 des Martyrs, en l'an d'Hagar 980, selon le comput solaire, et 1010, selon le comput lunaire ; quatre ans, sept mois et huit jours depuis l'avènement de Malak-Sagad II, fils de Malak-Sagad I^{er}, qui, au baptême, avait reçu le nom de Ya'qôb ; huit ans, trois mois et cinq jours depuis le règne de la reine Malak-Môgasâ, qui aime Dieu et qui, au baptême, avait été nommée Mâryâm-Senâ. Nous avons traduit cet ouvrage, avec grand soin, de l'arabe en gheez, moi le pauvre, le plus vil parmi les hommes et le plus humble du peuple, et le diacre Gabriel l'Égyptien, moine de l'ordre de Saint-Jean Colobos,^[399] sur l'ordre d'Athanase, général de l'armée d'Éthiopie, et de la reine Mâryâm-Senâ. Fasse Dieu qu'il serve au salut de l'âme et à la conservation du corps ! Loué soit Celui qui nous a donné la force de le commencer et de le terminer, en toute éternité, *amen, amen* ! ainsi soit-il !

^[319] Il n'est pas probable que la lacune considérable que l'on constate en cet endroit du récit ait existé dans le texte original, et que l'auteur, s'il avait négligé la plus grande partie des événements du règne d'Héraclius et les premières conquêtes des musulmans, se fût dispensé d'expliquer cette omission. Cependant on ne peut attribuer exclusivement au procédé du traducteur l'état fragmentaire et la rédaction confuse des derniers chapitres de l'ouvrage. Mais, telle qu'elle est, cette relation de la conquête de l'Égypte, par les dates et les renseignements authentiques qu'elle nous fournit, conserve toute son importance. Elle est encore digne d'attention à un point de vue plus général ; elle nous montre que les anciennes traditions et légendes recueillies par les premiers chronographes musulmans ne doivent être acceptées qu'avec la plus grande réserve.

^[320] Il s'agit de Jean, duc de Barca. Au témoignage de Nicéphore, patriarche de Constantinople (*Brev. Hist.*, éd. de Paris, p. 17), Jean de Barca aurait été envoyé contre les musulmans qui avaient envahi l'Égypte, alors que l'empereur Héraclius était encore en Orient. Bien que nous ne connaissions pas la date exacte du retour d'Héraclius dans sa capitale, après la conquête de la Syrie par les Arabes, nous savons qu'il se trouvait à Constantinople en 638, alors qu'il fit proclamer empereur son fils Héracléonas. Les mots dont se sert Nicéphore, paraissent exclure l'hypothèse suivant laquelle Jean de Barca serait venu en Égypte avant l'arrivée des Arabes. Théophane fixe l'invasion de l'Égypte à l'an 634 (636). Les écrivains musulmans, généralement, font coïncider l'expédition d'Amr Ibn-al-'Âs avec le voyage du calife 'Omar en Syrie, en l'an 18 de l'hégire (639 de J.-C.). Mais il y a de grandes divergences dans leur chronologie. (Voyez Ibn al-Athir, éd. de Tornberg, t. II, p. 440 ; - Makrizi, *Khitat*, éd. de Bouîlâq, t. I, p. 288.)

^[321] Une île de ce nom m'est inconnue. Les deux formes sont sans doute des transcriptions d'un seul et même nom.

^[322] C'est-à-dire Jean de Mârôs.

^[323] De Behnesâ ?

^[324] Abôit était située dans le canton de Lycopolis ou Osoyût, à l'Orient du Nil.

^[325] Pour reprendre la ville de Behnesâ ?

^[326] C'est-à-dire Théodose et Anastase, le duc d'Égypte et le préfet augustal. (Dans un passage du *Breviarium* du diacre Liberatus [cap. XX] ces deux fonctionnaires sont appelés *Judices*), et il faut supposer que la charge de duc d'Égypte, supprimée par un édit de Justinien (C. J. C. *Edici. XIII, Lex de Alexandrinis et Aegyptiacis provinciis*, cap. I), avait été rétablie plus tard. Le général Théodore paraît avoir été envoyé en Égypte, après les premières défaites des Romains, pour prendre le commandement en chef.

^[327] D'après Ibn 'Abd-el-Hakam (mss. arabes de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 785, fol. 35 v° et 38 v° et ancien fonds, n° 655, p. 79 et 85), 'Amr se trouvait à 'Arisch, près de la frontière d'Égypte, le jour du *Sacrifice* (le 10 dsoûl-hiddja de l'an 18 de l'hégire), c'est-à-dire au mois de décembre 639. L'inondation d'Égypte commence au mois d'août ! Par conséquent ce serait vers le mois de juin ou de juillet que les généraux romains auraient livré bataille à 'Amr, six ou sept mois après son entrée en Égypte. Suivant un auteur chrétien, Sévère,

évêque d'Aschmoûnâin, en son histoire des patriarches d'Alexandrie, les Arabes seraient entrés en Egypte, le 12 du mois de payni de l'an 357 des martyrs. (Ms. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds n° 139, page 91.) Le 12 du mois de payni correspond au 18 juin.

[328] Ici et plusieurs fois dans la suite, désigne la ville de Misr ou Babylone.

[329] Cette localité était située, d'après notre texte, au bord du fleuve, au sud de la citadelle de Babylone.

[330] Nom évidemment corrompu.

[331] Le souvenir de ce fait a été également conservé par les traditions musulmanes, dont la plupart s'accordent même avec notre texte quant au nombre des renforts envoyés par 'Omar (Ibn 'Abd al-Hakam, ms. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 785, fol. 40 v° ; ancien fonds, n° 655, p. 89) ; mais toutes affirment que c'est de Médine que le calife avait expédié ce corps de troupes. Si la version de notre texte se trouvait être exacte, comme nous savons qu'Omar était de retour à Médine de son voyage en Syrie, au mois de dsoû'l-hiddja de l'an 18 de l'hégire et qu'il présidait au pèlerinage de cette année, la date de l'entrée des musulmans en Egypte devrait être fixée antérieurement au mois de dsoû'l-hiddja. Au témoignage de Tabari, 'Omar serait resté en Syrie trois ou quatre mois (chaban, ramadhan, chewâl et dsoû'l-ka'dah).

[332] C'est-à-dire de la forteresse de Babylone. Les Romains quittaient l'enceinte de Babylone, se dirigeant vers Héliopolis, comme il est dit au commencement du chapitre.

[333] On lit dans la rubrique de ce chapitre (il faut se rappeler que les rubriques ont été ajoutées par le traducteur arabe) que la bataille d'Héliopolis était la première rencontre entre 'Amr et les Romains, ce qui est une erreur ; car non seulement les chroniques arabes parlent de quelques combats pendant la marche de l'armée musulmane sur Babylone, mais il ressort aussi de notre texte que les troupes romaines avaient déjà subi plus d'une défaite. En ce qui concerne la bataille d'Héliopolis, telle qu'elle est présentée ci-dessus, il semble que la distance entre Héliopolis et Babylone est trop grande pour que le champ de bataille ait pu embrasser toute la surface du triangle formé par les positions des musulmans. Le plan du général arabe était une manœuvre de marche qui lui avait été rendue possible par l'occupation d'une partie du Rif. La ville d'Héliopolis, déchue de son ancienne grandeur, ne paraît avoir eu, à cette époque, aucune importance stratégique, quoiqu'elle fût située sur une hauteur. Dans le récit qui précède, il est question, après la bataille d'Héliopolis, non de la prise de Babylone, mais de l'occupation de Tendoûnyâs. Comme, dans les chapitres suivants, nous voyons les musulmans maîtres de Babylone, il faut supposer que le nom de Tendoûnyâs, si ce n'est pas un autre nom de la ville de Babylone elle-même, désigne le quartier méridional de la ville qui était indépendant de la citadelle. Dans notre texte, aussi bien que dans d'autres ouvrages, la ville et la citadelle de Babylone ont été souvent confondues. D'ailleurs, on lit dans la rubrique du chapitre CXV : « Comment les musulmans s'emparèrent de Misr dans la quatorzième année du cycle et prirent la citadelle de Babylone, dans la quinzième année, n Ce que le traducteur a rendu, n'est pas le cycle lunaire, ni le cycle de 19 ans, qui n'étaient pas employés dans la vie civile pour le comput des années, mais l'*Indiction*. Babylone aurait donc été occupée par les musulmans de J.-C, Indiction XIV.

[334] Il ressort de la relation qui précède que les Arabes, avant la bataille d'Héliopolis et la prise de Babylone, avaient fait des incursions dans le Rif et dans le Faiyûm et ont occupé ce dernier canton immédiatement après la bataille d'Héliopolis. D'après les auteurs musulmans, au contraire, ils n'auraient eu connaissance de cette contrée qu'un an après la conquête du reste de l'Egypte et l'auraient alors occupé pacifiquement (Ibn 'Abd al Hakam, ms. 655, p. 230 ; - Makrizi, t. I, p. 249).

[335] Il n'est pas certain que ce mot soit un nom propre.

[336] Cette ville était située dans la province de Behnes A, à sept lieues au sud de Memphis.

[337] Le nom exact de cette ville m'est inconnu.

[338] On peut se demander s'il n'y a pas, dans cette phrase, quelque erreur et si le traducteur n'a pas confondu le nom de la ville située près d'Athrib, avec Menouf supérieure, située dans le Delta. Le canal de Qalyôûb est le canal d'Abou-Mouneddja. Le nom de Qalyôûb paraît-être une corruption du nom d'Héliopolis, quoique le bourg, de Qalyôûb soit à une assez grande distance des ruines de cette dernière ville.

[339] D'après cette phrase, le mot ne désignerait pas exclusivement les deux chefs supérieurs d'Egypte, mais, en général, les officiers exerçant un commandement. Cependant il est possible que le traducteur ait mal interprété le passage.

[340] C'est-à-dire le Delta, dont la partie supérieure seule paraît, à ce moment, avoir été envahie par les musulmans, si réellement ils avaient occupé Menouf.

[341] Au lieu de a la citadelle de Babylone d'Egypte, » il faut lire Babylone d'Égypte.

[342] Ce sont les transfuges égyptiens.

[343] Il faut probablement lire « pendant deux ans. »

[344] L'an 642 de J. C., indiction XV.

[345] Encore ici, il faut lire « Babylone » au lieu de « la citadelle de Babylone. » Le butin fait à Alexandrie » et « les habitants d'Alexandrie » sont deux autres erreurs de la traduction. On vient de lire dans les phrases précédentes que les musulmans ne pouvaient rien entreprendre contre les villes de la basse Egypte. Je crois que, dans

le texte original, il était question du pillage et de la destruction des maisons des habitants qui s'étaient réfugiés à Alexandrie.

[346] Il serait étrange que l'auteur eût désigné ainsi l'île de Raudhâ qui, d'après les auteurs musulmans, jouait un si grand rôle lors du siège de la forteresse de Babylone. (Voyez le résumé du récit d'Ibn 'Abd al-Hakam, par Ewald, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. III, p. 329 et suiv. ; comparez Makrizi, *Khitât*, t. I, p. 290 et suiv.)

[347] Il s'agit peut-être des habitants de Babylone qui s'étaient soumis aux Arabes.

[348] *Yakâtît* est le nom éthiopien du mois égyptien *mekhir*.

[349] Comme cette date, que nous sommes à même de contrôler (Heraclius est mort le 11 février 641, Indiction XIV, 367 des martyrs), se trouve être exacte, on incline à accepter avec plus de confiance les autres données chronologiques de cette relation.

[350] Il existe des médailles sur lesquelles figurent Heraclius et ses deux fils, sans légende sur l'avvers, frappées entre les années 638 et 641 (c'est en 638 qu'Héracléonas avait été proclamé empereur). Mais il y avait eu antérieurement des monnaies d'Heraclius avec trois figures et sans légende sur l'avvers. (Voy. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, t. I, p. 285.)

[351] Transcription fautive du nom de Pyrrhus, que le traducteur ou les copistes ont presque toujours confondu avec le nom de Cyrus, patriarche d'Alexandrie.

[352] Heraclius, par son testament, avait décidé que Constantin, son fils aîné, devait régner conjointement avec Héracléonas, fils de Martine. Le patriarche Pyrrhus favorisait les intérêts de l'impératrice et de ses enfants. (Voy. Théophane, *Chronogr. ad ami*. 613a et 6133. – Nicéphore de Constantinople, *Breviar. histor.*, p. 18 et suiv.) Je crois qu'une partie au moins des erreurs que renferme notre texte doivent être attribuées au traducteur arabe, notamment le passage concernant David et Marin, les deux jeunes fils de Martine, qui avaient la dignité des césars. Quant à la dernière partie du paragraphe, l'auteur veut dire, je suppose, que Pyrrhus fut puni parce qu'il avait tenté d'agir contrairement à la prophétie de Sévère.

[353] Ces noms sont, sans doute, fort altérés. Il ne serait pas impossible que ce fussent des corruptions du seul nom de Marianus le cubiculaire.

[354] Nicéphore de Constantinople (*loc. cit.*, p. 17-18) raconte qu'après la mort de Jean de Barca et la défaite de Marinus, commandant des troupes de Thrace, Heraclius envoya en Egypte le cubiculaire Marianus... Car Cyrus avait annoncé à l'empereur que l'on pourrait obtenir la paix en payant tribut à 'Amr. (C'est évidemment d'Amr que l'auteur veut parler, et non d'Omar, quoique le terme de φύλαρχος paraisse désigner ce dernier.) Puis, quelque temps avant la mort de Sergius, patriarche de Constantinople (Sergius mourut au commencement de l'an 630, Indiction XII), Cyrus fut appelé à Constantinople et vivement blâmé par l'empereur, parce qu'il avait livré aux Sarrasins les trésors de l'Egypte (.). Plus tard, il fut renvoyé à Alexandrie par Héracléonas, après la mort de Constantin. Théophane (*ad. ann.* 6126) rapporte que Cyrus, patriarche d'Alexandrie, ayant été accusé auprès de l'empereur Heraclius d'avoir promis aux Sarrasins les trésors de l'Egypte, l'empereur fut très irrité contre le patriarche, le fit venir à Constantinople, et envoya comme Augustal, un Arménien nommé Manuel. Quelque temps après, les Arabes s'étant présentés pour recevoir l'argent promis, Manuel refusa d'exécuter l'engagement de Cyrus. Il fut attaqué et vaincu et se retira avec quelques hommes à Alexandrie. Alors Heraclius se décida à renvoyer Cyrus à Alexandrie, pour déterminer les Sarrasins à quitter l'Egypte, en exécutant les conditions stipulées. (Le nom de Manuel est également mentionné par les auteurs arabes. En l'an 26 de l'hégire, après la complète soumission de l'Egypte, les Grecs, sous le commandement de Manuel, auraient repris Alexandrie et repoussé les musulmans jusqu'à Nikious, où eut lieu une sanglante bataille dans laquelle les Grecs furent vaincus : Ibn 'Abd al-Hakam, ms. ar. de la Biblioth. nationale, ancien fonds, n° 785 fol. 110, et ancien fonds n° 655, p. 237. – Comparez Balâdsori, p. 221 ; – Ibn al-Athir, t. III, p. 62 ; – Makrizi, t. I, p. 167). De ces témoignages on peut retenir au moins comme certain que Cyrus avait été appelé à Constantinople par l'empereur Heraclius et qu'il y était resté quelque temps en exil. Mais, comme on verra plus loin, il n'est pas aussi certain que le patriarche ait été renvoyé à Alexandrie par Heraclius lui-même, et il est tout à fait invraisemblable que Constantin ait voulu le faire venir de nouveau à Constantinople.

[355] L'ancien Taposiris.

[356] Cet épisode paraît avoir été intercalé ici par erreur.

[357] On verra, ci-après, que cet événement eut lieu, en l'an 642 de J-C, Indiction XV. En cette année, la fête de Pâques était le 24 mars. La citadelle de Babylone aurait donc résisté aux musulmans plus de deux ans. Mais, pendant ce temps, 'Amr avait continué la conquête des villes situées en dehors du Delta. Toutes ces données contredisent d'une manière absolue les traditions musulmanes.

[358] On voit que la rédaction confuse de ces chapitres peut être, dans une certaine mesure, attribuée à l'auteur lui-même. La prise de Nikious, mentionnée déjà à la fin du chapitre XV, sera racontée quelques lignes plus loin.

[359] Ou « près du palais ? » – On sait, par Strabon, que la citadelle s'étendait jusqu'au fleuve. (Comparez Makrizi, t. I, p. 290)

[360] Il est peu probable que ce personnage soit le même que celui qui, portant le même nom, avait joué un rôle

si important, trente ans auparavant, comme adversaire d'Heraclius.

[361] Le nom de cette ville, située près de Nikiou, n'est pas mentionné ailleurs.

[362] Le 18 du mois de guenbôt de l'Indiction XV correspond au 25 mai de l'an 642 de J.-C. (22 de l'hégire). Mais la féerie n'est pas exacte. On voit que la prise de Nikiou eut lieu deux mois après l'occupation de la citadelle de Babylone et qu'elle coïncidait avec la prise de Césarée en Palestine. On lit dans Théophane (*ad ann.* 6133) que, sous le règne d'Héracléonas (entre les mois de mai et d'août 641), Moawia s'empara de Césarée, après sept ans de siège et y tua sept mille Romains. D'après Denys de Telmahar (ms. syr. de la Bibl. nat., n° 285, fol. 5) Césarée fut prise en 953 des Séleucides ; d'après Ibn 'Abd al-Hakam (ms. ar. n° 655, p. 111), dans l'année où mourut Heraclius (en l'an 19 ou 20 de l'hégire), et d'après Balâdsori (éd. de Goeje, p. 141 et suiv.), au mois de Schawwâl de l'an 19 (ou 20) de l'hégire.

[363] Ce nom paraît être corrompu, et ce paragraphe renferme, sans doute, d'autres erreurs. Il semble que, dans le texte original, il était question des circonstances de la prise de Césarée et de la trahison d'un juif (comp. Balâdsori, p. 141)

[364] C'est à cette attaque, que se réduit, d'après notre texte, le siège d'Alexandrie, que quelques auteurs arabes font durer quatorze mois. Cependant on peut croire que les musulmans ont bloqué la ville.

[365] Il faut supposer qu'Eudocius avait été l'un des commandants de la citadelle de Babylone ; car ce passage se rapporte, sans doute aux faits mentionnés ci-dessus qui se passèrent lors de la reddition de la citadelle pendant un certain temps

[366] Le patriarche Georges avait été le prédécesseur de Cyrus.

[367] Le complément de la phrase est omis, soit par la faute du traducteur, soit par celle des copistes.

[368] J'ai relevé, ci-dessus, l'erreur qui consiste à représenter le patriarche Pyrrhus comme l'adversaire de l'impératrice Martine et de ses enfants. Tout ce qui concerne l'exil de Pyrrhus est également erroné. Le reste du paragraphe est la reproduction entièrement altérée des faits rapportés par S. Nicéphore, de Constantinople, touchant les recommandations adressées par Constantin aux troupes en faveur de ses fils, le testament d'Heraclius, les trésors que Constantin réclama à Pyrrhus, à la suite de la dénonciation de Philagrius, etc. (Voy. Nicéphore, *Brev. hist.*, p. 19 et suiv.)

[369] J'ai rapporté plus haut les témoignages de Théophane et de Nicéphore relatifs à l'exil de Cyrus et à son renvoi à Alexandrie. Quoique l'un des deux auteurs grecs affirme expressément que Cyrus fut renvoyé à Alexandrie par Heraclius, il semble que les circonstances relatées dans notre texte, confirmées par celles que nous trouvons dans la suite du récit, portent tous les caractères de l'authenticité et ne permettent guère de douter de la date qui est assignée, ici et dans Nicéphore, au retour du patriarche.

[370] On verra plus loin que le général Théodore qui, paraît-il, avait été lui aussi appelé à Constantinople et investi des pouvoirs du préfet augustal, partit également avec lui.

[371] L'union réprouvée était celle d'Heraclius et de Martine, sa nièce.

[372] Cette date (le 17 septembre) se trouve corroborée par les autres circonstances mentionnées dans le récit. En effet, Heraclius étant mort le 11 février 641, et Constantin n'ayant régné que trois mois, Heraclius II fut seul empereur à partir du mois de juin ; et, comme toute la durée du règne de ce dernier ne fut que de six mois, les troubles de Constantinople qui y mirent fin, se produisirent au mois d'août, au moment même où Cyrus et les généraux étaient en mer, se rendant à Alexandrie.

[373] On peut croire que ce personnage était un vicaire qui administrait l'Église d'Alexandrie pendant l'absence de Cyrus. Au lieu des mots « Heraclius le jeune, » il faut peut-être lire « Heraclius l'ancien. »

[374] La scène précédente se place immédiatement après le retour de Cyrus, c'est-à-dire au mois de septembre 641. On peut s'étonner de voir célébrer de nouveau ce retour, après un intervalle de sept mois. Il faut supposer que l'on rendait ces actions de grâces à cause de la solennité particulière de la fête de Pâques, la première à laquelle le patriarche assistait, à Alexandrie, après son exil.

[375] On verra plus loin que les Grecs quittèrent l'Égypte au mois de septembre de l'an 643, conformément aux stipulations de ce traité qui par conséquent, a dû être conclu au mois d'octobre 642 ; On doit convenir que les termes du traité portent les caractères de l'authenticité à un plus haut degré que ceux de la charte qui nous a ; été transmise par Ibn al-Kathir. (Voy. le mémoire de M. de Sacy, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. V, p. 35.)

[376] Si l'on considère que l'auteur du récit qui précède est un adversaire du patriarche Cyrus, on trouvera que la conduite de ce dernier dans les négociations avec les musulmans paraît avoir été assez correcte. Les accusations dirigées contre lui par les auteurs byzantins, accusations qui paraissent confirmées, dans une certaine mesure, par son exil à Constantinople, se rapporteraient, par conséquent, à des négociations antérieures, soit qu'il eût traité avec les Arabes de sa propre initiative, soit qu'il eût dépassé les instructions de l'empereur. D'un autre côté, la grande analogie que l'on remarque entre les faits rapportés par Théophane et Nicéphore et ceux qu'on lit dans notre texte, ainsi que le silence de notre auteur sur ces menées coupables (ce qu'on lit, ci-dessus, dans la rubrique du chapitre CXX, n'est que l'une des nombreuses erreurs du traducteur arabe), font naître un certain doute au sujet du rôle attribué à Cyrus par les chroniques grecques. A cette époque de continuelles défaites, les suspicions de trahison n'étaient pas rares à Constantinople, et l'on sait que la même accusation fut dirigée plus tard contre le

pape Martin. On remarquera aussi que les principales circonstances de l'action de Cyrus, c'est-à-dire les relations empreintes de bienveillance réciproque entre le patriarche et les musulmans, et la conclusion du traité de paix, se retrouvent dans les traditions arabes relatives à un soi-disant chef de la nation copte appelé Moquaques. La légende, comme il arrive souvent, a concentré sur ce nom les faits et gestes de plusieurs personnages. Cependant il est un fait, dans ces traditions, qui me paraît reposer sur une donnée historique. Ibn 'Abd al-Hakam (ms. n° 785, fol. 47 v° et n° 655, p. 104 et suiv.) rapporte que le traité de paix qui avait été conclu, soumis à la ratification de l'empereur, n'avait pas été approuvé par lui. En ce qui concerne particulièrement Alexandrie, il ne ressort pas clairement de notre texte que les musulmans, en se présentant pour recevoir le tribut stipulé, aient occupé la ville. Cependant il est dit plus loin, en termes précis, qu'Amr lui-même ne fit son entrée dans Alexandrie qu'après le départ de l'armée grecque.

[377] C'est-à-dire les Arabes qui étaient en Egypte. Il n'est pas probable que l'auteur ait voulu parler des Egyptiens.

[378] Les auteurs arabes placent en l'an 21 ou 22 de l'hégire la première expédition musulmane dans les provinces situées à l'ouest de l'Egypte. (Voyez sur les différentes traditions relatives à la conquête des provinces d'Afrique, *Journal Asiatique*, nov. 1844, p. 335 et suiv.)

[379] Le 25^e jour du mois de magâbit correspond au 2 avril. Cyrus était revenu à Alexandrie au mois de septembre de l'année où mourut Heraclius, c'est-à-dire de l'an 641. Il y avait célébré les Pâques en 642, et il mourut en 643. En l'an 643, Pâques tombait au 13 avril, et le jeudi de Pâques.

[380] Il semble qu'ici le mot ne peut exprimer qu'une charge militaire.

[381] Comparez Nicéphore de Constantinople, *loc. cit.*, p. 16.

[382] *Ioûtâliôs* paraît être un nom de dignité.

[383] Une forteresse d'Arménie ?

[384] Comparez Nicéphore, *loc.cit.*, p. 20 et suiv. Mais notre texte ne vient pas de la même source que la relation du patriarche de Constantinople.

[385] Cette nouvelle révolte de Valentin eut lieu en 644 (cf. Théophane, *ad ann.* 6136). Denys de Telmahar (*l. c.*, fol. 5) parle d'une défaite infligée par les musulmans au « patrice Valentin, » en l'an 955 des Séleucides.

[386] Il y a deux archevêques de Chypre du nom d'Arcadius. Il s'agit du premier.

[387] On voit que l'auteur, en transcrivant des documents divers, a négligé de les coordonner. Ce nouveau récit de la mort de Cyrus vient évidemment d'une autre source que celui qu'on a lu plus haut, probablement d'une source grecque, la même dont est tiré le récit sur la révolution de Constantinople.

[388] Si les généraux, à cette époque où les musulmans étaient déjà maîtres de toute l'Egypte, se trouvaient à l'intérieur de la province, il faut supposer que ce fut en vertu de la trêve conclue par Cyrus, à moins d'admettre avec les auteurs musulmans un retour offensif des Romains qui, cependant, serait antérieur à l'an 25 de l'hégire.

[389] Le 20 du mois de hamlè correspond au 26 juillet. La fête de la Croix, dont l'auteur parle en cet endroit, est, je suppose, celle de l'apparition de la Croix sur le Golgotha, fête que l'on célèbre dans l'Eglise jacobite le 19 mai.

[390] Le 29 septembre (643 de J.-C.)

[391] On a vu plus haut que les Arabes s'étaient présentés une première fois devant Alexandrie, et, après avoir pris le faubourg de Kérioun, avaient été obligés de se retirer. Ils y étaient revenus ensuite en 642, pour recevoir le tribut stipulé par le traité conclu à Babylone. Il est possible que, plus tard, ils aient pris prétexte de la tentative de résistance qui se produisit alors (peut-être aussi l'empereur Constant avait-il refusé de ratifier le traité de Cyrus), pour imposer aux vaincus des charges nouvelles. Mais il n'est pas question, après la capitulation, d'un retour offensif des Romains.

[392] D'après Sévère d'Aschmouânin, Benjamin se serait éloigné aussitôt après l'élection de Cyrus, c'est-à-dire en 630, et il serait revenu à Alexandrie, rappelé par 'Amr, après treize ans d'exil (voyez Renaudot, *Hist. patriarch. Jacobit. Alex.* p. 161). Dans la rubrique de notre texte, il est dit qu'il était resté en exil pendant dix ans, sous la domination romaine, et quatre ans sous la domination arabe.

[393] Sévère d'Aschmouânin, au contraire, rapporte qu'après la prise d'Alexandrie, en 360 des martyrs, les musulmans démolirent les murs et brûlèrent la plupart des églises, entre autres celle de Saint Marc l'Evangéliste. (Ms. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 139, p. 92 ; comparez Balâdsori, *loc. cit.*, p. 222.)

[394] Le mot m'est inconnu. On voit qu'il désigne une valeur égale à une somme de mille pièces d'or. Cette somme, paraît-il, représentait une contribution mensuelle.

[395] L'an 644 de J.-C., Indiction II.

[396] Il est difficile d'admettre qu'Amr ait confié à Jean les fondions de préfet, même avec des pouvoirs très limités, sur augustal. Peut-être ce paragraphe n'est-il qu'une autre version des faits rapportés dans le paragraphe précédent, la désignation de l'ancien préfet.

[397] C'est-à-dire les Turcs. Le traducteur les Turcs, dès l'origine de l'islamisme, ne éthiopien, auteur de cette note, s'est figuré que, comme de son temps, les Arabes et les Turcs, dès l'origine de l'islamisme, ne formaient qu'une seule nation.

[398] Cette note est celle de l'exemplaire original de la traduction.

[399] S. Jean le Petit. Le traducteur éthiopien a pris le mot *Kolobôs* pour le nom d'une ville.